Ivo RENS

(1970)

Colins, Hippolyte ; De Potter, Louis et De Potter, Agathon,

ANTHOLOGIE SOCIALISTE COLINSIENNE

Avec trois portraits

présentée par Ivo Rens

**Première partie :
Sciences morales et science sociale**

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Édition numérique revue par M. Ivo Rens, avril 2004.

Ivo Rens (1970)

Colins, Hippolyte ; De Potter, Louis et De Potter, Agathon.
Anthologie socialiste colinsienne présentée par Ivo Rens

Première partie :
Sciences morales et science sociale
(pp. 1-181)

Une édition électronique réalisée à partir du livre de M. Ivo Rens (1970),
Colins, Hippolyte ; De Potter, Louis et De Potter, Agathon, *Anthologie socialiste
colinsienne*, présentée par Rens, Ivo, Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1970,
358 pages. Collection : Langages.

M. Ivo Rens nous autorisé, le 15 septembre 2003, à diffuser cette œuvre sur
le site des Classiques des sciences sociales.

Courriel: Ivo.Rens@droit.unige.ch

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 8 mai 2004 à Chicoutimi, Québec.

Table des matières

[Avertissement](#) de l'auteur aux lecteurs de la présente version diffusée sur le web en 2004

Frontispice: portrait de Colins.

[Avant-propos.](#)

Première partie : [Sciences morales et science sociale](#) *

Louis de Potter, portrait.

[Chapitre I](#) Prolégomènes (Louis De Potter : *La justice et sa sanction religieuse*, 1846, pp. III à XVIII.)

[Chapitre II](#) Deux aveugles parlant des couleurs ou deux académiciens discourant sur la science (Colins : *L'économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes*, tome II, 1856, pp. 92 à 157.)

Dialogue I : [Introduction.](#)
 Dialogue II : [Raison. Raisonner. Raisonneur.](#)
 Dialogue III : [Raison. Raisonner. Raisonneur.](#)
 Dialogue IV : [Âme.](#)
 Dialogue V : [Corps. Organisme. Matérialité. Matière.](#)
 Dialogue VI : [Corps. Organisme. Matérialité. Matière.](#)
 Dialogue VII : [Corps. Organisme. Matérialité. Matière.](#)
 Dialogue VIII : [Corps. Organisme. Matérialité. Matière.](#)

[Chapitre III](#) *Méthode de la science sociale* (Colins : *Science sociale*, tome I, 1857, pp. 1 à 3.).

[Chapitre IV](#) *Scepticisme de la prétendue science actuelle* (Colins : *La justice dans la science hors l'Église et hors la révolution*, tome II, 1860, pp. 584 à 589.).

[Chapitre V](#) *Aspects de l'instruction métaphysique dans la Société nouvelle** (Colins : *La justice dans la science hors l'Église et hors la révolution*, tome III, 1860, pp. 364 à 369.)

[Chapitre VI](#) *Démonstration de l'immatérialité des âmes* (Colins : *Science sociale*, tome V (1857), pp. 171 à 260.).

A. [Mémoire.](#)
 B. [Sensations.](#)
 C. [Abstractions, signes, idées.](#)

* Les titres en italique sont de nous. [I.R.]

- D. [Si les animaux ne parlent pas, pourquoi ne parlent-ils pas ?](#) Question qui doit renfermer : la solution de celle relative à l'origine du langage.

I. [Appendice](#)

[Chapitre VII](#) Deux aveugles parlant des couleurs ou deux académiciens discourant sur la science – suite – (Colins : *L'économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes*, tome II, (1857) pp. 224 à 237.)

[Dialogue XVIII](#) : Peines et récompenses futures. Sanctions.

[Dialogue XIX](#) Religion. Unité de religion. Unité de droit. Anéantissement des nationalités. Bonheur social.

[Chapitre VIII](#) La justice éternelle (Louis De Potter : *Catéchisme social*, (1850) pp. 136 à 146.)

(VOIR LA SUITE DANS LE SECOND FICHIER)

Deuxième partie: *Le socialisme rationnel et l'ordre économique*

Agathon de Potter, portrait.

Chapitre IX. La Souveraineté (Agathon De Potter : *Économie sociale*, tome I, (1874) pp. 9 à 41.)

- I. Qu'est-ce que la souveraineté ?
- II. Les trois espèces de souveraineté.
- III. Les différentes espèces d'obéissance, de sujets, d'ordre et de contrainte.
- IV. Mise en rapport des souverainetés avec l'ordre.
- V. La souveraineté de droit divin.
- VI. La souveraineté du peuple.
- VII. La souveraineté de la raison.
- VIII. Rapports des souverainetés avec la division de l'humanité en Nations.
- IX. Rapports entre les souverainetés et les organisations de la propriété.

Chapitre X. La distinction entre l'homme et les choses (Agathon De Potter : *Économie sociale*, tome I, (1874) pp. 51 à 79.)

- I. La différence entre l'homme et les choses consiste en ce que la sensibilité se trouve exclusivement chez l'homme. État des connaissances actuelles sur cette question.
- II. Importance de la distinction absolue entre l'homme et les choses, au point de vue de l'abolition du prolétariat.
- III. Conséquences de la théorie suivant laquelle la sensibilité ne serait pas exclusive à l'homme.
- IV. Rapport entre la question de la sensibilité des animaux et celle de l'ordre.

Chapitre XI. La propriété (Agathon De Potter : *Économie sociale*, tome I, (1874 et 1912 pour la partie en plus petits caractères) pp. 124 à 151 et 165 à 187.)

- I. Qu'est-ce que la propriété ? Qu'est-ce qui peut être approprié ?
- II. Les diverses espèces de propriété.

- III. Nécessité de ne pas confondre les différentes espèces de propriété.
- IV. La propriété en fait, et en droit.
- V. Les différentes organisations de la propriété.
- VI. Considérations sur les divers modes d'appropriation individuelle foncière.
- VIII. L'appropriation de l'homme ou l'esclavage.
- IX. Propriétaire et prolétaire. Paupérisme.
- X. Individualisme. Communisme. Socialisme.
- XI. À quelle époque faut-il qu'il y ait individualisme relatif ? À quelle époque devient-il nécessaire d'établir le communisme relatif ou le socialisme rationnel ?

Chapitre XII. Le salaire, la rente et le profit (Agathon De Potter : *Économie sociale*, tome I, (1874) pp. 214 à 238.

- I. Qu'est-ce que le salaire ?
- II. Les espèces de salaire, salaire proprement dit, rente et profit.
- III. La confusion entre le salaire et le revenu est la source ainsi que la justification de l'esclavage.
- IV. Produit brut, produit net.
- V. Le taux des salaires domestiques est toujours en raison inverse de celui du loyer de la matière. En même temps, le salaire comme le loyer de la matière, est toujours au plus haut ou au plus bas, relativement aux circonstances.²⁶⁷
- VI. À quelle condition le salaire atteint-il le maximum possible des circonstances ? À quelle condition ce maximum est-il atteint par le revenu ?
- VII. Rapports du taux des salaires avec l'ordre.

Chapitre XIII. Capital et intérêt (Colins : *Science sociale*, tome V, (1860) pp. 501 à 507.)

Chapitre XIV. La concurrence (Agathon De Potter : *Économie sociale*, (1874) tome II, pp. 5 à 23.)

- I. Qu'est-ce que la concurrence ?
- II. Les diverses espèces de concurrence.
- III. Conditions d'existence des diverses espèces de concurrence.
- IV. La concurrence entre les particuliers.
- V. Quand doit-il y avoir concurrence illusoire ? Quand doit-elle faire place à la libre concurrence ?
- VI. La concurrence sociale aux particuliers. Quand et comment doit-elle avoir lieu ?
- VII. La concurrence entre les nations.

Chapitre XV. Les rapports entre le travail et la matière (Agathon De Potter : *Économie sociale*, tome II, (1874) pp. 51 à 86.)

- I. Il n'existe entre le travail et la matière que des rapports d'hostilité.
- II. Qu'est-ce que la domination du travail sur la matière, et la domination de la matière sur le travail ?
- III. Conditions nécessaires à l'existence de la domination, soit de la richesse, soit du travail.

- IV. Les différentes espèces d'exploitation du travail. La domination du travail sur la matière, ou de la matière sur le travail, peut être plus ou moins intense.
- V. Examen de chacune des deux dominations.
- VI. Quand la domination de la matière sur le travail, ou celle du travail sur la matière, est-elle possible ou nécessaire ?

Chapitre XVI. Consommation et production (Agathon De Potter : *Économie sociale*, tome II, (1874) pp. 140 à 157.)

- VI. Rapport entre la production et la consommation.
- VII. Bien-être, augmentation de bien-être. Les travailleurs sans capitaux ont-ils plus de bien-être aujourd'hui qu'autrefois ?
- VIII. Quand la consommation est-elle au minimum ? Quand est-elle au maximum ?

Chapitre XVII. Préface dédicatoire à une prochaine génération (Colins : *La justice dans la science hors l'Église et hors la révolution*, tome I, (1860) pp. 1 à 43.)

Avertissement de l'auteur aux lecteurs
de la présente version diffusée
sur le web en 2004

[Retour à la table des matières](#)

Sous réserve de la correction de quelques rares coquilles et de l'adjonction entre parenthèses du millésime de première parution et du titre des ouvrages dans la *Table des matières* ainsi que du millésime en question dans la référence figurant à la fin de chaque chapitre, le texte qui suit reproduit fidèlement celui de l'édition de 1970.

Nangy, mars 2004.

Ivo Rens

[Rabat de la page 2 de la couverture]

ANTHOLOGIE SOCIALISTE COLINSIENNE

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les premiers théoriciens du socialisme, Colins et les De Potter tiennent une place unique, celle de fondateurs d'une école *pure et dure*, gardienne d'une curieuse métaphysique renouant avec la plus traditionnelle des problématiques. Toutefois, leur condamnation de la société bourgeoise s'élargit en un refus radical, aux accents singulièrement modernes.

Professant que toute évolution sociale naît d'une mutation du pouvoir spirituel ou de ce qui en tient lieu, Colins et ses disciples scrutèrent les universités et les académies de leur temps. Bien que le langage savant fût encore marqué par les préjugés anthropomorphistes issus de la foi religieuse, ces institutions leur parurent acquises au matérialisme. Or, celui-ci même n'était-il pas, en dernière analyse, fondé sur un présupposé anthropomorphiste ? Et ne conduirait-il pas les sciences morales au néant en leur imposant des méthodes impropres sous prétexte qu'elles avaient fait leurs preuves dans les sciences naturelles ? Que le « matérialisme prétendu scientifique » justifiât non seulement l'exploitation capitaliste du prolétariat, mais encore le règne de la force brutale sous toutes ses formes, voilà ce qui explique le rejet colinsien d'une civilisation promise à l'anarchie car incapable de satisfaire chez la plupart les besoins matériels toujours plus nombreux qu'elle suscite et coupable surtout de nier implicitement les aspirations spirituelles de l'humanité.

Commandé par l'annonce ardente d'une souveraineté nouvelle, celle de la raison, le refus colinsien débouche sur un socialisme qui, alliant le collectivisme à l'économie de marché, vise à inverser globalement les valeurs et relations sociales par l'assujettissement définitif du capital au travail, de la production à la consommation, dans un cadre politique non point national ni internationaliste, mais mondial ou universaliste.

[Rabat de la page 3 de la couverture]

INTRODUCTION AU SOCIALISME RATIONNEL DE COLINS

par Ivo Rens,
co-édition de l'Institut belge de science politique (Bruxelles)
et de la Baconnière (Neuchâtel), 1 volume de 548 pages.

[Retour à la table des matières](#)

Le XIX^e siècle ne s'était-il pas déjà posé la plupart des grands problèmes qui préoccupent aujourd'hui les humains trop rares ayant encore le temps de réfléchir ? On serait enclin à répondre par l'affirmative après avoir lu la copieuse et solide étude qu'un professeur de l'Université de Genève, M. Ivo Rens, a consacrée à l'un des plus importants théoriciens du socialisme naissant. Sa remarquable « Introduction au socialisme rationnel de Colins » nous fait découvrir un philosophe qui avait repensé le monde dans un esprit laissant souvent apparaître une certaine parenté avec l'actuelle contestation et qu'il n'est donc pas indifférent de tirer de l'oubli.

Roger du Pasquier *Journal de Genève*,
14 juillet 1969.

Cet ouvrage passionnera ceux qui veulent retourner aux sources parfois inattendues des doctrines socialistes...

Le Soir, de Bruxelles, 3 janvier 1969.

Je dois à la vérité de dire que j'ai rarement lu une œuvre, apparemment « aride », avec autant d'intérêt passionné : parce que le style est extrêmement vivant et précis, la matière riche, dense, variée et étonnamment instructive. L'auteur possède le don d'exposer avec clarté les idées les plus complexes, de rendre compréhensibles les passages les plus obscurs, inévitables quand on songe qu'entre 1835 et 1859, année de sa mort, Colins n'a pas publié moins de dix-huit volumes...

M. Iberien, *Socialisme*, de Bruxelles,
numéro 91, de janvier 1969.

Colins, un socialiste méconnu... Le gros volume que lui consacre Ivo Rens montre l'originalité de son « socialisme rationnel » et permet de comprendre l'éclipse dont il fut victime. Il a fallu à l'auteur une patience rare pour venir à bout des quarante volumes laissés par Colins, ensuite pour découvrir des archives personnelles qui éclairent son itinéraire intellectuel.

Pierre Sorlin *Le Monde*, 9 août 1969.

Il n'est pas téméraire d'affirmer que par son « Introduction au socialisme rationnel de Colins », Ivo Rens a réparé cette méconnaissance et cette injustice. Riche, abondante pleine de vues originales sur l'importance et le rayonnement des doctrines socialistes XIX^e siècle, son étude, plus qu'un courageux plaidoyer pour Colins, est un brillant et pénétrant exposé des théories du socialisme rationnel et du corps de doctrines de son fondateur.

Albert Ayguesparse
Marginales, de Bruxelles
numéro 129, de novembre 1969

LES ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE SONT DISTRIBUÉES PAR
PAYOT

En France : 106, bd Saint-Germain, Paris VI^e
En Suisse : 10, rue Centrale, Lausanne

Portrait de Colins

À Danièle

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Avant-propos

*Ivo Rens,
département d'histoire, du droit
et des doctrines juridiques et politiques
Université de Genève, 1970.*

[Retour à la table des matières](#)

Bien que faisant suite à notre *Introduction au socialisme rationnel de Colins*¹ qui annonce sa prochaine publication, le présent choix de textes a été conçu de manière à pouvoir être lu indépendamment de cet ouvrage. Une telle option, toutefois, nous fait un devoir de décrire brièvement la personnalité de Colins ainsi que celles de Louis et d'Agathon de Potter qui figurent à ses côtés ci-après, de situer les passages de leurs écrits respectifs que nous avons retenus par rapport à leur doctrine, enfin de donner de celle-ci une première vue d'ensemble susceptible de guider le lecteur.

Né à Bruxelles en 1783, mort à Paris en 1859, Jean-Guillaume-César-Alexandre-Hippolyte de Colins de Ham était une figure haute en couleur. Aristocrate de naissance, soldat de carrière dans la Grande armée, vétérinaire, médecin, planteur de café et propriétaire d'esclaves à Cuba, philosophe et même théologien quoique rationaliste et soit-disant athée, il fut, sur ses vieux jours l'un des penseurs les plus originaux du siècle dernier, auteur de quelque quarante volumes dont près de la moitié furent édités de son vivant. Dans cette masse, trois titres s'imposent : celui de *L'économie politique source des révolutions et des utopies prétendues socialistes* dont les trois premiers

¹ Ivo Rens : *Introduction au socialisme rationnel de Colins*, Institut belge de science politique, Bruxelles, et à la Baconnière, Neuchâtel, 1968.

volumes sortirent de presse en 1856-1857, celui de la *Science sociale* dont les cinq premiers volumes parurent en 1857, et celui de *La justice dans la science, hors l'Église et hors la révolution*, réfutant Proudhon, dont les trois tomes furent publiés en 1860. Mais il importe de relever que les manuscrits des deux premiers ouvrages que nous venons de citer datent des années 1840-1845, époque à laquelle ils circulaient parmi les disciples de Colins. Le premier d'entre eux fut l'ancien révolutionnaire et membre du Gouvernement provisoire de Belgique, Louis De Potter, né à Bruges en 1786 et mort à Bruxelles en 1859, surtout connu par son œuvre d'historien du christianisme, qui dès 1840 entreprit la publication de brochures puis de livres exposant le socialisme rationnel de son ami, parmi lesquels nous retiendrons les deux volumes des *Etudes sociales* datant de 1841-1842, *La justice et sa sanction religieuse*, parue en 1846, et le *Catéchisme social* publié en 1850. Son fils, Agathon De Potter, né en 1827 à Bruxelles et décédé dans cette même ville en 1906, avait été élevé dans le socialisme rationnel auquel Colins lui-même acheva de le convertir en 1846, comme l'atteste d'ailleurs l'un des textes ci-après. Ayant reçu une formation de médecin, le Dr Agathon De Potter, qui, dès 1858, s'était affirmé comme un habile polémiste en rendant compte dans la *Revue trimestrielle* de Bruxelles des neuf volumes que Colins avait fait paraître l'année précédente, publia l'essentiel de son œuvre dans la *Revue du socialisme rationnel* qu'il dirigea avec l'ancien sous-officier français Frédéric Borde, de 1875 à sa mort. Parmi ses ouvrages séparés, citons cependant une *Logique*, datant de 1866 et une *Économie sociale* datant de 1874.

Ceci dit, prenons les devants en répondant à deux questions que ne manqueront pas de se poser nos lecteurs : compte tenu de l'étendue des écrits de Colins, pourquoi avoir puisé encore chez ses disciples, et d'abord pourquoi chez ces deux-là plutôt que chez les autres ? Comme nous l'avons expliqué dans notre *Introduction au socialisme rationnel de Colins*, notre philosophe trouva chez les De Potter, et de son vivant chez eux seulement, des émules d'une stricte fidélité doctrinale qui intellectuellement étaient à sa hauteur. L'approbation avec laquelle il accueillait toutes les publications de Louis De Potter, après même la brouille qui l'opposa à lui, et les premiers écrits d'Agathon De Potter, malgré le caractère si impersonnel de ses relations avec ce dernier, nous paraît cautionner suffisamment l'« orthodoxie » de ces deux auteurs. Cette circonstance, dont ne bénéficièrent pas les autres disciples directs de Colins, tel l'Espagnol Ramón de la Sagra, qui répudia le socialisme rationnel en 1857, ou le Suisse Adolphe Hugentobler dont les écrits, d'ailleurs moins importants, sont postérieurs à 1859, ne pouvant évidemment être invoquée en faveur de publicistes ultérieurs, justifie assurément la présence d'écrits des De Potter dans notre recueil mais n'explique toujours pas que nous ne nous soyons pas limités à ceux de Colins. Nous devons à la vérité de reconnaître que ce dernier ayant surtout pratiqué la glose, genre littéraire se prêtant fort peu à une anthologie, nous étions pratiquement condamnés à recourir à ses disciples, car, si même ils n'avaient pas ses traits de génie et notamment son étonnante prescience de notre siècle, ils ne partageaient pas non plus ses faiblesses d'écrivain.

À présent, situons rapidement les textes que nous avons retenus. Si le morceau de Louis De Potter par lequel commence la première partie de notre *Anthologie*, et qui est issu de *La justice et sa sanction religieuse*, pose avec gravité quelques-uns des problèmes fondamentaux relatifs à la destinée de

l'homme et de la société, le dialogue de Colins qui suit, et qui est tiré de *L'économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes*, émane d'un homme qui s'amuse à démasquer l'ignorance fondamentale des sciences morales de son temps, en faisant ressortir l'indétermination de leur langue, aussi peu scientifique et peu morale que celle du vulgaire. Après un bref aperçu méthodologique emprunté aux premières pages de la *Science sociale*, nous donnons deux passages de *La justice dans la science hors l'Église et hors la révolution* dans lesquels Colins résume l'essentiel de son message philosophique, lequel est constitué par une interprétation originale du phénomène linguistique, puis un long extrait de la *Science sociale* comprenant sa démonstration de la nature exacte des âmes, qui est de loin le texte le plus important de notre recueil, tant par le nombre de pages que par la place qu'il occupe dans la littérature socialiste rationnelle. Les conséquences métaphysiques de ces développements sont rapidement esquissées dans la fin du dialogue susmentionné de Colins et dans le dernier chapitre du *Catéchisme social* de Louis De Potter qui clôturent cette première partie. La seconde, largement dominée par Agathon De Potter, s'ouvre sur le chapitre de son *Économie sociale* consacré à la souveraineté et se poursuit avec trois autres chapitres de cet ouvrage posant les principes économiques du socialisme rationnel. Les conséquences sociales en sont énoncées dans le bref passage de la *Science sociale* de Colins inséré au milieu de cette partie et explicitées dans trois autres chapitres de l'*Économie sociale* d'Agathon De Potter, le dernier n'étant toutefois reproduit qu'à moitié. Enfin, notre recueil s'achève par la *Préface dédicatoire à une prochaine génération* que Colins a mise en tête de son livre posthume *La justice dans la science, hors l'Église et hors la révolution*.

Tâchons maintenant de présenter les grandes lignes de cette doctrine que Colins baptisa non sans orgueil « socialisme rationnel ». Alors que les hommes du XX^e siècle, particulièrement ceux de gauche, depuis longtemps ne s'interrogent plus guère sur l'absence dans nos sociétés modernes de tout véritable pouvoir spirituel, les précurseurs du socialisme, à commencer par Saint-Simon, furent obsédés par ce problème. Mais tandis que Saint-Simon devait hésiter sa vie durant sur la forme et le contenu à donner au pouvoir spirituel de l'ère des industriels, ses successeurs décidèrent de se l'attribuer en se constituant en un nouveau clergé, supposé détenir la science, clergé qui, transposé dans le marxisme, deviendra le parti unique dirigé par des ingénieurs de l'Histoire, à moins que ce ne soit par le Secrétaire général devenu pontife suprême d'une nouvelle religion de l'immanence. Au contraire, persuadés d'avoir démontré l'erreur du « matérialisme prétendu scientifique »¹ qui sous-tend les conceptions modernes du monde tant dans les sciences morales de la société bourgeoise que dans les utopies révolutionnaires défendues par les socialistes et les communistes, Colins et ses disciples identifièrent le pouvoir spirituel de la société nouvelle à l'éternelle raison dont tous les individus seront les interprètes une fois que l'ignorance sociale sur la réalité du droit aura été dissipée par l'acceptation de la démonstration de l'immatérialité et de l'éternité des âmes ainsi que de ses conséquences d'ordre moral, politique et économique. À première vue, le socialisme rationnel se présente donc comme l'une de ces religions sécularisées que les penseurs du siècle dernier proposèrent en remplacement de la révélation chrétienne tenue pour

¹ Colins, *Science sociale*, tome I, p. 19 et *passim*.

controuvée par les progrès de la science. Toutefois, il s'en distingue radicalement par deux traits fondamentaux : d'une part, avec sa doctrine du verbe, il diffère autant des religions de l'immanence que le christianisme s'éloigne des religions du salut qui le précédèrent, mais au mystère chrétien de l'incarnation qui insère la transcendance divine dans le temps historique, il substitue une démonstration de l'incarnation dans l'organisme humain d'une âme éternelle qui réintègre l'histoire individuelle et sociale dans la transcendance du Logos conçu comme l'harmonie éternelle entre la liberté des actions et la fatalité des événements ; d'autre part, s'il prétend régénérer l'homme et la société, c'est dans une perspective qui se veut rationnelle et sans recourir à on ne sait quel angélisme d'inspiration rousseauiste projetant la bonté originelle de l'homme dans l'avenir indéterminé d'une société sans classe, de sorte que, au lieu de condamner par exemple, l'intérêt et le profit qui, dans les sociétés bourgeoises asservissent le travail au capital, il cherche seulement à en inverser le sens estimant que dans un nouveau contexte intellectuel et social, une large collectivisation et la prohibition absolue des associations de capitaux permettront à l'humanité nouvelle d'utiliser les mécanismes mêmes du libéralisme économique pour asservir le capital au travail.

Comme les textes du présent recueil ne se réfèrent à l'interprétation colinsienne de l'histoire que par allusions, nous en donnerons ci-après un bref aperçu : pour le socialisme rationnel, toute société étant constituée par une certaine communauté d'idées sur le droit, c'est l'évolution de ces mêmes idées qui commande le devenir social. Or cette évolution est fonction tout d'abord de la plus ou moins grande difficulté qu'éprouvent les individus à examiner les fondements du droit en vigueur, donc des moyens de communication intellectuelle dont ils disposent, ensuite de l'état général de leurs croyances ou de leurs connaissances et donc de la philosophie qui en est l'expression plus ou moins intellectualisée. Loin d'accorder un rôle privilégié à l'évolution des forces productives matérielles chères à Marx, Colins n'y voit qu'un reflet de l'état général des connaissances dépendant au surplus de l'évolution des besoins qu'autorise ou révèle la communauté d'idées sur le droit. Nous procéderons ci-après à l'application successive des deux facteurs d'évolution sociale que nous avons énumérés, à savoir le développement des communications intellectuelles et celui des croyances ou connaissances, en soulignant, toutefois, le caractère surtout didactique de cette distinction.

C'est l'invention de l'écriture qui a permis la constitution des premiers grands empires en Asie ; sans écriture, il n'y a évidemment pas de grands ensembles politiques possibles, car il n'y a pas de moyen de conserver et de répandre dans leur nécessaire fixité les normes religieuses et sociales fondamentales. De l'apparition de l'écriture à l'utilisation du papyrus, puis à celle du papier, et enfin à l'invention de Gutenberg, l'évolution des communications intellectuelles n'a entraîné que des transformations sociales insensibles en raison de leur concentration extrême dans une élite généralement sacerdotale de lettrés constitutive du pouvoir spirituel. Dans chaque civilisation, l'ordre politique fondé sur la révélation ne peut alors être examiné par la raison, celle-ci étant tenue en laisse par la foi qu'interprète le pouvoir spirituel et que protège le pouvoir temporel qui en procède également. Telle est la situation commune à presque toutes les sociétés anciennes que Colins et ses disciples considèrent comme caractéristique de la première phase de l'histoire qu'ils appellent période d'ignorance sociale avec compressibilité de l'examen. Mais

cette situation a été définitivement compromise par la diffusion de l'imprimerie, laquelle a produit au XVI^e siècle une mutation intellectuelle sans précédent qui s'est manifestée politiquement en Europe, grâce à la Réforme et à la Renaissance, par l'apparition des nations modernes venues supplanter définitivement la *Res publica christiana* du Moyen Âge. Dès lors que l'examen était incompressible, il était inévitable, en effet, qu'apparussent plusieurs interprétations de la révélation contestant celle du pouvoir spirituel traditionnel, puis la foi elle-même. C'est dans ce contexte de relations intellectuelles nouvelles, et tandis que se multipliaient les textes législatifs jusque-là en nombre très restreint, par lesquels les rois affirmaient leur jeune souveraineté face à Rome, que les premiers parlements virent le jour substituant au droit divin la loi de la majorité, donc le règne des opinions. Nés de la nécessité d'opposer à l'autorité spirituelle fondée sur la foi désormais défailante un pouvoir temporel fondé sur le dialogue entre gouvernants et gouvernés, autrement dit, nés de la contestation du Pape par les rois en quête d'alliés, les parlements se sont progressivement élevés à la dignité de souverains en se faisant les instruments du contrôle, puis de la contestation, du roi ou du pouvoir exécutif par la noblesse, puis par la bourgeoisie et enfin par le peuple tout entier. Et tandis que se personnalisent le pouvoir et les options politiques, voici que l'autorité du Parlement, comme toute autorité d'ailleurs, perd progressivement de son prestige avec le mystère qui auréolait encore ses rites tant que le plus grand nombre restait analphabète. Éveillé par la multiplication des relations intellectuelles à la contestabilité générale de tout l'ordre social, le peuple en vient progressivement à contester toute autorité. Ballottés entre les exigences apparemment contradictoires de l'ordre social et de la liberté, impuissants à maîtriser les déchaînements des passions, les gouvernements prétendument démocratiques découvrent empiriquement et utilisent toujours davantage une force morale nouvelle, la « terreur de l'avenir », en plaçant la société « entre la crainte d'une anarchie toujours imminente ; et celle d'un nouveau despotisme, plus intolérable que celui qui existe ¹ ». Et, de fait, ils sont tout aussi incapables de dépouiller leur caractère despotique en satisfaisant toutes les passions populaires que de conjurer la menace d'anarchie, due à la disparition progressive de communauté d'idées sur le droit, qui fait planer sur l'humanité le spectre d'une auto-destruction catastrophique dans les affres de la violence.

« Pour Colins, au fond, écrivions-nous ² tout le drame de l'histoire tient à l'impossibilité dans laquelle l'humanité s'est trouvée dès son origine de découvrir le droit, la morale, le bien et le mal, rationnellement incontestables. Cette impossibilité l'a conduite, pour survivre, à créer empiriquement des droits, des morales, des « bien » et des « mal » sentimentalement incontestables. D'où l'appel à la foi, au Dieu du cœur et non à celui de la raison ; d'où le caractère émotif des religions révélées, particulièrement des plus parfaites d'entre elles. Mais le temps arrive où les fausses religions doivent être renversées par la raison, car seul ce qui est absolu ou fondé sur l'absolu est susceptible de demeurer éternellement ; et toutes les religions sont socialement renversées lorsque l'examen est devenu incompressible »... c'est-à-dire depuis la diffusion à l'échelle mondiale de l'imprimerie et la multiplication des communications intellectuelles qu'elle a entraînée.

¹ Colins : *Science sociale*, tome II, p. 201.

² *Introduction au socialisme rationnel de Colins*, pp. 282 à 284.

« Entendons-nous bien : Colins ne prétend pas que le libre examen anéantit radicalement toutes les croyances religieuses, mais qu'il supprime les religions en tant que liens, que ciments sociaux. Les religions sont alors déclassées au rang des simples opinions dont elles accroissent la confusion... La disparition de l'incontestabilité sentimentale des valeurs religieuses et morales, ne peut manquer de laisser le champ libre aux passions, c'est-à-dire à la bestialité qui est en l'homme, dont les déferlements croîtront inévitablement en fonction de l'examen et des progrès matériels. Après avoir sapé les bases de l'ordre spirituel, l'examen s'attaque à celles de l'ordre politique, puis à celles de l'ordre social issu de la force. C'est ainsi que le droit et la science aussi sont critiqués, puis contestés, donc niés. Et cette œuvre de destruction accomplie au nom de la raison s'achève par la critique de la raison elle-même dont l'autorité est immanquablement rejetée tant qu'on ne peut la fonder de façon rationnellement incontestable. Alors, il ne reste plus que l'absurde. La phase d'incompressibilité de l'examen est donc inévitablement une période de nihilisme religieux, d'immoralité croissante, qui ne peut manquer d'aggraver l'anarchie intellectuelle, politique, économique, sociale et internationale. Mais consciemment ou non, toute contestation généralisée est aspiration à l'incontestabilité rationnelle. Il est donc vain de prétendre éteindre l'incendie par telle ou telle réforme particulière ou même globale. Seule la connaissance de la vérité est susceptible de l'arrêter. Encore, n'est-ce pas tant sa découverte qui importe que son acceptation sociale, car faussée par l'erreur, l'éducation, le préjugé et le scepticisme inhérent au règne des opinions, les esprits ne rechercheront et n'accepteront la vérité absolue, pourtant rationnellement incontestable, que forcés et contraints. L'anarchie généralisée les y contraindra lorsqu'il en ira de l'existence de l'humanité. Ce sera alors l'aboutissement de l'histoire, ou, pour reprendre une expression marxiste, la fin de la préhistoire de l'humanité qui quittera définitivement la période d'ignorance – fondamentalement une malgré sa division en deux phases – pour entrer dans la période de connaissance dont elle ne sortira plus. » Ce n'est pas par hasard que nous avons utilisé les mots « contestation » et « incontestabilité », mais bien parce que Colins et les De Potter sont les premiers écrivains francophones, à notre connaissance, qui aient systématiquement introduit dans le langage politique le verbe « contester » et quelques-uns des substantifs et adjectifs qui en dérivent ¹. Ils sont aussi parmi les rares philosophes du siècle dernier à ne pas croire au progrès indéfini de l'humanité et ce, pour des raisons que nous avons exposées comme suit : « Science signifie connaissance et, comme il

¹ Cf. par exemple Colins, *Science sociale*, tome XVI, p. 59. « *Le droit actuellement établi comme contesté...* Ce n'est pas seulement le droit établi, relativement à la propriété, qui se trouve actuellement contesté. Cette proposition est devenue trop évidente pour qu'il soit nécessaire de s'y attacher encore. Il est même déjà démontré que le droit en général se trouve lui-même généralement contesté... » Cf. aussi, tome I, p. 290, tome II, pp. 170, 171, 268, tome III, pp. 104, 127, 168, 169, 229, tome IV, p. 259, tome V, p. 222, tome VI, pp. 61, 87, 196, 223, tome VII, pp. 223, 232, tome XIII, p. 93, tome XV, p. 101, tome XVII, pp. 18, 24, 145, 242... *Qu'est-ce que la science sociale ?* tome I, pp. 61, 79, tome II, p. 439, *De la justice dans la Science hors l'Église et hors la révolution*, tome I, pp. 113, 245, 635, 725, 726, tome II, pp. 476, 620, 632, 634, 649 ; *L'économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes*, tome I, p. 43, tome III, pp. 11, 99, tome V, p. 199 ; *Société nouvelle, sa nécessité*, tome II, p. 105 ; *De la souveraineté*, tome I, p. 343, etc., la présente liste n'étant nullement exhaustive.

n'est point de connaissance non rationnelle, la science est absolument incompatible avec la foi, l'intuition, la croyance et les opinions.

Mais si la raison accomplit des progrès croissants dans l'ordre physique, grâce à l'induction, force est de constater que depuis l'origine sociale, elle n'a rien trouvé de positif dans l'ordre moral. L'explication doit en être recherchée, d'après Colins, dans le fait que les sciences morales ne se sont émancipées du joug de la foi que pour se soumettre à la méthode inductive qui leur est improprie de sorte qu'elles sont naturellement apparues comme relevant de l'opinion. Certes, historiquement les choses ne se sont pas passées aussi simplement : on a assisté et on assiste encore aux justifications les plus sophistiquées des opinions par la foi ou l'intuition – c'est le pseudo-spiritualisme – et surtout par l'induction – et c'est là tout le mystère du matérialisme prétendu scientifique... Pour que les sciences morales méritent le nom de science, il faut donc qu'elles prennent appui sur un absolu, lequel ne peut être que l'immatérialité des âmes, et qu'elles recourent à une méthode résolument distincte des sciences physiques, à savoir la déduction syllogistique... Mais, cette différence de méthodes entre les sciences morales et les sciences physiques ne justifie-t-elle pas le maintien de leur séparation ?... Absolument pas, répond Colins, pour cette raison décisive que le cloisonnement des deux branches du savoir ne peut que favoriser le maintien de l'ignorance sociale. On se rappellera, en effet, que la démonstration de l'immatérialité des âmes présuppose l'assimilation intégrale du corps humain à l'organisme animal et de la vie à la matière. Colins estime cette assimilation démontrée par la science naturelle de son temps, mais il considère que ses contemporains n'en ont pas tiré les conséquences logiques, faute de bien connaître la portée et les limites de cette science...¹ » En résumé, le colinsisme tient la science pour capable de progrès indéfinis, mais dans l'ordre physique seulement, nulle induction, nulle expérimentation n'étant susceptible de nous livrer tous les secrets de la matière. En revanche, dans l'ordre moral qui ressortit à la seule déduction par enchaînement d'identités, il enseigne que l'humanité n'a jamais rien su de positif et qu'elle ne saura rien jusqu'à l'époque où, ayant trouvé un point de départ rationnellement incontestable, elle aura d'emblée une connaissance en principe exhaustive de la science sociale excluant tout perfectionnement continu, ce dernier étant évidemment inséparable de l'imperfection. Et, bien entendu, il voit ce point de départ dans la démonstration de l'immatérialité des âmes dont nous avons déjà parlé.

Il nous reste à présenter schématiquement le contenu économique et social de cette science, c'est-à-dire le programme fondamental du socialisme rationnel. C'est ce que nous avons déjà fait dans le passage ci-après de notre précédent ouvrage que nous nous contenterons de transcrire non sans avoir rappelé, au préalable, que l'aspect normatif du colinsisme est indissociable de sa métaphysique :

« Il n'y a liberté sociale réelle que si chaque individu s'est vu offrir un égal accès aux richesses intellectuelles et si l'organisation sociale consacre sa domination sur les richesses matérielles au moyen d'une concurrence enfin libérée du joug capitaliste. Ce qui importe à cette fin, ce n'est pas de

¹ *Introduction au socialisme rationnel de Colins. Op. cit., p. 370, 1, 2.*

poursuivre une chimérique égalité absolue des fortunes, une collectivisation despotique de tous les moyens de production et moins encore la suppression des risques individuels inhérents à la liberté économique, mais tout simplement d'inverser les principes qui ont permis à la bourgeoisie d'instaurer son pouvoir sur le règne de l'argent : que l'on substitue le droit rationnel au droit naturel, la société de tous à l'État des plus forts, l'instruction réelle généralisée à l'instruction illusoire de quelques-uns, les associations de travailleurs aux associations de capitaux, le crédit personnel au crédit hypothécaire et surtout, que l'on remplace « l'armée industrielle de réserve » des chômeurs par un fonds social de réserve comprenant la propriété immobilière tout entière ainsi que la majeure partie des capitaux accumulés sous le règne de la force, et cette propriété collective, rationnellement employée, jouera en faveur du travail le même rôle que le chômage remplit au bénéfice du capital ; elle en établira la domination économique beaucoup plus sûrement que ne pourrait le faire toute contrainte juridique, mais, s'agissant d'une domination fondée sur la vérité, sur la raison, et non sur la force, elle durera autant que notre humanité elle-même.

Présenté ainsi, le socialisme rationnel a souvent été incompris car interprété dans une perspective étatiste, interventionniste et dirigiste qui lui est foncièrement étrangère. Colins aurait d'ailleurs pu faire sienne la parole de Fourier : « Tout ce qui est fondé sur la contrainte est fragile et dénote une absence de génie. » En matière économique, le socialisme rationnel n'est autre qu'un libéralisme absolu délivré des féodalités financières. En effet, il limite très étroitement le rôle de l'État qui se voit interdire toute activité économique de production, il est anti-interventionniste car axé tout entier sur le principe de la libre concurrence et il est anti-dirigiste car il ne reconnaît d'autre autorité que la raison. Il vise essentiellement à assurer constamment le maximum de liberté à tous les hommes, ce qui implique nécessairement :

1. Que le paupérisme moral soit anéanti par la démonstration de l'immatérialité des âmes et de la réalité de l'ordre moral ; que par conséquent le dévouement soit socialement considéré comme relevant de la raison et non de la sottise ; et que cette vérité soit socialement inculquée à tous les mineurs indistinctement, par l'éducation et l'instruction.
2. Que le paupérisme matériel soit anéanti par la collectivisation du sol, source passive originaire de toute richesse, et de la majeure partie des capitaux mobiliers accumulés par les générations passées, donc sous la souveraineté de la force, collectivisation qui pour être réelle doit être le fait d'une société devenue effectivement l'association de tous et non plus des seuls forts.
3. Que la société soit seule chargée de l'éducation et de l'instruction pour développer au maximum l'intelligence de tous les individus afin d'établir entre eux une concurrence réellement libre, de manière que le bien-être de chacun soit autant que faire se peut la mesure de son travail, celui des inaptes au travail étant pris en charge par la collectivité au nom de la fraternité.

4. Que la société s'abstienne désormais de concurrencer quiconque dans la production, mais qu'elle garantisse la libre concurrence généralisée en proscrivant absolument toute association de capitaux, en attribuant à chaque individu une dot sociale (à titre de prêt) à son entrée dans la vie active, et en affermant la terre, divisée rationnellement en lots agricoles et industriels, aux plus offrants et derniers enchérisseurs individuels ou collectifs, les associations de travailleurs étant bien sûr autorisées par la raison ¹. »

Le lecteur trouvera dans le présent recueil quelques-uns des développements qu'appelle le schéma qui précède.

Comme toute anthologie, la nôtre prête le flanc à la critique. N'avons-nous pas indûment sacrifié l'interprétation colinsienne de l'histoire, les aspects prophétiques qu'elle comporte, les problèmes de la formation de la jeunesse, du machinisme et surtout de la transition dictatoriale au socialisme rationnel ? Il est vrai que ces thèmes, de même que l'aspect ontologique et eschatologique de la pensée colinsienne sur lesquels nous avons longuement insisté dans notre précédent ouvrage, ne trouvent pas ci-après tous les éclaircissements qu'ils méritent. Limité aux dimensions d'un livre ordinaire nous avons dû opérer un choix dont nous pensons cependant qu'il est plus que tout autre susceptible de retenir l'attention du lecteur pressé de notre époque. Notre but sera atteint si ce recueil contribue, lui aussi, à sortir de l'oubli un auteur et une École dont l'apport au socialisme nous paraît des plus originaux.

Pour terminer, qu'il nous soit permis de manifester notre profonde reconnaissance à Mlle Marguerite Tufféry pour la part irremplaçable qu'elle a prise dans la réalisation de cette anthologie et notre gratitude au Fonds national suisse de la recherche scientifique qui a bien voulu patronner nos travaux dont l'aboutissement sera marqué par une *Histoire de l'École du socialisme rationnel* actuellement en préparation.

*Ivo Rens,
Vétraz-Monthoux (Haute-Savoie),
août 1969.*

¹ *Introduction au socialisme rationnel de Colins. Op. cit.*, p. 388, 389 et 390.

Première partie

Sciences morales et science sociale

[Retour à la table des matières](#)

Louis de Potter
Membre du gouvernement provisoire de Belgique,
Par son fils Eleuthère.

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre I

Prolégomènes

C'est moins la logique qui manque aux
hommes que la source de la logique.
Voltaire.

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les questions que nous proposons d'examiner, il en est une, la plus importante, sans nul doute, qui puisse se présenter, et qui résume toutes les autres. Cette question est celle-ci :

Sommes-nous quelque chose de réel, quelque chose de plus qu'une succession de modifications, de phénomènes, d'apparences, d'illusions, de *rien du tout* ?

Nous sommes, pour nous-mêmes, modification, phénomène, apparence ; mais n'y a-t-il pas sous ces changements continuels, sous ces illusions successives, une réalité qui persiste, toujours une et simple, toujours identique, éternelle ?

Nos sensations, nos sentiments, nos convictions, ont-ils un sujet indépendant, absolu ? Ou bien notre existence entière est-elle une déception ; notre vie est-elle sans but ; nos espérances sont-elles un songe ? L'univers et son ordre de nécessité, l'humanité et son ordre moral, sont-ce des fantasmagories évoquées par le hasard au bénéfice du néant ?

Sans réalité, il n'y a ni société ni humanité possible ; l'intelligence, la liberté, ne sont que des mots. Il peut y avoir logique, pour nous servir de la

phrase si sensée de Voltaire que nous avons prise pour épigraphe ; mais cette logique est sans fondement, sans source, sans point de départ irrécusable : c'est un vain enchaînement de conséquences, qui ne se rattachent à rien.

La meilleure, disons plus justement la seule bonne philosophie, est donc celle qui enseigne, qui prouve qu'il y a une réalité, et que la vérité qui représente cette réalité est susceptible d'être démontrée.

Comment l'homme parvient-il à se former un système d'idées sur la vérité ou ce qu'il prend pour elle ? Deux voies lui sont ouvertes : la foi et la science.

Croire ou savoir : il n'y a pas de milieu. *Croire c'est savoir à peu près* ; c'est aussi *se soumettre à la raison d'autrui*, sans examen ; or, savoir à peu près ou ne savoir que sur parole, équivaut à *ne pas savoir du tout*. Pour savoir réellement, il faut *connaître par soi-même et d'une manière incontestable*. L'humanité ne possède encore aucune vérité réelle démontrée incontestablement, en dehors des mathématiques.

Chaque société a été jusqu'ici une réunion d'hommes professant la même croyance, c'est-à-dire, acceptant de confiance un raisonnement que la masse ne discutait pas et qu'on pouvait l'empêcher de discuter. Il y a une révélation pour chacune de ces sociétés, la même pour toutes, quant au fond des dogmes essentiels à la conservation de l'ordre dans une société quelconque, mais différente par la forme et les accidents bien plus importants aux yeux du vulgaire. Chaque révélation nationale constituait la conscience sociale du peuple dont elle était l'arche d'alliance, qui rattachait les citoyens les uns aux autres et tous au même Dieu. Les peuples, divisés, ennemis, ne pouvaient comparer entre elles les révélations, les civilisations, sous lesquelles ils vivaient.

Maintenant les nations qu'on ne parvient plus à isoler, et qui se connaissent et se jugent ; les hommes auxquels il n'est plus possible de refuser le droit d'examen et qui l'exercent, – mais, hommes et peuples, sans méthode et sans but, – ont cessé de croire ; ils n'ont pas encore commencé à savoir. Aussi ne forment-ils pas une vraie société : ils vivent agglomérés entre la société ancienne qui s'en va et la société nouvelle qui ne se manifeste pas encore.

Eux-mêmes, par leur état d'anarchie toujours croissante, en hâtent l'avènement.

Le temps approche où la société devra se composer d'hommes obéissant à leur propre raison, qui se confondra avec la raison sociale, la conscience absolue de l'humanité ; par cela seul que la conservation de l'ordre sera au prix de la connaissance de la vérité évidemment démontrée, et que l'existence de la société ne pourra avoir lieu qu'au prix de la pratique de la justice.

Pour qu'il y ait société durable, il faut non seulement communication, mais aussi communion d'idées.

Il faut nécessairement de deux choses l'une : attachement, dévouement général à une même opinion, et généralité d'efforts pour combattre tout perturbateur de l'ordre public, qui tenterait d'ébranler cet attachement en portant le scalpel de l'examen sur l'opinion reçue ; ou bien découverte et application de la vérité, de manière que désormais l'acceptation d'une opinion quelconque ne fasse plus qu'un avec la maladie, avec la folie.

Nous appelons *opinion* tout ce qui n'est pas prouvé, que ce soit d'ailleurs vérité, ou erreur. Il n'y a de vérité réelle à nos yeux, nous le répétons, que ce qui est clairement conçu, mis par le raisonnement hors de tout doute, et démontrable à quiconque jouit de la plénitude des propriétés de son organisme.

Mais les opinions sont indéfinies en forme et en nombre ; elles sont (M. Cousin qui en a tant mis en circulation le dit lui-même) *individuelles et variables de leur nature* : la vérité seule est constante, est *une*. Aussitôt qu'il est permis de discuter, et à plus forte raison dès qu'on a cessé de croire, ou de nier, ou de douter, si ce n'est après discussion, l'accord par les opinions devient une véritable utopie ; l'ordre par un quasi-accord, par une manifestation de majorité, est une chimère stupide. Dès lors, quiconque croit est un sot ; le doute expectant et suspensif est la seule sagesse pour chacun ; et les hommes ne peuvent plus s'entendre, s'associer, s'unir, si ce n'est par la vérité ; il ne peut plus y avoir ordre et stabilité, si ce n'est dans l'unité des esprits que l'incontestabilité rend unanimes.

Y a-t-il encore conformité entre les idées par la foi ?

Non.

Le moment est donc venu où, l'hypothèse étant insuffisante pour le maintien de l'ordre social, la vérité sera cherchée, trouvée et appliquée socialement.

Car une conformité nouvelle doit s'établir par la science, un peu plus tôt, un peu plus tard ; sinon la société, où l'ordre perd chaque jour une de ses garanties, finira par se désorganiser complètement. Il ne restera pas pierre sur pierre, c'est-à-dire, pas deux hommes qui se comprennent, plus d'humanité ¹.

Pour peu que notre témoignage soit suspect, qu'on ait recours à celui de M. Blanqui, l'économiste du protestantisme, du gallicanisme, du bourgeoisisme, en un mot du système des majorités constituantes : « (ce système), dit-il, a brisé le lien qui unissait les nations chrétiennes, et substitué l'égoïsme national à l'harmonie universelle où tendait le catholicisme. Il n'y a plus aujourd'hui en Europe de pensée commune en état de rallier les esprits et les convictions. En industrie, en politique, en philosophie, en religion, les idées flottent au gré du souffle des révolutions. Chaque jour on défait l'ouvrage de la veille. Les peuples se disputent les débouchés et se font concurrence, au lieu de s'associer

¹ En dehors de l'acceptation de la vérité, démontrée incontestablement, la société n'a que l'alternative entre l'arbitraire ou le despotisme, par la foi, et l'anarchie par l'examen, le doute. Voyez l'Église chrétienne régie par des conciles, elle allait périr dans les contradictions et le désordre elle retrouva l'unité et l'existence dans l'infailibilité catholique du pape. Et lorsqu'il y eut eu révolte contre le pape, les Églises dissidentes n'échappèrent au principe dissolvant des synodes qu'en se livrant à la tutelle conservatrice du pouvoir civil.

sous l'empire de leurs besoins et pour l'échange de leurs produits respectifs... Si le vieux catholicisme n'a pas su se mettre à la tête de la production des richesses, on n'a du moins pas à lui reprocher cette sécheresse de doctrine, en vertu de laquelle la distribution s'en fait d'une manière si peu équitable dans les pays protestants. »

C'est-à-dire, dans les pays gouvernés par les majorités, organes de la protestation pratique, politique et sociale ; dans les pays qui subissent le despotisme du capital, sous le régime libéral ou bourgeois.

Continuons à développer les motifs qui nous ont inspiré.

Que sont pour nous les livres élémentaires de nos pères ?

Des résumés de ce que la foi imposait aux esprits et aux consciences d'autrefois, au moyen d'une première éducation que l'instruction de toute la vie avait pour mission impérative de seconder, de fortifier, de rendre inébranlable.

Que doit être l'enseignement fondamental pour nos enfants ?

Le résumé de ce que le raisonnement doit imposer à tous les hommes, et dont la nécessité sociale les forcera bientôt de reconnaître l'incontestabilité. Cette révélation par l'éducation demeure soumise à l'instruction, appelée à lui servir constamment de base et de sanction logique.

Un travail qui représenterait ce résumé serait-il utile dès à présent ?

Nous le pensons. Voici pourquoi :

Qu'est-ce que la société inculque aux générations dont elle va se composer ? Ce qu'il fallait aux générations dont elle se composait pour qu'il y eut ordre. Mais l'ordre est-il encore possible de cette manière ? Évidemment non. Ne vaudrait-il donc pas mieux leur apprendre, non ce que leurs pères devaient croire, mais ce que leurs enfants, devront savoir désormais pour que la société, pour que l'humanité se conserve ?

Les opinions religieuses, base ancienne de toutes les sociétés encore existantes, mais base vermoulue, n'ont plus de force *comme principe* social. Elles sont descendues au niveau des opinions personnelles, auxquelles les hommes, errant à l'aventure, demandent un peu de fixité, un peu de repos, *chacun pour soi*, sans jamais arriver à renouer le lien commun, indispensable néanmoins pour qu'il y ait, socialement, stabilité, repos, ordre ¹.

¹ Nous croyons être clair. Nous ajouterons cependant un mot, probablement surabondant, d'explication.

Chacun de nous se propose un but de ses actions, de ses pensées : il veut, et sait ce qu'il veut et pourquoi il le veut. Nous supposons, pour abrégé, que toutes les intentions, quelles qu'elles puissent être d'ailleurs, sont essentiellement sincères. Mais les vues n'en sont pas moins différentes ; et les résultats seront nécessairement opposés. Quelles intentions réalisées produiront le bien ? Chacun répond et doit répondre : les *miennes*. Soit... Mais *les miennes* de qui ? De tous ? C'est impossible. Lesquelles choisir alors ? Y a-t-il un juge, reconnu compétent par deux hommes d'opinions diverses, pour prononcer sur ce choix indispensable ? Ou bien ces deux hommes ont-ils une mesure commune pour trancher entre eux la question à résoudre ? Hélas ! non... Il faudra donc en venir aux

Parcourez les catéchismes catholiques, les formulaires protestants, les professions de foi des sectes chrétiennes et non chrétiennes : où est l'unité, ou est la vérité ?

Les opinions philosophiques ou libérales présentent-elles plus d'accord ?

Soit qu'il n'y ait de tranché que les questions purement spéculatives, soit qu'il y ait aussi détermination d'une règle de conduite, soit enfin qu'il s'agisse de tout le système social, ce n'est partout que contradiction, confusion, incertitude.

Peut-il avec cela y avoir espoir d'ordre, de calme, de paix ?

« Anarchie de la société », a dit M. Pierre Leroux, anarchie de chaque homme au fond de son cœur ; voilà notre époque. »

Cependant, nous ne cesserons d'insister sur ce point : si la société ne peut plus croire, il faut qu'elle sache ; si l'ordre n'est plus soutenu par une aveugle soumission, il faut le fonder sur le raisonnement incontestable.

Voilà ce qui nous fait hasarder la publication de ces *Questions d'ordre social*.

Nous avons encore un autre but.

Après les opinions religieuses et philosophiques, la discussion s'est attaquée aux formes politiques. Et à peine celles-ci ont-elles succombé sous l'analyse, que l'examen se rue de toutes parts sur les questions sociales.

En effet, on ne se borne plus à prononcer entre Rome et Genève ; on ne s'arrête plus à prendre parti pour l'encyclopédie ou le christianisme ; on s'inquiète même assez peu de vivre sous les lois d'une république ou d'une monarchie, d'être réglementé par des ministres ou par un parlement. Des soins plus pressants agitent les intelligences. On se demande s'il y aura, oui ou non, société, humanité ? si la famille, cette société en germe, restera debout ? si la pierre angulaire de toute société imaginable, la propriété ne tombera pas sous le marteau démolisseur du libre débat ?

coups. Et si personne n'a plus le courage de frapper, il faudra marchander, ruser, tromper. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie incontestablement que, jusqu'à présent, pas une seule vérité morale, sociale, n'a été acquise à deux hommes ; qu'il n'y a eu et qu'il n'y a encore que des opinions individuelles sur le vrai, le juste, l'ordre, en un mot sur toutes les questions qui intéressent l'humanité ; qu'enfin nous avons toujours vécu et que nous vivons actuellement sous le régime, soit de la force sans phrases, soit de la force palliée par des sophismes, domptés par l'*ultima ratio* des lois, ou énervés par la charlatanerie des majorités libérales. Qu'il y eût ordre par la force lorsque la force enchaînait les esprits, on le conçoit ; mais depuis que l'intelligence scrute la force et analyse l'imposture, le désordre existe et doit s'accroître, jusqu'à ce que mort sociale s'ensuive. Puisqu'il est impossible de supprimer l'examen, il faut opposer aux progrès du mal dont il est cause, la démonstration de la vérité. À moins qu'on ne soutienne (abominable absurdité) que la perpétuité de l'anarchie est dans les décrets de la Providence, ou (absurdité fort triste) que les hommes y sont fatalement prédestinés.

Questions immenses qui procèdent de l'anarchie dans les esprits et qui amèneront l'anarchie dans les faits !

Il nous semble qu'un écrit où sont fixées les vérités principales auxquelles il a, de tout temps, fallu croire pour que la société existât, qu'il faudra dorénavant connaître et mettre en pratique pour que la société ne périclite point, est, au milieu d'événements pareils, un travail de circonstance.

Toutefois, nous ne nous faisons point illusion sur l'effet que les *Questions d'ordre social* sont appelées à produire. Pour que la vérité se fasse jour, il est nécessaire que les hommes en éprouvent préalablement le besoin ; que ce besoin soit réel, urgent, généralement, et vivement, et cruellement senti ; or, cela ne peut avoir lieu que lorsqu'il n'y aura plus de ressource pour aucun homme dans aucune injustice, dans aucun mensonge.

L'ignorance ne cède que devant la force. Tout développement de l'intelligence, dans quelque sens que ce soit, n'a jamais été que le résultat du besoin qu'on en avait eu. C'est toujours la théorie qui est venue en aide à la pratique, devenue *de nécessité*. Quand la vérité absolue sera une condition d'existence pour la société, cette vérité sera proclamée par elle.

Il est indispensable que les hommes se convainquent, d'abord que la vérité est à chercher, puis qu'ils ne l'ont jamais possédée, enfin qu'il dépend d'eux de la découvrir.

M. Arago a dit : « Je suis grand partisan du principe de la souveraineté de la raison, pourvu qu'on m'indique à quel signe certain on reconnaîtra cette raison, à quel caractère on pourra la distinguer de l'erreur. » Le savant professeur ne croit donc pas que la vérité puisse être déterminée de manière à réunir forcément tous les suffrages. Et, désespérant de la souveraineté de la raison, il se jette aux bras de la souveraineté du peuple, et accepte le dogme social, quel qu'il soit, qu'enfant, au jour le jour, l'incommensurable sottise des assemblées délibérantes. La chute est énorme.

Elle doit avoir été d'autant plus pénible à M. Arago que, selon lui et la raison, « en toute matière, ce sont les opinions incertaines qui forment la majorité ». Puis, il devait avoir présent à l'esprit que Christophe Colomb et Galilée ont été condamnés par la presque-unanimité de leurs contemporains, quoiqu'ils eussent seuls raison contre tous ¹.

Néanmoins, au point de vue présent, et partant des choses *telles qu'elles sont*, nous accordons au publiciste français que l'opinion des majorités est le seul criterium gouvernemental *actuellement* possible, un moyen d'ordre *provisoirement* indispensable, aussi longtemps que la détermination sociale de la

¹ L'immense majorité objectait à Colomb l'impossibilité qu'il *semblait* y avoir à ce qu'il existât des antipodes, et à Galilée qu'on *voyait* le soleil tourner autour de la terre. Certes les apparences étaient pour elle. Mais M. Arago que nous venons de citer a affirmé avec infiniment de bon sens, que, « lorsqu'une chose *peut être* de deux manières, elle *est* presque toujours de la manière qui *paraît* la moins naturelle ». Pourquoi ne pas appliquer ce raisonnement à la sensibilité seulement *apparente* des animaux, contre l'opinion de la presque-unanimité des savants et du vulgaire qui la considèrent comme *réelle* ?

raison ne se sera pas imposée à l'humanité comme une condition d'ordre et de vie.

Or cela viendra ; il n'est plus permis d'en douter : on le pressent, on se l'avoue timidement, de loin en loin ; des craintes vagues troublent les esprits, et se formuleront bientôt en un long cri de détresse qui ébranlera le monde. Alors, mais seulement alors, apparaîtront comme dernière, comme unique, comme inévitable ressource, l'équité et la raison.

Nous avons été dominés par des minorités tant que celles-ci ont conservé le monopole des développements de l'intelligence : et il y a eu ordre par le despotisme. Nous sommes dominés aujourd'hui par une majorité anarchique. Nous devons faire un pas de plus pour ne plus obéir qu'à la raison, seul moyen d'obtenir l'unanimité, c'est-à-dire l'ordre sans contrainte physique.

Ici se présente une objection qu'il importe de résoudre avant toutes choses.

Est-ce, me dira-t-on, en fouillant le sol aride de la métaphysique, que vous vous flattez d'extraire les quelques réflexions pratiques qui doivent aider à organiser les intérêts sociaux ?

Nous répondons sans hésiter : oui.

Et nous prouvons.

.....

Aux forts donc et aux puissants la société et ses jouissances ; le lot des faibles est de souffrir et de ramper jusqu'à ce qu'ils deviennent forts à leur tour. Ils se vengeront alors en gros et avec éclat, comme ils font, en attendant, par des attentats de détail et dans l'ombre, chaque fois qu'ils peuvent *travailler* à l'abri des gendarmes et du bourreau.

Voilà où conduit infailliblement le raisonnement qui se dit *positif*, *physique*, le raisonnement matérialiste.

La science, telle qu'elle est professée à notre époque, est, elle aussi, matérialiste implicitement ou explicitement ; elle repousse toute métaphysique comme un songe, comme une chimère. Les académies, les universités, les corps savants, les écoles de philosophie, en désaccord sur tout le reste, n'ont qu'une seule et même opinion sur ce point ; que la conclusion tirée par le maître soit le néant ou Dieu, la conclusion que tire la logique n'en est pas moins le matérialisme, doctrine de ceux qui le savent et de ceux qui l'ignorent, de ceux qui l'avouent et de ceux qui s'en défendent ¹.

¹ Ils devraient cependant réfléchir qu'on ne professe le matérialisme qu'en vertu d'un raisonnement. Or, si tout est matière, le raisonnement n'est qu'illusoire ; car il est mécanique et nécessaire. Le matérialisme alors auquel le raisonnement conduit, est illusoire aussi ; et il n'y a plus en réalité ni matérialisme ni spiritualisme. Si, au contraire, le raisonnement est réel, il provient d'un être réel, et il n'y a qu'un raisonneur dont l'âme est immatérielle qui puisse affirmer qu'il n'y a point d'immatérialité.

Les spiritualistes prétendus, surtout dans les pays où la philosophie se montre moins crûment conséquente qu'en France, professent deux doctrines inconciliables, celle de la science actuelle dont ils ne peuvent nier les faits constatés, et celle que leur suggèrent les besoins de la société en contradiction avec les conclusions de la science. Chez eux le raisonnement renverse tous les principes d'ordre, rompt tous les liens sociaux ; le bon sens empirique, pratique, leur fait sentir que l'ordre est néanmoins nécessaire, et que, sans un lien commun, il n'y a point de société durable : les croyants religieux appellent ce bon sens *révélation* ; les philosophes, *inspiration, intuition, sens moral, sentiment*. Cet état de choses ne saurait se maintenir. Immanquablement le raisonnement progressera ; et, tant que ce raisonnement aura le même point de départ, le matérialisme progressera avec lui. L'égoïsme organique, seul logique dans l'état des intelligences, triomphera de l'égoïsme rationnel : jusqu'à ce que la religion sociale, que le besoin de conservation fait pressentir, soit devenue la véritable science, c'est-à-dire, ait été rendue incontestable, et que les faits physiques et mathématiques soient venus lui servir de corollaire et de confirmation.

Mais en attendant cette grande époque, bien des malheurs encore doivent nous arracher à notre torpeur et nous pousser violemment dans la voie du salut. Il faut que la doctrine matérialiste se fasse jour de plus en plus et s'étende, que le peuple soit de plus en plus attentif à ses enseignements et les comprenne ; qu'il s'assimile la doctrine et ses conséquences indéniables, et qu'il s'y laisse entraîner.

N'est-ce pas déjà ce que nous commençons à voir sous nos yeux ? Encore un peu de temps, et la situation deviendra autrement critique. *Caveant consules* ! Capitalistes, soyez sur vos gardes !

(Louis De Potter : *La justice et sa sanction religieuse*, 1846, pp. III à XVIII.)

Anthologie socialiste colinsienne (1970)
Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre II

Deux aveugles parlant des couleurs

ou

deux académiciens discourant sur la science

Dialogue I

Introduction

On dit des gueux qu'ils ne sont jamais hors de leur chemin ;
c'est qu'ils n'ont point de demeure fixe. IL EN EST DE MÊME DE
CEUX QUI DISPUTENT SANS AVOIR DE NOTIONS
DÉTERMINÉES.

VOLTAIRE.

Si les mots ne signifient rien, il est de toute impossibilité, pour
les hommes, de s'entendre entre eux ; et, disons plus, de s'entendre
avec eux-mêmes.

ARISTOTE.

[Retour à la table des matières](#)

X. D'où sortez-vous ?

Z. Vous le voyez bien ; de l'Institut. N'est-ce pas demain dimanche ? Et
vous, pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

X. J'y allais.

Z. Une belle heure. Levez donc les yeux, et regardez l'horloge !

X. Tiens ! Je voulais seulement aller signer. Je croyais arriver à temps. J'ai été retenu par un enragé.

Z. Il fallait l'envoyer paître.

X. C'était lui qui m'y envoyait, et je ne pouvais m'en débarrasser.

Z. N'aviez-vous pas un domestique sous la main pour le mettre à la porte.

X. Le mettre à la porte ? Mais, c'était un livre.

Z. Un livre, dont on ne peut se débarrasser ? Ce n'est pas commun.

X. Avez-vous lu Colins ?

Z. Je l'ai dans ma poche.

X. Alors, vous savez ce qu'il dit ?

Z. Oui, que la société est une sottie.

X. Et que les plus sots sont aux académies, surtout à l'Académie des sciences morales et politiques.

Z. Il ne dit pas que les sots ne puissent être des gens de beaucoup d'esprit.

X. C'est vrai. Mais, il dit que les sots sont ceux : qui manquent de jugement ; qui croient savoir, quand ils ne savent pas.

Z. Trouvez-vous que, croire savoir quand on ne sait pas, soit d'un sage ?

X. Non. Mais, je dis : que douter n'est pas d'un sot.

Z. Je l'accorde quand chez celui qui dit : *Je doute* ; cela signifie : je suis un ignorant. Mais, si, chez lui, *je doute* ; signifie je ne sais pas ; et, ce que je ne sais pas, il est impossible de le savoir ; j'affirme : que ce douteur est un sot vaniteux.

X. Ah ça ! est-ce que vous allez parler comme Colins, affirmant que les plus sots sont à notre Académie ?

Z. Je ne parle d'après personne. Je ne parlerai même que d'après vous, si vous voulez ; car je sais : que, si même vous et moi étions des ignorants, nous n'en serions pas moins des gens de bonne foi. Mais, dites-moi ? Est-ce que nous n'affirmons pas à l'Académie : que nous ne savons pas si l'âme est immatérielle ou si elle ne l'est pas ?

X. Nullement. Tous, au contraire, nous affirmons, d'après l'Académie des sciences, souveraine en ces matières-là : que, notre individualité est toute matérielle ; et qu'un homme mort, ne vaut pas un chien en vie ? Cette affirmation n'est pas un doute.

Z. C'est vrai. Mais ceci est l'ésotérisme, ou la doctrine de l'intérieur du temple. Si nous la professons, *coram populo*, le gouvernement nous aurait bientôt mis à la porte. Nous sommes donc obligés à des ménagements. Néanmoins, n'est-il pas vrai que nous professons publiquement : qu'il est impossible de savoir théoriquement, scientifiquement : si l'âme est matérielle ou immatérielle ? Affirmation théorique, qui, pour la pratique, équivaut à une négation.

X. Je dois convenir : que, ce que vous dites, est la vérité !

Z. Et quelles sont les conséquences de cette affirmation équivalant à une négation ?

X. Nous ne sommes que deux, vous en appelez à ma bonne foi ; et j'avoue qu'à cet égard, l'enragé Colins m'a convaincu : les conséquences de cette affirmation équivalant à une négation, sont : L'ANARCHIE.

Z. Et quelles sont les conséquences d'une doctrine dominante conduisant nécessairement à une anarchie inextinguible sous cette domination ?

X. La mort sociale.

Z. Et quel nom voulez-vous donner à une société dominée par une doctrine qui la conduit nécessairement à la mort.

X. Je la nomme... : une société de sots ; une société sotte.

Z. Voilà que vous parlez comme Colins.

X. Je me moque de Colins comme de Colin-tampon ; je ne parle d'après personne ; je parle d'après le bon sens.

Z. C'est possible. Alors, Colins parle comme le bon sens.

X. Savez-vous que c'est peu amusant de s'entendre dire : Monsieur ! vous êtes un sot. Puis d'être obligé de saluer et de répondre : Monsieur ! je vous remercie.

Z. Écoutez donc ! Si ce qu'on nous dit est vrai, si en effet nous sommes des sots, il y a de quoi remercier.

X. Et vous, qui parlez des conséquences, avez-vous réfléchi aux conséquences de la doctrine de cet enragé ?

Z. Mais oui. Les conséquences sont : que depuis l'origine du monde, les philosophes ont tous été des sots vaniteux, se croyant savants ; et que tous les législateurs ont été des sages judicieux, se reconnaissant ignorants, et sachant seulement : que, pour empêcher la société de périr, ils devaient ne point avouer leur ignorance.

X. Alors, tous nos législateurs sont des sages ? Dites-vous cela parce que vous appartenez à la section de législation ?

Z. Pas si bête. Les vrais législateurs savaient : que prétendre faire des lois est aussi sot que de prétendre faire des huîtres. Les vrais législateurs donnaient les lois comme révélées. Les fabricants de loi, sont les comédiens de la législation.

X. Alors, il faut en revenir aux révélations et aux inquisitions.

Z. Voyons ! croyez-vous que ce soit possible ?

X. Oui : à peu près comme d'éteindre le soleil.

Z. Maintenant, concluez !

X. Concluez ! concluez ! Vous voilà comme cet enragé du bon sens. Vous savez : qu'il n'y a qu'une conclusion à tirer : c'est, que nous sommes des sots. Cela vous amuse donc bien, d'avoir étudié pendant un demi-siècle les connaissances de tous les siècles, pour apprendre : que, vous n'êtes qu'un sot ?

Z. Croyez-vous donc qu'il ne vaut pas mieux savoir : que, l'on n'est qu'un sot, avec l'espoir de devenir sage ; que, de se croire sage, dans l'impossibilité de l'être jamais ?

X. Mais, savoir que l'on n'est qu'un sot, n'est pas être un sage.

Z. Comment ! ce n'est pas être un sage ? Mais c'est la seule sagesse possible, en époque d'ignorance. Dites-moi donc, si, pour cette époque, il est une autre sagesse possible ?

X. C'est peu flatteur pour les académiciens.

Z. Surtout pour ceux de l'Académie des sciences morales et politiques. Mais, au lieu de se plaindre de n'être couverts que des haillons d'une fausse science, ne vaudrait-il pas mieux s'en dépouiller complètement.

X. Et rester complètement nu, n'est-il pas vrai ? Il fait bien froid, sous le souffle du scepticisme ! Si encore, vous aviez le moindre manteau à me présenter en attendant !

Z. Moi ! je n'ai rien du tout. Mais, vous savez : l'enragé dit : qu'il faut commencer par savoir que l'on ne sait rien ; puis, quand on sait cela, ce qui, dit-il, est immense, qu'il faut connaître le besoin de chercher la vérité ; puis, que pour trouver la vérité, il faut savoir en quoi elle doit consister, si elle existe : afin, que si l'on venait à la rencontrer, l'on pût dire : C'est elle ! sinon, vous pourriez passer mille fois à ses cotés, et la prendre pour l'erreur.

X. Ce qui signifie que, pour chercher la vérité, il faut déjà l'avoir dans sa poche.

Z. Mon cher ami ceci est digne de notre Académie, et vous sentez parfaitement le défaut de cet argument. Par exemple : pour chercher si l'âme est immatérielle, il ne s'agit point de savoir à l'avance si l'âme est réellement immatérielle ; mais de savoir : quelles sont les conditions absolument nécessaires, vis-à-vis de la raison, pour que l'âme puisse être dite IMMATÉRIELLE. La création étant absurde, il est évident : que, donner la création pour base à l'immatérialité des âmes, laisse celles-ci dans le domaine de la matière. Vous voyez que votre plaisanterie académique n'a pas de sel.

X. Je vois aussi qu'à ce compte-la, il n'est pas un seul mot du dictionnaire, relatif à l'ordre moral, à l'ordre de raisonnement, en présupposant que le raisonnement existe en réalité, qui ne soit une énorme sottise.

Z. Il est évident : que, si la société est une sottise, le dictionnaire, qui est l'expression des connaissances sociales, doit être le recueil complet des sottises sociales ; c'est-à-dire : le plus sot des livres.

X. Très-bien ! Mais, si le dictionnaire, qui est le recueil de tous les mots, est le plus sot des livres, comment voulez-vous que nous puissions arriver à la sagesse, avec des mots qui sont des sottises : puisque nous n'avons que des mots pour y arriver.

Z. Mon cher ami, cet argument est aussi académique que celui que vous m'avez déjà présenté. Les mots contenus dans le dictionnaire ne sont ni sages, ni sots. Mais, les valeurs qu'on y attache sont sages ou sottes selon que la société est elle-même sage ou sottise. Ainsi, pour arriver à la vérité, il faut d'abord attacher à chaque expression d'ordre moral, *une valeur, claire, précise, et ne renfermant rien d'absurde*. Après cela, il s'agit de prouver, si la *réalité* de cette valeur est nécessaire à l'existence sociale : que, cette valeur existe en réalité. Et, tant que vous ne pouvez faire cette preuve, vous n'êtes pas un sot, puisque vous savez que vous êtes un ignorant ; mais, vous restez un ignorant.

X. Et que faut-il faire, pour, n'étant plus un sot, se mettre sur le chemin de ne pas rester un ignorant ?

Z. Refaire le dictionnaire pour tout ce qui concerne l'ordre moral et encore le refaire *provisoirement*. Le dictionnaire actuel est le dictionnaire de la sottise, le dictionnaire de l'ignorance ignorée. Le dictionnaire que nous cherchions à faire, serait le dictionnaire de l'ignorance reconnue. Quant au dictionnaire de la science, il appartient à l'avenir, mais, à un avenir prochain : car, avant peu d'années, l'humanité doit l'avoir ; ou périr.

X. Voulons-nous essayer de commencer le dictionnaire de l'ignorance reconnue ?

Z. Essayons.

DIALOGUE II

Raison. – Raisonner. – Raisonneur

Rien n'afflige la dialectique comme l'usage de ces mots vagues qui ne présentent aucune idée circonscrite.

DE MAISTRE.

[Retour à la table des matières](#)

X. Sur la valeur de quel mot, commencerons-nous par raisonner ?

Z. Sur la valeur du mot *raisonner*, me paraît-il. Avant de s'imaginer pouvoir raisonner autrement que des moineaux qui babillent ou que le vent soufflant dans une harpe éolienne, il serait bon d'attacher des valeurs claires, précises, et ne renfermant rien d'absurde, aux expressions *raison*, *raisonner*, *raisonnement*, *raisonneur*. Êtes-vous de cet avis ?

X. Complètement. Alors, allons au dictionnaire !

Z. Soit ! Ouvrons la loi.

« RAISON : faculté *intellectuelle de tirer des conséquences qui distingue l'homme de la bête*. »

X. Eh bien ! cela ne vous paraît-il point clair, précis, et exempt d'absurdité ?

Z. Ce n'est point à moi qu'il faut que cela paraisse tel, c'est à vous. Je vais me borner à vous faire mes objections ; et elles n'auront de force que celle que vous leur donnerez. N'oublions pas que d'un commun accord, nous sommes deux ignorants qui cherchons, non point la vérité ; mais, en présupposant que la vérité existe, quelles sont les conditions qui la caractérisent nécessairement. Sans cela, nous l'avons dit, nous passerions dix mille fois à côté de la vérité, sans jamais la reconnaître. Ce que je viens de dire, résume-t-il bien le but de nos efforts communs ?

X. Parfaitement.

Z. Alors, examinons la valeur que le dictionnaire donne au mot *raison* ; et voyons si cette valeur est claire, précise, et ne renferme rien d'absurde.

FACULTÉ INTELLECTUELLE.

Voilà une hypothèse donnée comme vérité. C'est obscur.

Y a-t-il plus que des *propriétés*, y a-t-il des *facultés* ? Des facultés, vis-à-vis de la raison présumée exister réellement, exister plus qu'en apparence, présupposent des êtres libres, absolus, indépendants, incréés, éternels. Dans toute autre supposition, les *facultés* ne sont que des *propriétés*. Ce n'est ni clair, ni précis.

FACULTÉ INTELLECTUELLE !

Il y a donc des FACULTÉS MATÉRIELLES ? S'il y a des facultés matérielles, ou le dictionnaire n'est qu'un sot, ou les facultés intellectuelles ne sont que des facultés matérielles, que des propriétés du cerveau, comme la pesanteur est une propriété des corps.

X. C'est bien ainsi que le comprend l'Académie.

Z. Je le sais. Mais, c'est toujours l'expression de l'ésotérisme matérialiste. Et vous-même avez dit où cela conduit. Continuons notre examen.

FACULTÉ INTELLECTUELLE

DE TIRER DES CONSÉQUENCES.

Ceci est une cheville, une redondance, du remplissage, du parler pour ne rien dire et faire supposer que l'on n'est pas un sot. Dès que la faculté de raisonner n'est pas une PROPRIÉTÉ, son caractère essentiel, nécessaire, est de tirer des conséquences. Mais, la prétendue faculté de tirer des conséquences est-elle autre chose qu'une propriété simulant faculté ? Voilà ce que le dictionnaire ne sait pas ; et, comme les sots, il ne veut point avouer son ignorance.

X. Convenez aussi : que, si le dictionnaire, expression des connaissances sociales, avouait qu'il est un sot, ce serait avouer que la société est une sottise. Et pensez donc dans quel état d'anarchie cela placerait la société !

Z. C'est vrai. Mais convenez aussi : qu'en présence de l'incompressibilité de l'examen, les négations du dictionnaire ne font qu'exposer davantage ce qu'il s'efforce de cacher.

X. C'est peu rassurant pour l'avenir.

Z. Peu rassurant, la lumière mise sur le précipice ? Quand chacun était attaché au despotisme, c'est-à-dire au dictionnaire par une chaîne indestructible, la lumière sur les précipices aurait fait le malheur de chacun. Mais, dès que les chaînes sont brisées, ne vaut-il pas mieux voir les abîmes que d'y tomber comme des aveugles.

X. Il vaudrait mieux qu'il n'y eût pas de précipices.

Z. En êtes-vous bien sûr ? Nous examinerons cela une autre fois. Mais, quand il y a des précipices et qu'il faut les combler, ne vaut-il pas mieux avoir de la lumière ?

X. Les combler ? C'est impossible !

Z. Je sais que c'est la doctrine de notre Académie. La trouvez-vous bien rassurante ?

X. Continuons notre examen ; et, voyons s'il pourra nous rassurer.

Z. FACULTÉ INTELLECTUELLE DE TIRER DES CONSÉQUENCES, QUI DISTINGUE L'HOMME DE LA BÊTE. Ainsi : la bête n'a que des *propriétés* et point de *facultés* ; la bête ne raisonne pas, ne tire pas de conséquences, n'a pas d'intelligence. Est-ce qu'une pareille affirmation n'aurait pas besoin de preuves : surtout quand la science, dont le dictionnaire est censé être l'expression, dit précisément le contraire ? Allez demander à M. Flourens, secrétaire perpétuel presque né de toutes les académies ? Il a professé mille fois que l'huître est intelligente. Allez demander à M. de Lamartine ? Il chante sur toutes les gammes : que les cailloux sont intelligents. Qui veut tromper le dictionnaire ?

X. Parbleu ! les sots ; et ils sont nombreux. Vous savez, comme moi, que le matérialisme est basé sur la série continue des êtres. C'est là l'ésotérisme. Mais, voulez-vous que le dictionnaire aille dire : Le matérialisme est ce que voient les sages ; le spiritualisme est ce que voient les sots ? Puis, qu'il ajoute ce que Voltaire défend de dire : « Messieurs et dames : il n'y a point de Dieu. Calomniez, parjurez, friponnez, volez, assassinez, empoisonnez, tout cela est égal, pourvu que vous soyez le plus fort ou le plus habile. »

Z. Moi ! je ne veux rien du tout. C'est vous que je laisse maître de vouloir. Voulez-vous que le dictionnaire actuel soit le type du bon raisonnement ?

X. Moi, je voudrais être sûr : que, je raisonne réellement, et non comme la harpe éolienne, qui doit se complaire dans ses harmonies, si elle les entend, et s'imaginer qu'elle chante la chute d'un ange. Je voudrais ensuite, si je me savais capable de raisonner plus réellement que la harpe, savoir distinguer le bon raisonnement du mauvais.

Z. Je n'en sais pas plus que vous. Mais, il me semble que pour en arriver à le savoir, il faut commencer par se servir de mots auxquels on cesse d'attacher des valeurs sottes et absurdes. De ce côté-là, je suis de l'avis de Colins qui proscrire toute expression indéterminée ; et néanmoins dit savoir : que le raisonnement existe en réalité ; et comment distinguer le bon raisonnement du mauvais.

X. Voyons ! continuons !

Z. Passons au mot *raisonner*.

« RAISONNER, v. n., *faire usage de sa raison.* »

Toujours l'hypothèse mise en place de la réalité. La raison existe-t-elle plus qu'illusoirement ? Où se trouve-t-elle ? Comment le sait-on plus qu'hypothétiquement ? Comment le prouve-t-on ?

X. Mais, encore une fois, si le dictionnaire disait que la société est une sottise, ou en serions-nous ?

Z. Eh bien ! encore une fois aussi, ce que le dictionnaire veut cacher, l'examen le cornera dans tous les carrefours ; et il ajoutera : que, selon les académies, il est impossible de savoir. Alors ce que Voltaire ne veut pas qu'on dise se trouvera la base de l'éducation et de l'instruction humanitaire.

X. C'est à faire frémir ! Et nous, académiciens, nous nous en apercevrons seulement, lorsque nous nous égorgerons au sein des académies comme les sénateurs américains s'assassinent en plein sénat, comme ceux que nous appelons sots se seront égorvés dans les rues. Ainsi que Colins, je commence à croire que les plus sots sont à l'Institut.

Z. Si cela est ainsi, c'est que cela doit être, ne nous en plaignons pas.

Passons au mot *raisonneur*.

« RAISONNEUR, SE, subs., *qui raisonne.* »

Toujours l'hypothèse mise à la place de la réalité. Ainsi, il y a un raisonneur chez l'homme, et il n'y en a pas chez le chimpanzé ou chez l'orang-outang. C'est en vain que M. Geoffroy Saint-Hilaire, mettant l'ésotérisme sous les yeux du vulgaire, s'écrie : il y a plus de distance entre Newton et le dernier des Australiens, qu'entre celui-ci et le premier des singes ; le dictionnaire, expression de la science, donne un démenti à la science. Croyez-vous que Charenton soit moins raisonnable ? Il est vrai que si l'Institut est le Charenton de la science, le prix de la folie, en toute justice, doit appartenir à l'Académie des sciences morales et politiques.

X. Morbleu ! Mais, savez-vous que nous en sommes de cette Académie ?

Z. Est-ce pour cela que nous devons nous intéresser moins à son honneur, et surtout à sa santé ?

X. jolie manière de s'y intéresser que de la décréter digne de la douche.

Z. Avez-vous jamais vu qu'une déclaration de médecin pût suffire pour rendre fou réellement un homme qui ne l'est pas ? Je vous prends pour juge, l'Institut est-il fou, oui ou non ?

X. Vous savez que devant ma conscience, je ne puis le nier.

Z. Et quel est celui qui s'intéresse le plus à un aliéné : de celui qui veut contribuer à sa guérison ; ou de celui qui l'entretient dans sa folie ?

X. Je crois que nous ferions mieux de chercher les moyens de guérison.

Z. Soit ! Alors, cherchons quelles sont les valeurs que nous devons attacher aux mots *raison*, *raisonner*, *raisonneur*, pour que ces valeurs soient claires, précises, et ne renferment rien d'absurde. Il est évident : qu'il ne s'agit point de savoir : si la raison, le raisonner, les raisonneurs, existent en réalité ; mais, seulement de savoir : quelles sont les conditions nécessaires, absolument nécessaires, pour que les valeurs attachées à ces expressions ne renferment rien d'absurde. Comprenez-vous ?

X. Je comprends parfaitement. Cela signifie : que, pour faire cette recherche, nous devons commencer par supposer : que, nous sommes réellement capables de raisonner.

Z. Il est évident : que, cette hypothèse doit être présupposée comme vérité : puisque, dans le cas contraire, le raisonnement est absolument impossible. Il est également évident : qu'après avoir trouvé, *sous cette* HYPOTHÈSE, les valeurs qu'il faut attacher aux expressions en question, il ne faudra pas oublier : que, ces valeurs auront été trouvées *sous la présupposition de l'hypothèse* ; et, qu'elles ne peuvent avoir de valeurs définitives qu'après avoir démontré, d'une manière rationnellement incontestable, vis-à-vis de tous et de chacun : que, *l'hypothèse présupposée est réellement VÉRITÉ*.

X. C'est clair comme un axiome de géométrie.

Z. Alors commençons l'examen.

Dialogue III

Raison. – Raisonner. – Raisonneur

Si tous les docteurs de la même ville voulaient se rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachassent la même idée à la même expression... Vous m'objecterez : que, si, la chose était ainsi, les hommes ne s'entendraient jamais. Aussi en vérité ne s'entendent-ils guère ; du moins, je N'AI JAMAIS VU DE DISPUTE DANS LAQUELLE LES ARGUMENTATEURS SUSSENT BIEN POSITIVEMENT DE QUOI IL S'AGISSAIT.

Voltaire.

[Retour à la table des matières](#)

Z. Nous disons donc : que, pour que le raisonnement puisse exister, en réalité, nous devons présupposer : qu'il y a *des raisonneurs réels*.

X. Comment, *nous devons présupposer* ! Mais il faut être fou pour s'imaginer : que le raisonnement puisse exister *réellement* sans *raisonneur réel*.

Z. Prenez garde ! Vous pourriez nous condamner à la douche, nous et l'Institut tout entier. Rien n'est plus commun que de se croire exempt de fautes dont on est soi-même coupable.

X. Est-ce que vous m'accuseriez de prétendre : qu'il est possible que le raisonnement puisse exister RÉELLEMENT sans raisonneur RÉEL !

Z. Vous accuser de cela comme seul coupable ! Je n'en ai pas la moindre intention. Mais j'affirme : que, depuis que le monde existe, il n'y a pas eu un seul homme qui n'ait été affecté de cet excès de folie. C'est là le péché originel de l'ignorance.

X. Est-ce que vous vous seriez fait le disciple de cet enragé qui prétend que tout le monde est fou, excepté lui ?

Z. Écoutez donc ! Dans le cas que tout le monde soit fou ; et que la folie universelle doive et puisse cesser ; ne faut-il point que le premier guéri soit quelqu'un ? Qu'importe alors que ce soit celui-là ou tout autre ? Ne vaudrait-il pas mieux, avant de se trouver insulté, de s'assurer, Si, en effet, tout le monde est fou ; et si, tout le monde l'a toujours été ?

X. Ne trouvez-vous pas qu'il faille être un peu fou pour écouter une pareille thèse sans affirmer : que, celui qui la soutient, est lui-même atteint de folie ?

Z. Très bien ! Vous voilà maintenant au point où je voulais vous avoir. Vous savez que c'est vous seul que je prends pour juge.

X. Et, je jugerais que je suis fou ; et que, depuis le premier homme tous ont toujours été fous ? En vérité ! c'est moi seul que vous accusez de folie ; ou, définitivement, c'est ici une mauvaise plaisanterie.

Z. Voyons ! Ne nous fâchons pas. Ce serait, il est vrai, un moyen de prouver que l'on est fou. Mais il ne faut pas en abuser.

X. Allons ! je vous écoute ; et je suis froid comme un serpent.

Z. Depuis que le monde est monde, n'est-il pas vrai que tous les hommes ont été matérialistes ou spiritualistes ? J'appelle *matérialistes* ceux qui pensent que *l'âme*, en donnant à ce nom la valeur de *raisonneur*, meurt avec le corps ; et j'appelle *spiritualistes*, ceux qui pensent que l'âme est immortelle.

X. Il faut bien que cela soit ainsi ; puisqu'il n'y a point de troisième alternative.

Z. Je me borne à demander votre *oui* ou votre *non* sans commentaire.

X. Eh bien ! OUI : le monde a été exclusivement partagé entre ces deux classes de raisonneurs.

Z. Concevez-vous également que, depuis que le monde est monde, toute la classe des spiritualistes a basé son spiritualisme sur un *Dieu créateur*.

X. C'est tellement évident que cela ne mérite même pas d'être demandé. Demande-t-on s'il fait jour en plein midi ?

Z. Merci ! Nos prémisses sont suffisantes, et maintenant nous pouvons marcher.

X. Je suis curieux de savoir où vous irez avec de pareilles béquilles.

Z. Bien ! Alors, faisons un premier pas.

Si je fais une horloge qui marque les années, les jours, les heures, les minutes, les secondes, même la pluie et le beau temps, même les fêtes mobiles, etc., etc., et que je vous dise : Cette horloge raisonne, car, etc., etc., que répondrez-vous ?

X. Que vous êtes un fou ; que c'est vous qui avez déterminé la marche des aiguilles ; et que, malgré toutes les apparences possibles aux yeux d'un sauvage, votre horloge, en réalité, ne raisonne pas plus qu'une cruche.

Z. Bien ! Voilà les spiritualistes, dérivant d'un Créateur, condamnés à la douche ; et la moitié de mon procès se trouve gagnée.

X. Diable ! Je ne pensais pas à cette manière d'argumenter. Du reste, c'était assez facile. Vous savez : qu'il n'y a plus qu'aux loges symboliques où il soit encore question du grand architecte de l'univers. Or, un symbole n'est qu'un symbole.

Z. Et le symbole de quoi, s'il vous plaît ?

X. Parbleu ! Le symbole, la personnification de la nature, du grand PAN.

Z. Bravo ! Un de ces jours, l'Académie des sciences peu morales et très peu politiques vous dirait : *Dignus es intrare*, si déjà vous n'en étiez.

X. Mauvais plaisant ! Colins vous a mordu.

Z. Écoutez donc ! Un tantinet peut-être. Êtes-vous bien sûr qu'il ne vous morde jamais ?

X. De cela, je l'en défie.

Z. Prenez garde au proverbe : Il ne faut jamais défier un fou !

X. Vous feriez mieux de penser à gagner le reste de votre procès.

Z. Il est tout gagné : c'est vous qui avez prononcé la sentence.

X. Moi ! Vous perdez donc la tête ?

Z. C'est ce que nous verrons ; patience !

J'ai beaucoup entendu parler d'une machine qui jouait aux échecs. Quand son adversaire faussait la marche d'une pièce, l'automate renversait la pièce, et paraissait se mettre en colère. Est-ce que la machine raisonnait réellement ?

X. Vous savez ce que je vous ai dit pour l'horloge ?

Z. C'est vrai, je l'avais oublié.

Supposons, maintenant, que, nouveau Pygmalion, j'obtienne que cette machine devienne sensible ; raisonnera-t-elle réellement ?

X. En rien. Le ressort mis en jeu en levant la pièce représentera les influences extérieures ; et le ressort renversant la pièce qui aura été jouée contre les règles, représentera les influences intérieures, celles du cerveau. L'échiquier vivant n'en sera pas moins une machine nécessairement soumise aux influences tant extérieures qu'intérieures. Ses *actions* apparentes ne sont que des *fonctions* réelles, résultantes de l'ensemble de la nature.

Z. Et quelle différence faites-vous entre cet échiquier vivant et un membre de l'Institut !

X. Aucune. Aussi le raisonnement réel n'existe pas.

Z. Parfait ! Cette conclusion, en effet, se trouvait renfermée dans votre premier jugement. Mais, depuis que nous raisonnons sur la raison, vous êtes-vous cru une machine sifflant son air comme un orgue de Barbarie, sous l'impression du soufflet dirigé par un cylindre en mouvement ?

X. Non mais c'est un effet de l'habitude.

Z. Ainsi tout matérialiste, croit raisonner réellement et ne raisonne qu'illusoirement ; ce qui implique que tout matérialiste est un fou. Nous sommes aussi convenus : que tout spiritualiste est également un fou ; et que, depuis l'origine du monde, il n'y avait eu que des spiritualistes et des matérialistes. Comment trouvez-vous maintenant l'argument de l'enragé ? Est-ce que déjà l'enragé vous aurait mordu ?

X. Non ; mais il me paraît que, l'enragé n'est pas aussi fou que je me l'étais figuré d'abord. Du reste, à quoi sert tout ceci ? Est-ce que chacun ne croit point toujours raisonner réellement, tandis que les seuls académiciens sauront que le raisonnement réel est une calembredaine ?

Z. C'est-à-dire : que le vulgaire sera fou sans le savoir ; et que les seuls académiciens auront le privilège de savoir : que leur vraie patrie est Charenton. Est-ce que vous avez juré d'aboyer comme Colins ? Ici je ne veux point parler des conséquences sociales de nos doctrines académiques, nous en parlerons ailleurs. Dans ce moment, il n'est question que de dictionnaire. Il s'agit de savoir, en présupposant que le raisonnement réel existe, quelle valeur il faut attacher à l'expression *raisonnement* : pour que cette valeur ne renferme rien d'absurde ; pour que ceux qui s'en servent ne soient point obligés de se reconnaître fous ?

X. Je l'avais oublié. C'est que je me suis mis en colère, et rien ne trouble les idées comme cette passion.

Z. Oui. C'est l'échiquier mécanique renversant un cavalier auquel le joueur a donné malicieusement la marche d'un fou.

X. Savez-vous que vous êtes presque aussi méchant que Colins.

Z. Merci du presque : il ne m'offense pas. Mais, continuons.

Vous venez de dire : que, pour que le raisonnement réel existe, il faut :

Que l'individualité apparente, paraissant raisonner, ne soit : ni une machine faite dans le temps par un créateur quelconque ; ni une machine purement organique, résultante des lois éternelles de la nature, dites académiquement : le grand PAN.

X. Il me paraît, en effet, que c'est cela que j'ai voulu dire ; et que je pourrais bien avoir dit : tant implicitement qu'explicitement.

Z. Alors, concluez !

X. Concluez ! concluez ! C'est encore là un piège que vous me tendez. Vous voulez me faire dire que je suis un sot.

Z. Tout au contraire ; je veux vous faire dire que vous ne l'êtes plus.

X. Nouvelle méchanceté, que je pardonne en vue de l'intention.

Eh bien ! Pour que le raisonnement soit réel, il faut : que chez chaque individualité apparente, paraissant raisonner, il y ait une individualité réelle, absolue, c'est-à-dire éternelle, incréée, immatérielle. Vous voyez que je rends la chose aussi difficile à démontrer que possible ; et si votre Colins la démontre, il aura le diable au corps.

Z. Faites attention qu'il ne s'agit nullement de Colins, ni de qui que ce soit, ni de démonstration ; mais tout uniment de savoir : qu'elles sont les conditions qui doivent coexister pour que le raisonnement réel ne soit point une absurdité. Si, dans votre détermination, il y a du trop ou du trop peu, ayez la bonté d'en retrancher ou d'y ajouter.

X. Non ; je laisse ma détermination telle que je l'ai donnée.

Z. Il pourrait bien y manquer quelque chose ; mais nous verrons cela ailleurs. Par exemple : Croyez-vous qu'une individualité, dans les conditions que vous venez de dire, pourrait raisonner réellement, si elle avait été toujours isolée de toute autre individualité semblable ?

X. Allons ! Nouvel accroc.

Z. Pas pour le moment ; laissons cela pour un autre entretien. J'accepte l'individualité réelle telle que vous la donnez, comme nécessaire à l'existence du raisonnement réel. Nous donnerons le nom d'ÂME à cette individualité.

Dialogue IV

Âme

[Retour à la table des matières](#)

L'infini VÉRITABLE n'est pas une modification, c'est l'absolu.

Leibnitz.

Ainsi, si les âmes réelles, éternelles, immatérielles EXISTENT, elles sont des INFINIS, des ABSOLUS.

Colins, Comment., Econ. polit., t. I, p. 121.

On se trompe en voulant s'imaginer un espace absolu qui soit un TOUT INFINI COMPOSÉ DE PARTIES. C'est une notion qui implique contradiction, et ces tous infinis, et leurs opposés les infiniment petits, ne sont de mise que dans les calculs des géomètres, tout comme les racines imaginaires de l'algèbre.

Leibnitz.

Est-ce clair ? Ainsi, les infinis, les absolus n'ont pas de parties, n'ont point de qualités. Ce sont des individualités, des immatérialités, des sensibilités, des âmes réelles, des bases d'êtres moraux. Sinon, ces sensibilités ne sont : ni des individualités ; ni des infinis ; ni des absolus ; ni des âmes réelles ; et les êtres prétendus raisonnables, prétendus moraux, ne sont que de purs phénomènes, emportés sur les ailes de l'éternelle fatalité.

Colins, Comment., id.

La pensée est l'ACTION, non l'ESSENCE de l'âme.

Leibnitz.

C'est évident. Si les âmes réelles existent, leur essence est immatérielle. Et les immatérialités sont incapables de penser sans être unies à des organismes. Alors la pensée : est l'ACTION de l'âme sur l'organisme, PENSÉE ACTIVE ; ou la MODIFICATION de l'âme par l'organisme, PENSÉE PASSIVE.

Colins, Comment., id.

L'âme humaine, SÉPARÉE DU CORPS, n'a point proprement de sentiment.

Descartes à *Morus*.

Je veux considérer de plus près encore l'examen de ce qui m'appartient ou ne m'appartient pas ; et, je m'arrête à considérer mon corps, et, dans mon corps, LE PRINCIPE VIVANT QUI L'ANIME.

Thiers, De la Propriété.

Ainsi : votre personnalité appartient au principe vivant, principe existant chez le chien, chez l'huître, chez la carotte ; et c'est ce principe qui VOUS ANIME. Et quand, par la mort, le principe vivant appartient au fumier, votre principe animant, votre âme y appartient également. C'est la doctrine du panthéisme..... Une société où cette théorie domine est bien près d'appartenir au fumier ; comme le principe vital de ses individus.

Colins, Qu'est-ce que la Scien. soc., t. II, p. 432.

Z. Vous nous avez dit qu'il fallait, pour que le raisonnement réel ne fût point une absurdité, qu'il y eût, chez chaque individu supposé capable de raisonner réellement, une individualité nommée ÂME, absolue, éternelle, incréée, immatérielle. Avez-vous comparé cette valeur du mot âme, avec celle donnée par le dictionnaire ?

X. Oui, j'ai fait cette comparaison.

Z. Et qu'avez-vous trouvé ?

X. J'ai trouvé : « ÂME, s. f. *anima*, principe de la vie, du mouvement des hommes, de tous les êtres vivants. »

Z. Et quel est le résultat de votre comparaison ?

X. C'est triste à avouer ; mais la définition du dictionnaire équivaut complètement à la négation de l'individualité réelle des âmes, de leur immatérialité, de leur éternité. Vous me disiez que les académies n'osaient professer le matérialisme *coram populo*. Est-ce que le dictionnaire n'est pas fait pour tout le monde ?

Z. D'abord, le dictionnaire n'est fait que pour ceux qui savent lire ; ensuite et relativement à ceux qui savent lire, le dictionnaire n'est fait que pour les littérateurs et les savants. Or, tous les littérateurs sont panthéistes comme l'étaient Platon, Cicéron, Virgile, Horace ; et tous les savants sont panthéistes comme l'était Aristote, comme le sont... tous les savants. Concevez-vous maintenant pourquoi la définition du dictionnaire est panthéiste ?

X. Mais, nous sommes convenus : que l'ésotérisme, la doctrine du temple, le panthéisme devient source d'anarchie dès qu'il est mis à la portée du vulgaire. Comment alors le gouvernement permet-il cette vulgarisation ?

Z. C'est facile à concevoir : le gouvernement peut bien mettre ses académies à la porte, il les domine ; mais, en présence de l'incompressibilité de l'examen, c'est la science qui domine les gouvernements ; ils ont beau faire, ils sont ses esclaves. Quand une révélation domine, et nulle révélation ne peut

dominer que par une inquisition, le gouvernement spirituel examine les dictionnaires et autres livres. S'ils sont contraires à la révélation, il les condamne, eux et leurs auteurs à l'*auto-da-fé*, prépare le bûcher, et le gouvernement temporel, son lecteur, s'empresse d'y mettre le feu. Mais, quand l'examen, devenu incompressible, a éteint tout bûcher d'inquisition ; de ce moment, il n'y a plus qu'une ombre de gouvernement spirituel, le gouvernement temporel domine en apparence, mais il est réellement dominé par la science, toujours panthéiste par essence : pendant toute l'époque où la démonstration de l'immatérialité des âmes, et leur distinction des âmes réelles, d'avec les âmes apparentes ne peut être faite scientifiquement ; c'est-à-dire d'une manière rationnellement incontestable. Vous concevez maintenant que, pour toute cette époque, un dictionnaire non panthéiste serait une absurdité.

X. Mais, il me paraît que les anthropomorphistes, relativement à la confection du dictionnaire n'ont pas encore perdu toute influence.

Z. C'est vrai. Les panthéistes les tolèrent dès qu'ils ne sont plus à craindre. Ils savent que les deux doctrines conduisent au même but : L'HOMME MACHINE. La définition de Dieu donnée par le dictionnaire : « *Le premier, le Souverain être, par qui les autres existent, éternel, qui a créé, qui gouverne TOUT.* » n'est que la personnification du grand PAN. De plus : quand tout bûcher d'inquisition se trouve éteint ; quand la science panthéiste domine ; quand le gouvernement temporel est son esclave ; les savants et les gouvernants voudraient bien, dans leur propre intérêt et pour éviter les révolutions, pouvoir restituer les masses aux croyances anthropomorphistes, et les y ramener par des sophismes, ne pouvant plus le faire par l'inquisition. Mais, en présence de l'incompressibilité de l'examen, vouloir dominer les masses par des sophismes anthropomorphistes, est peut-être plus stupide, s'il est possible, que de vouloir baser sur le panthéisme, un ordre plus qu'éphémère.

X. Aussi, les anthropomorphistes avaient donné une valeur prétendue philosophique à l'expression ÂME ; et ils étaient même parvenus à la faire admettre par quelques dictionnaires.

Z. Oui, la définition résultant du fameux *cogito, ergo sum*, de Descartes. Ils disaient : *l'âme est une SUBSTANCE PENSAnte*.

X. Eh bien ! que dites-vous de cette définition ?

Z. Que du moment qu'elle est donnée comme prétendant exprimer l'immatérialité de l'âme, elle est aussi mauvaise que celle des panthéistes. Seulement, elle a en outre le mérite d'une plus évidente absurdité.

X. Expliquez-vous. J'aime à voir écraser ceux qui dominèrent par l'inquisition.

Z. Jalousie de métier. Les inquisiteurs dominèrent par le sophisme appuyé sur le bûcher de l'anthropomorphisme. Les académies voudraient dominer par le sophisme appuyé sur les baïonnettes du panthéisme. L'anthropomorphisme a pu être base d'ordre social, et ne peut plus l'être. Le panthéisme ne l'a jamais été et ne le sera jamais.

X. Je pense comme vous. Mais, voyons ce que vous dites de la définition résultant du fameux *quos ego* de Descartes, le *cogito, ergo sum*, définissant l'âme réputée immatérielle : UNE SUBSTANCE PENSANTE.

Z. D'abord le mot substance a une valeur essentiellement absurde, dès qu'il s'agit de l'appliquer également à la matérialité et à l'immatérialité, lesquelles, si elles coexistent, sont opposées par essence.

Au mot SUBSTANCE le dictionnaire dit :

« Esprit, matière, / être qui subsiste par lui-même. »

Voilà d'un seul trait de plume, la création renvoyée à l'absurde, à moins que le mot substance ne s'applique exclusivement au Créateur ; et, s'il s'applique au Créateur, voilà celui-ci esprit et matière ou le grand PAN. C'est retomber dans le panthéisme, dont il est impossible à la science de sortir : théoriquement, tant que son absurdité, relativement à la réalité du raisonnement, ne lui est point démontrée ; pratiquement, tant que la nécessité sociale n'a point rendu cette démonstration le *sine qua non* d'existence humanitaire.

X. C'est à désespérer du salut de l'humanité.

Z. Le désespoir du salut de l'humanité est toujours le fils du doute social ; et c'est ce qui a forcé le législateur à inventer les révélations.

Mais, pour le moment, laissons de côté la création et les révélations ; revenons au mot *substance*, et n'y voyons que le soutien de l'adjectif ; que l'âme enfin.

Examinons le substantif ! Nous verrons ensuite : si, l'immatérialité qui lui est attribuée, n'exclut point toute qualité, tout adjectif.

L'âme, pour qu'elle puisse être base du raisonnement réel, doit, avons-nous dit : être *immatérielle, éternelle, individuelle*. Ne considérons ici que l'individualité immatérielle, deux mots, du reste, qui sont identiques, vis-à-vis de la raison, dès qu'il s'agit du propre et non du figuré.

L'individualité immatérielle est le *moi* par essence. Et le *moi*, en tant qu'*individualité*, est SIMPLE, non complexe, PAR ESSENCE.

La pensée est un *moi modifié, une complexité* PAR ESSENCE.

UNE ÂME PENSANTE EST DONC UNE ABSURDITÉ.

M'avez-vous compris ?

X. Parfaitement : c'est ce que Leibnitz, contrairement à sa propre doctrine, exposait en disant : *La pensée est l'action, non l'essence de l'âme*. C'est ce que Descartes, contrairement à sa propre doctrine, exposait en disant : *L'âme séparée du corps n'a point proprement de sentiment*. Je comprends, dis-je, quoique ce soit en complète opposition avec tous les préjugés, avec toutes les éducations, avec toutes les instructions qui ont existé, depuis l'origine de l'humanité.

Z. Je pourrais en tirer les conséquences : que, depuis l'origine de l'humanité ; tous les préjugés, toutes les éducations et toutes les instructions ont été absurdes : ce qui est peu flatteur pour le siècle des lumières.

X. Et peu flatteur pour les académies.

Z. Laissons les académies mourir en paix, si cela leur est possible et, si nous ne pouvons sortir de leur Erèbe, tâchons de découvrir quelles sont les conditions nécessaires pour que la lumière ne soit point une illusion.

X. J'écoute et j'écouterai : tant que je comprendrai.

Z. Comprenez-vous : que, si *l'âme pensante* est une absurdité que, si *l'âme immatérielle*, nécessaire à l'existence du raisonnement réel, existe en réalité ; l'âme isolée de tout organisme, ne puisse raisonner, ni prévoir, ni se souvenir, ni souffrir, ni jouir, ni exister dans le temps ; ne puisse enfin exister que, dans l'éternité ?

X. Je comprends parfaitement quoique, je le répète : pour bien comprendre, j'aie besoin de m'abstraire de tous mes préjugés de m'isoler, pour ainsi dire, de mon ancien organisme ; de mourir et de ressusciter, pour en prendre un nouveau. Croyez-vous que ce soit facile pour une génération pétrie de préjugés ?

Z. Non : ni facile, ni même possible. Mais, une génération, qui est l'organisme d'une société, meurt ; puis, quand l'instruction réelle est faite, quoique non acceptée par la génération existante, cette génération vient à mourir, et la nouvelle génération prend l'organisme qui lui est donné par l'instruction réelle déjà existante. Et les générations nouvelles, comme les nouveau-nés, n'ont ni préjugés, ni mauvaise éducation, ni fausse instruction.

Maintenant voyons les conséquences de la proposition : *l'âme pensante est une absurdité*.

Et n'oublions jamais : que, nous ne cherchons point ce qui est réellement vérité ; mais, les conditions rationnelles, pour que ce qui nous est donné comme vérité, soit réellement *vérité* et non *absurdité* : sans nullement affirmer que la vérité existe.

X. Je conçois que cette recherche est la condition préalable nécessaire : pour pouvoir seulement se placer sur le chemin, devant conduire à la découverte de la vérité.

Maintenant, exposez les conséquences de la proposition : *l'âme pensante est une absurdité*.

Z. Les voici :

1° Dès que l'âme immatérielle est nécessaire à l'existence du raisonnement réel ;

Dès que l'âme immatérielle ne peut raisonner qu'unie à un organisme ;

Dès que nous donnons à l'ensemble capable de raisonner réellement le nom d'homme ;

L'homme sera essentiellement et exclusivement, l'ensemble composé d'une âme immatérielle et d'un organisme.

Accordez-vous cette première conséquence ?

X. Il faudrait être de mauvaise foi pour ne point l'accorder.

Z. Une suite de cette première conséquence est encore : que, pour aussi longtemps que là où il y a un organisme vivant, vous ne pouvez distinguer s'il s'y trouve : une âme *réellement* immatérielle ; ou seulement une âme illusoirement immatérielle ; vous ne pouvez dire : cet ensemble est un homme ; cet ensemble n'est pas un homme : quoique vous sachiez parfaitement ce que c'est qu'un homme. Comprenez-vous ?

X. Parfaitement, quoique ce soit un bouleversement complet de toutes les idées reçues jusqu'ici. Cela signifie tout uniment : que, non seulement nous ne savons pas s'il existe des hommes en réalité ; mais encore, que, même à supposer que des hommes existent en réalité, nous ne sommes pas en état de distinguer un homme d'une brute, ni même d'un caillou puisque, vis-à-vis de notre science, la série est dite continue.

Z. Vous me rendez content de moi-même. Car, socialement, ce n'est rien que de se comprendre, si néanmoins les autres ne vous comprennent pas.

Passons à une nouvelle conséquence.

2° Si l'âme réellement immatérielle ne peut ni souffrir, ni jouir, sinon unie à un organisme, union constituant humanité ;

Si l'ordre social ne peut se baser que sur la religion, c'est-à-dire sur la croyance ou la science : que les actions de cette vie sont en rapport avec le bien-être ou le mal-être dans une autre vie ; cette autre vie ne peut être qu'une humanité, que l'union de la même âme avec un nouvel organisme. Comprenez-vous encore ?

X. Parfaitement. Si la sanction religieuse existe, elle ne peut exister qu'ainsi. C'est évident comme la démonstration du carré de l'hypoténuse. Mais, il faut encore convenir : que c'est le bouleversement complet des idées reçues jusqu'à présent.

Z. Est-ce que l'affirmation du mouvement de la terre autour du soleil n'a pas été le bouleversement complet des idées reçues jusqu'alors ?

X. C'est vrai ; mais alors qu'il n'y avait point d'Académie des sciences morales et politiques.

Z. C'est également vrai. Mais, il y avait plus alors, il y avait des inquisitions. Et cependant, la nécessité sociale ne forçait point d'accepter la découverte de Galilée sous peine de mort humanitaire. S'il y avait eu des académies alors, elles auraient été plus cruelles que les inquisiteurs ; elles auraient martyrisé Galilée dans l'étouffoir du silence.

X. Prenez garde ! vous êtes académicien.

Z. Et vous ?

X. C'est cruel, ce que vous me dites là.

Z. Comment ! je vous montre la blessure que vous venez de me faire, et vous m'accusez de cruauté !

X. J'ai eu tort, continuez !

Z. Je passe à une nouvelle conséquence.

3° Si l'âme immatérielle, séparée de son organisme, ne peut ni prévoir, ni se souvenir, tous les Paradis, tous les Enfers, où l'on se souvient, où l'on se reconnaît, sont des absurdités. Comprenez-vous encore ?

X. Aussi facilement, aussi évidemment que je comprends que deux et deux font quatre. Mais, ceci bouleverse les idées reçues plus complètement encore peut-être que tout le reste. Avez-vous bien réfléchi aux conséquences d'une pareille vérité négative ?

Z. Quand par la possibilité de comprimer l'examen, l'existence de l'ordre, vie humanitaire, reposait sur un mensonge, ou tout au moins sur un sophisme qu'il fallait faire accepter comme vérité, quiconque énonçait une vérité négative de la réalité du sophisme base de l'ordre, méritait la mort. Mais, depuis que l'examen est devenu incompressible, vouloir étouffer les vérités négatives, c'est prétendre vouloir éteindre le soleil. Dès que l'examen est devenu incompressible, les vérités négatives, par l'impossibilité de les étouffer, et par l'anarchie qu'elles excitent nécessairement, tant que la vérité positive n'est point découverte, ont pour résultat de forcer à établir les conditions nécessaires : pour qu'une proposition ne soit point une absurdité ; pour que la vérité positive puisse exister. Et comme, alors, la vérité positive est devenue nécessaire à l'existence de l'ordre, vous voyez : comment l'établissement et la vulgarisation des vérités négatives contribuent au salut de l'humanité.

X. Je le conçois ; mais, vous ne m'avez point tranquilisé sur les conséquences sociales dérivant de cette troisième conséquence scientifique.

Z. Nous le ferons ailleurs. Ici nous avons exclusivement à nous occuper : non de la recherche de la vérité ; mais des conditions nécessaires pour savoir si ce qu'on nous donne pour vérité n'est point une absurdité. Sommes-nous restés dans les conditions du programme ?

X. Parfaitement.

Z. Nous tâcherons d'y rester toujours.

Nous venons d'examiner l'âme immatérielle. Nous avons vu qu'elle est nécessairement l'un des éléments de l'homme : si l'homme existe en réalité, comme distinct, *d'une manière absolue*, du reste des phénomènes. Passons maintenant à l'examen du second élément, le corps, l'organisme, la matérialité, la matière.

Dialogue V

Corps. – Organisme. – Matérialité. – Matière

La connaissance la plus vraie, sans comparaison, est celle qui a pour objet l'ÊTRE, ce qui existe RÉELLEMENT, et dont la nature est toujours la même.

Socrate.

Loin que Leibnitz cherche à nous donner des preuves de l'existence (réelle) des corps, il nous répète souvent qu'ils ne sont que de simples PHÉNOMÈNES ; qu'ils ne sont pas même des substances.

De Gerando

La science par excellence doit avoir pour objet l'être par excellence.
Aristote..

On ne doit pas exiger en TOUT la rigueur mathématique, mais SEULEMENT quand il s'agit d'objets IMMATÉRIELS.

Id.

Si les végétaux et les brutes n'ont point d'âme, leur identité n'est qu'APPARENTE ; mais, s'ils en ont, l'identité individuelle y est VÉRITABLE à la rigueur, quoique leurs corps organisés n'en gardent point.

Leibnitz.

Si l'homme a une âme ; si le crapaud a une âme, il y a identité individuelle entre l'homme et le crapaud.

Sens commun.

[Retour à la table des matières](#)

Z. Qu'est-ce que la matière ?

X. Je n'en sais rien.

Z. Bravissimo ! J'aime cette réponse chez un académicien. Elle est digne du siècle des lumières.

X. Aimeriez-vous mieux que je dise : je sais ; quand je ne sais pas ?

Z. Que tous les bons dieux m'en préservent. Seulement, je voudrais que vous vous fissiez une idée claire des conséquences de ce *je n'en sais rien*.

X. Des conséquences ?... vous m'effrayez ! Est-ce que les conséquences de mon *je n'en sais rien*, conduiraient à la perte du genre humain ?

Z. Peut-être. Je vais, comme toujours vous le savez, vous en faire juge.

X. Et je jugerai : que, la conséquence de mon *je n'en sais rien*, conduit à la perte du genre humain ? Ce sera curieux !

Z. Cela vous paraît tel, et cela doit être : ce qui paraît le plus extraordinaire, dans notre époque, est toujours ce qu'il y a de plus simple.

Ignorer ce que c'est que la matérialité, n'est-ce point ignorer ce que c'est que l'immatérialité ?

X. Sans aucun doute.

Z. Ignorer ce que c'est que l'immatérialité, n'est-ce point ignorer s'il y a des immatérialités ?

X. C'est évident.

Z. Ignorer s'il y a des immatérialités, n'est-ce point ignorer si ce que nous appelons nos âmes, nos *moi*, nos seules bases possibles de responsabilités de nos actions après cette vie, sont oui ou non immatérielles ?

X. C'est incontestable. Mais, à quoi bon me conduire ainsi comme un enfant auquel on dit : un et un font deux, et un font trois, etc. Est-ce que vous doutez de ma bonne foi ?

Z. Non ; c'est un autre motif qui me fait vous conduire ainsi. Notre époque ayant proclamé : non-seulement l'absence de vérité, mais encore l'impossibilité d'arriver à la vérité, en fait d'ordre moral, chacun regarde comme du temps perdu, le temps employé à parler de cette espèce de vérité. Et alors, chacun, à cet égard, vous écoute, ou fait semblant de vous écouter, par bienveillance, par politesse, pour ne point vous dire ce qu'il pense, malgré lui : que vous êtes un sot. voilà ce que j'ai voulu éviter en vous menant ainsi comme un enfant ; j'ai voulu soutenir votre attention, et je ne suis pas sur d'y avoir réussi.

X. Vous êtes un terrible jouteur. je suis de bonne foi, je le répète ; et, comme tel, je dois avouer : que tout ce que vous venez de dire est vrai. Ne croyez cependant point que je ne vous ai point entendu. Je vous écoutais, par complaisance, cela est vrai. Mais vous m'avez dit : qu'ignorer ce que c'est que la matière, c'est ignorer s'il y a en nous un être capable de répondre de nos actions après cette vie. Continuez ! je ferai mes efforts pour vous suivre :

malgré les préjugés d'éducation et d'instruction d'une époque qui a, pour les études sérieuses, toutes les répulsions d'un enfant mal élevé.

Z. Ne point savoir s'il y a des immatéréalités, surtout quand ce qui, dans votre époque, est tenu pour science, vous dit qu'il n'y a pas d'immatéréalités, ne conduit-il point, théoriquement, à la négation de tout lien religieux, de tout lien des actions d'une vie à une autre ?

X. Inévitablement.

Z. Et les conclusions théoriques ne passent-elles point nécessairement dans la pratique ?

X. Toujours inévitablement.

Z. Ne m'avez-vous point dit : que le matérialisme social, conduit nécessairement à l'anarchie.

X. Je l'ai dit.

Z. Une anarchie universelle ne conduit-elle point à la mort de l'humanité ?

X. Il m'est impossible de le nier.

Z. Ne point savoir ce que c'est que la matière, conduit-il à la mort du genre humain ?

X. C'est aussi vrai que un et un font deux.

Maintenant vous voilà content. Mais à quoi cela servira-t-il ?

Z. Socialement, à rien. Individuellement, j'aurai fait mon devoir ; individuellement, vous ne ferez pas, ce que je considère être le vôtre ; parce qu'entraîné dans le tourbillon des préjugés, vous aurez oublié demain, ce que je vous dis aujourd'hui. Serez-vous coupable, si cependant la culpabilité n'est point elle-même un fantôme ? C'est encore à vous seul qu'il appartient de répondre à cet égard.

X. Est-ce un plaisir pour vous de plonger le fer dans l'intérieur des consciences, et de l'y retourner pour faire souffrir ?

Z. Non. Retourner ce fer me fait souffrir, peut-être plus que vous. Mais, c'est un devoir, et je l'accomplis.

X. Notre conversation a pris une tournure bien triste. Voyons n'y aurait-il pas moyen de l'égayer. Je ne sais pas ce que c'est que la matière, cela est vrai ; cette ignorance conduit à la mort sociale, c'est encore vrai ; et c'est pour cela que les législateurs ont inventé les révélations. Alors, et puisque les révélations ne peuvent plus être un remède à ce mal, que faut-il faire pour connaître la matière. Le dictionnaire la connaît-il : lui qui est censé tout connaître, et même le reste ?

Z. C'est possible, quoique fort douteux. Allons au dictionnaire.

« MATIÈRE, *substance corporelle*. »

Eh bien ! cela vous va-t-il ?

X. Écoutez donc ! C'est la définition de Descartes, le père de la philosophie moderne.

Z. Je ne vous demande pas, si cette définition convenait à Descartes ; mais, si elle vous convient à vous ? Vous parlez comme un Yankee.

X. Je dis tant de sottises ; et, vous me forcez tellement à les désavouer ; que je n'ose plus affirmer.

Z. C'est très bien. Mais, ne pas savoir, n'empêche pas de chercher à savoir : surtout, si le besoin de savoir est réel. Et, pour chercher, il faut, sous peine d'être un sot, savoir ce qu'on cherche. Sinon, ayant le besoin réel d'un diamant, vous direz, en mettant la main sur un caillou : je l'ai trouvé. Vous avez le besoin réel de savoir ce que c'est que la matière. Vous mettez la main sur la définition du dictionnaire. Dans ce cas, que dites-vous.

X. Moi ! je ne dis rien.

Z. Et vous continuez à chercher, un *je ne sais pas quoi*, dont vous avez besoin sous peine de mort. N'est-ce pas que c'est spirituel ?

X. Que voulez-vous que je vous dise ?

Z. Je veux que vous me disiez : si, vous trouvez bonne ou mauvaise, la définition du dictionnaire ; et, que vous me disiez : pourquoi vous pensez telle ou telle chose.

X. Eh bien ! je trouve bien, la définition du dictionnaire... parce que je la trouve bien.

Z. À cela, je n'aurais absolument rien à dire : si, c'était une affaire de goût. En affaires de goût, chacun peut avoir un goût différent, sans que cela nuise à l'existence de l'ordre, vie sociale. Mais ici, comme le besoin est réel pour tous, il faut que la définition convienne à tous, et soit nécessairement bonne pour tous ; comme deux et deux font quatre est une proposition bonne pour tous.

X. Est-ce que la définition de Descartes adoptée par le dictionnaire, n'est pas bonne pour tous ?

Z. je ne crois pas qu'elle fût bonne, même pour Descartes. Vous allez en juger.

X. Et probablement, je serai encore obligé de me déjuger.

Z. Vous savez que cela vous regarde.

Descartes niait l'attraction à distance : parce que, disait-il, si l'attraction existait, elle ne serait pas un corps ; et la matière étant exclusivement les corps, si l'attraction existait, elle serait immatérielle. Or, n'y ayant d'immatérielle, sur notre globe, que les âmes pensantes, et l'attraction n'étant pas une âme pensante, il faut en conclure : que, l'attraction n'existe pas. Comment trouvez-vous Descartes ?

X. Moi ! je le trouve digne du dictionnaire. Mais, cela ne me dit pas ce que c'est que la matière ; et, si sous peine de mort, j'ai besoin de le savoir, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de filer mon suaire.

Z. Le lit du désespoir est toujours la couche des mauvais sceptiques ; de ceux qui ne se contentant point d'être ignorants, ont la prétention d'affirmer : que par cela seul qu'ils sont des sots, il est impossible que la sagesse existe. Mais, avant d'aller plus loin, voyons pourquoi la définition du dictionnaire est bonne, ou pourquoi elle est mauvaise. Auparavant, néanmoins, cherchons au dictionnaire les mots *immatérialité*, *immatériel* ; peut-être y trouverons-nous quelque clarté.

« IMMATÉRIALITÉ, s. f. *État, manière d'être, qualité de ce qui n'est pas matière.* »

Ainsi l'immatérialité, simple par essence, a des qualités ! Ainsi la qualité n'est point la caractéristique de la matière, la caractéristique d'une modification ! Cela se conçoit du reste : dès que tout ce qui n'est pas corps est immatériel. Aussi nous trouvons au dictionnaire :

« IMMATÉRIEL, LE, adj. *sans matière, de pur esprit* (être, idée, âme immatérielle). »

Ainsi une idée est, ou peut être une immatérialité. Et comme une idée est nécessairement une modification de la sensibilité, voilà des immatérialités complexes, comme des âmes pensantes ; ce qui signifie que les immatérialités sont des modifications, des rien du tout de réel, des apparences, des phénomènes. Comment trouvez-vous le dictionnaire ?

X. Que voulez-vous que je dise à cela ?

Z. Je veux que vous me disiez ce que dit le dictionnaire à l'article *immatérialiste*.

X. Et que dit-il ?

Z. Le voici :

« IMMATÉRIALISTE, s. 2. g. qui prétend que tout est esprit, que les sensations sont imaginaires, idéales, et que l'univers n'est peuplé que d'êtres pensants. »

X. Mais c'est la de la folie !

Z. Comment de la folie ! c'est votre système.

X. Vous perdez donc la tête ?

Z. Comment je perds la tête ? N'êtes-vous point un partisan de la série continue des êtres ?

X. Sans aucun doute ; cette continuité est démontrée par la science.

Z. Ceci n'est point en question. Ce qui est en question, c'est de savoir : si, soutenir que l'univers n'est peuplé que d'êtres pensants, ce qui est une folie, selon vous, est votre propre folie.

X. Bien. Alors prouvez-moi que je suis fou.

Z. Très-volontiers. La série continue, n'est-il pas vrai, commence par un être pensant ; donc la série continue finit par un être pensant. Voilà l'univers peuplé d'êtres pensants ; et, si peupler l'univers d'êtres pensants est une folie, vous êtes fou.

X. Savez-vous que vous pourriez mettre le bon Dieu en colère.

Z. Cela ne doit pas être difficile ; il y est habitué. Maintenant laissez-moi achever ce que dit le dictionnaire à l'article *immatérialiste*.

« Le matérialiste, dit-il, se noie dans la fange de la matière ; l'immatérialiste s'égare dans le vague de l'idéalisme. »

Ce qui signifie, selon le dictionnaire : que les matérialistes et les spiritualistes sont également fous. Il y a de bonnes choses dans le dictionnaire. Et, comme depuis que le monde est monde, il n'y a que des spiritualistes et des matérialistes, je vous laisse le soin de tirer la conclusion.

X. Aujourd'hui, vous êtes en train de nous dire des douceurs.

Z. Comment, de vous dire ? Est-ce que je ne suis pas aussi sot que vous ?

X. Il paraît que non : puisque vous savez ce que c'est que la matière.

Z. Moi ! je n'en sais pas le premier mot. Nous cherchons à savoir ce que c'est que la matière, ou tout au moins ce que nous devons comprendre par le mot *matière*, afin de la reconnaître si nous la rencontrons : car enfin, pour reconnaître, il faut connaître. Si je le sais jamais, il y a tout à parier que c'est vous qui me l'apprendrez.

X. Je crois que vous moquez de moi.

Z. Je ne me moque jamais que de moi-même : c'est quand je m'aperçois que j'ai cru savoir ce que je ne savais pas.

X. Alors, vous pourriez vous moquer de bien du monde.

Z. C'est possible. Mais cela ne m'apprendrait rien.

X. Alors tâchons d'apprendre ce que c'est que la matière.

Z. Très-volontiers. Dans ce cas, étudions la définition du dictionnaire.

L'essence des corps, n'est-il pas vrai, est de s'attirer en raison directe des masses ; et inverse du carré des distances.

X. C'est devenu incontestable.

Z. Ainsi l'essence des corps, sur notre globe, est de tendre vers le centre de la terre ; comme l'essence des globes, de notre univers, est de tendre vers le soleil.

X. C'est encore devenu incontestable.

Z. Dès lors ; ce dont l'essence est de tendre : non vers un centre, mais vers la circonférence ; tout ce dont l'essence est d'être : non *centripète*, mais *centrifuge* ; comme la chaleur, la lumière, etc., est d'être IMMATÉRIEL ?

X. Que voulez-vous encore que je dise à cela ?

Z. Parbleu ! ce que vous en pensez.

X. Allons ! le dictionnaire est un sot. Mais cela m'apprend-il ce que c'est que la matière ?

Z. Certainement.

X. Comment ! Savoir que je ne sais pas ce que c'est qu'une chose, m'apprend à savoir ce qu'elle est ? Vous plaisantez !

Z. Je ne plaisante jamais, quand j'étudie. Dites-moi : qu'entendez-vous par *savoir ce que c'est qu'une chose* ?

X. Par savoir ce que c'est qu'une chose, j'entends... savoir ce que c'est.

Z. Par l'étrangeté de la réponse, comprenez-vous l'étrangeté de la demande. Si je parlais à l'Académie je m'exprimerais autrement.

X. Vous diriez *sottise*, n'est-il pas vrai. Ne vous gênez pas, je comprends que j'ai répondu une sottise.

Z. Soit ! sincérité vaut quelquefois mieux que politesse. Mais, vous n'auriez pu répondre autrement sans dire une sottise.

X. Alors, je n'ai pas répondu une sottise ?

Z. Non. Ce n'est point la réponse qui était sotte, c'était la demande.

X. En voici d'une autre : demander ce que c'est qu'une chose est une sottise ?

Z. C'est selon.

X. Vous voulez donc me faire devenir fou. Voyons ! Y a-t-il deux espèces de chose dont de l'une il soit permis de demander *ce que c'est* ; et de l'autre non ?

Z. C'est à vous que je le demande, et vous me répondrez. Seulement, prenez votre temps.

Dialogue VI

Corps. – Organisme. – Matérialité. – Matière

Un corps n'est pas une substance douée de forces ATTRACTIVES et RÉPULSIVES ; ce n'est qu'un simple phénomène résultant lui-même, au contraire, DE LA COMBINAISON DE CES FORCES.

Krause, d'après Kant.

Le célèbre docteur Priestley assure que la matière, convenablement organisée, a non seulement la faculté du mouvement, mais encore celle de la pensée et de l'intelligence ; et qu'un homme n'est QU'UN MORCEAU DE MATIÈRE CONVENABLEMENT ORGANISÉ.

Cousin.

[Retour à la table des matières](#)

Z. Eh bien ! les choses sont-elles partagées en deux : les unes dont demander *ce que c'est* est une sottise ; les autres dont le demander n'est pas une sottise ?

X. Oui.

Z. Diable ! comme c'est sec. Il paraît que vous êtes ferré.

X. Vous allez voir.

Les choses sont éternelles ou temporelles.

Les choses éternelles sont *ce qu'elles sont*, Demander ce qu'elles sont est une sottise :

Si la matière est éternelle, si les âmes sont éternelles, ELLES SONT. Il suffit d'attacher à ces expressions des valeurs claires, ne renfermant aucune absurdité et de constater leur éternité.

Les choses temporelles sont des modifications par cela seul qu'elles ne sont pas éternelles. Elles nous modifient ; elles modifient notre sensibilité. Savoir *ce qu'elles sont* signifie : connaître *ces modifications*.

Z. Très-bien, car je comprends. Et qu'est-ce que la matière ?

X. Vis-à-vis de la raison, la matière est éternelle. Et nous donnons le nom de MATIÈRE, *mater modificationis*, à tout ce qui modifie notre sensibilité.

Z. En raison des modifications que nous éprouvons, pourrions-nous donner un autre nom à la matière ?

X. Oui. Tout ce qui nous modifie met en mouvement nos sens, modificateurs directs de notre sensibilité. À tout ce qui met en mouvement, abstraction faite des immatérialités, s'il y en a, unies à de la matière, nous donnons le nom de *force*. Ces expressions, *matière* et *force*, sont alors absolument synonymes. De sorte : que, l'essence de la matière est d'être *éternellement force*, d'être *éternellement en mouvement*.

Z. C'est précisément le contraire de ce que disent les académies qui donnent *l'inertie* comme l'essence de la matière.

X. C'est vrai. Mais, les académies doivent-elles dominer la raison ou la raison doit-elle dominer les académies ?

Z. Écoutez donc : la foi jusqu'ici a dominé la raison ; et les académies veulent succéder à la foi. Mais, à propos, vous oubliez que nous sommes académiciens.

X. En vérité, je suis fatigué d'être en mauvaise compagnie. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à me donner mon congé : sinon, peut-être saurais-je le prendre moi-même.

Z. Non pas, non pas. Nous devons rester pour leur dire à chaque rencontre : FRÈRES ! IL FAUT MOURIR. Mais, continuez.

X. La matière éternelle est multiple par essence, divisible par essence, comme toute force, tout mouvement. Par essence, elle n'a que des individualités phénoménales, apparentes. Par essence, elle est constituée de force attractive et de force répulsive. S'il n'y avait que force attractive, l'univers se concentrerait dans le point mathématique, dans le néant ; s'il n'y avait que force répulsive, l'univers s'évaporerait dans le zéro, dans le néant. Les corps sont des composés de force attractive et de force répulsive dans lesquels la force attractive prédomine.

Z. Allons ! allons ! vous avez lu Colins.

X. Colins, je l'ai relu, c'est vrai. Mais, c'était inutile : tout ce que je viens de dire, Krause, qui n'était pas un sot, l'a dit avant Colins ; et celui-ci n'a eu que le mérite de le lire ; et, de le citer, au lieu de le voler.

Z. Alors, Colins est un sot : du moins selon les académiciens. Mais laissons de côté : et Colins ; et les académies ; et la matière...

X. Pas encore, s'il vous plaît. J'ai une autre demande à vous faire ; la matière peut-elle souffrir ?

Z. Vous savez que tous les philosophes, et M. Cousin, et, qui plus est, la raison, disent : que souffrir ou jouir et penser, c'est une seule et même chose. Souffrir ou jouir signifie : je suis souffrant ou je suis jouissant ; et ces deux propositions sont des pensées.

X. Vous êtes encore académicien. je ne vous demande pas si souffrir ou jouir c'est penser. Je vous demande : si, la matière peut souffrir ou jouir.

Z. Tous les philosophes et toutes les académies disent que la matière, convenablement organisée, peut penser.

X. Je ne vous demande pas ce que les philosophes et les académies disent à cet égard ; vous savez que je le sais. Je vous demande ce que vous ; ou, si vous l'aimez mieux, ce que la raison dit à cet égard : en présupposant, comme Colins, que la raison existe plus qu'illusoirement.

Z. Vous savez que je n'ai d'avis que celui dicté par l'éternelle raison, ayant pour expression le bon sens ; c'est-à-dire : la raison commune rendue incontestable vis-à-vis de tous et de chacun. Voyons si, vis-à-vis de nous nous trouverons, à cet égard, quelque chose de rationnellement incontestable. La question se réduit à savoir : si, *rationnellement, si, vis-à-vis de la raison*, la sensibilité peut être un résultat de combinaisons, de modifications matérielles ; en un mot, de savoir : si la sensibilité est éternelle ou temporelle.

X. Je m'aperçois : que, question bien posée est à moitié résolue. Continuons !

Z. Si la sensibilité est temporelle, est un résultat de modifications matérielles, un résultat d'organisme ; la sensibilité est une individualité purement phénoménale, purement apparente.

X. C'est incontestable : excepté à Charenton.

Z. Nous avons vu : que, si la sensibilité que nous appelons *âme*, n'est en nous qu'une individualité apparente, la raison, modification de cette sensibilité, n'est, comme elle, que phénoménale, qu'apparente, qu'ILLUSOIRE.

Vis-à-vis de la raison, PRÉSUPPOSÉE RÉELLE, la matière, l'organisme, ne peut donc ni jouir ni souffrir.

X. C'est encore incontestable : excepté à Charenton. Mais, savez-vous ce qui en résulte ?

Z. Voyons ! dites-le-moi.

X. Il en résulte que, selon la science, selon les académies : n'y ayant point de séparations absolues, c'est-à-dire immatérielles, c'est-à-dire éternelles, entre les hommes et les animaux, ni entre les animaux et les plantes, ni entre l'organisme et l'inorganisme, la sensibilité, c'est-à-dire la souffrance et la jouissance, est entièrement le résultat de l'organisme, le résultat d'une combinaison matérielle.

Z. C'est vrai. Et le résultat de *ce raisonnement*, est que, le raisonnement n'existe pas, comme réalité ; ce qui implique que, *ce raisonnement* est une calembredaine.

X. Comme il est beau, le siècle des lumières ; et que nous devons de reconnaissance aux philosophes et aux académies. Mais, ce n'est pas tout.

Z. Eh bien ! voyons le reste.

X. Le reste, non. Il y en aurait peut-être, pour jusqu'à la consommation des siècles. Voyons seulement une partie de ce reste.

Pour que le raisonnement puisse avoir une existence réelle, il faut que la série des êtres, qui TOUS sont phénoménaux matériels, d'abord, soit coupée quelque part d'une manière *absolue* ; c'est-à-dire : IMMATÉRIELLE, ÉTERNELLE ; c'est-à-dire encore : que d'un côté de la coupe, les êtres apparents soient exclusivement matériels ; et que de l'autre côté, les êtres apparents, ou les individualités phénoménales, soient composés : d'un organisme ou de matière, et d'une individualité réelle ou immatérielle.

Z. Je répéterai votre ritournelle : c'est incontestable : excepté à Charenton.

X. Supposons que la coupe se fasse entre les mammifères et les oiseaux. Je sais que la science ne reconnaît pas la possibilité de cette coupe ; mais, entre deux absurdes, il faut bien faire une supposition de vérité.

Z. Soit ! supposez !

X. La supposition est facile. Mais l'admission des conséquences nécessaires de cette supposition ne l'est pas autant.

Z. Voyons les conséquences !

X. L'homme étant un animal raisonnable ; c'est-à-dire un animal pouvant souffrir et jouir ; il s'ensuit : que, si la coupe est faite entre les mammifères et les oiseaux : les singes, les ours, les chauves-souris, les hyènes, les chiens, les chats, les lions, les tigres, les éléphants, les cochons, les vaches, les brebis, les chèvres, les marmottes et les souris, sont nos frères et sœurs ; et qu'il est aussi criminel d'en tuer un que de tuer l'empereur de la Chine.

Z. Toujours incontestable : excepté à Charenton.

X. Il est vrai : que, dans ce cas, nous pourrons, sans aucun scrupule, mettre à la broche et vivants : les chapons, les canards, les faisans, les poissons, les reptiles et avaler des huîtres comme on avale un verre d'eau, y compris les animalcules qui s'y trouvent. Nous saurons qu'à commencer par le perroquet, il n'y a plus qu'une sensibilité illusoire ; et que lorsqu'un d'eux s'écrie : *As-tu déjeuné Jacquot ?* c'est absolument et vis-à-vis de la raison supposée réelle, comme Laplace écrivant *la Mécanique céleste*, sous le système de la série continue.

Z. Toujours incontestable : excepté à Charenton.

X. Incontestable est très-joli. Mais j'aimerais savoir si la coupe existe ou n'existe pas ; c'est-à-dire : si vis-à-vis de la raison supposée réelle, un Nouveau-Zélandais peut me manger les yeux et m'avaler par morceaux avec aussi peu de scrupule que j'avale une huître tout entière.

Z. Vis-à-vis de la raison supposée réelle, vous savez bien que le Nouveau-Zélandais ne peut pas vous avaler sans scrupule : pourvu cependant qu'il ne soit point académicien.

X. Et pourquoi donc un académicien pourrait-il m'avaler sans scrupule ?

Z. Parce que, s'il est logique, vous et l'huître n'êtes également que des modifications de la matière.

X. Savez-vous que ce système conduit directement à la négation du bien et du mal, des droits et des devoirs, des crimes et de la vertu ; et que ces négations conduisent à la mort de l'humanité ?

Z. Ne sommes-nous pas convenus, que tel est le seul but possible pour le matérialisme.

X. C'est vrai ; mais c'est peu amusant : quand la science est matérialiste. Et j'ai peu d'espoir d'en sortir.

Comment, il faut que la coupe absolue, soit faite quelque part au-dessous de moi, sous peine pour moi de n'être que l'équivalent d'une huître ? Et, si je suppose que la coupe absolue se fait quelque part entre moi et le chien ; il en résulte : que, mon chien, souvent mon meilleur ami, n'est qu'une bûche organisée, incapable de souffrir et de jouir ; sous peine, je le répète, de n'être moi-même qu'une bûche sensible. Ce n'est pas tout, il faut alors : que le singe, l'ours et la chauve-souris, soient mes frères et sœurs ; et que je les aime comme moi-même. je le dirai mille fois : c'est peu amusant.

Z. Mais aussi de quoi vous occupez-vous ? qu'est-ce que cela vous fait : que, la raison soit réelle ou seulement phénoménale cela vous empêche-t-il de bien dîner ?

X. Non, quand j'ai de quoi le payer, et de la sécurité pour en permettre la digestion. Mais, si j'ai toujours devant les yeux le fantôme de la révolution ; et

sur la tête mille épées de Damoclès, toujours prêtes à me frapper ; croyez-vous que cela puisse me permettre de bien dîner ?

Z. Je ne sais. Mais ce que je sais, c'est : que, ce n'est point à l'Académie que vous avez pris ces inquiétudes. Les académiciens se moquent, comme de leurs premières pantoufles, de savoir s'ils sont ou ne sont pas des bûches organisées.

X. Pas tant, peut-être, que vous vous l'imaginez.

Z. Comment ! peut-être ? est-ce que Colins ne leur a pas exposé clairement la question ? est-ce qu'il ne leur a pas offert de leur prouver, d'une manière rationnellement incontestable, qu'ils ne sont point des bûches ? est-ce qu'un seul lui a dit : prouvez ; et vous aurez prouvé une chose non-seulement utile, mais nécessaire actuellement à la persistance de l'humanité sur notre globe ?

X. C'est vrai. Mais aussi pourquoi n'a-t-il pas publié ? A-t-il pour cela besoin de la permission des académies ?

Z. Allons ! vous ne l'avez pas lu. Si vous l'avez lu, vous êtes, à son égard, plus cruel encore que les académies. Celles-ci, au moins, ont pour excuse, leur ignorance de l'importance de la question.

X. C'est vrai. J'ai tort, et j'en demande pardon à Colins.

Dialogue VII

Corps. – Organisme. – Matérialité. – Matière.

Les mots propres forment le langage de la raison ; les expressions figurées celui de la passion.

Barthélémy, Voy. du jeune Anacharsis.

Par l'habitude d'employer un mot dans un sens figuré, l'esprit finit par s'y arrêter uniquement ; par faire abstraction du premier sens ; et ce sens, d'abord figuré, devient peu à peu le sens ordinaire et propre.

Condorcet.

Le langage figuré, très-utile à la conception quand il vient à la suite du langage simple, lui est funeste quand il le remplace. Il accoutume à raisonner sur les plus fausses analogies ; et forme autour de la VÉRITÉ un nuage que les esprits les plus clairvoyants ont bien de la peine à percer.

Bentham.

Forgez votre langue sur l'enclume de la vérité.

Pindare.

Qu'est-ce que la vérité ?

Ponce Pilate.

Le UN n'est qu'une hypothèse. Le MOI n'est pas un ÊTRE, c'est un FAIT, un phénomène, VOILÀ TOUT..... L'HOMME VIVANT EST UN GROUPE COMME LA PLANTE ET LE CRISTAL.

Proudhon.

[Retour à la table des matières](#)

X. Vous m'avez dit : qu'un organisme est une individualité apparente. Quelle différence y a-t-il entre une individualité apparente et une individualité réelle ?

Z. Nous étions convenus, je pense : qu'une individualité apparente est une individualité temporelle ou relative ; et qu'une individualité réelle est une individualité absolue, éternelle.

X. C'est vrai. Mais, peut-être, cela n'a pas été dit aussi explicitement que vous venez de le faire. Nous avons dit également, je pense, mais toujours implicitement : qu'individualité apparente, phénoménale, temporelle, relative, matérielle ou finie, étaient des expressions de même valeur ; et qu'individualité réelle, éternelle, absolue, immatérielle, ou infinie étaient aussi des expressions de même valeur : il me semble, néanmoins, que le dictionnaire n'est pas tout à fait de notre avis.

Z. Si nous avons bien raisonné, cela doit être. Le dictionnaire de l'ignorance ignorée raisonne nécessairement mal. Vérifions !

« INDIVIDU, s. m. *Être (particulier) de chaque espèce en général.* »

Vous voyez que le dictionnaire s'inquiète peu de distinguer le propre du figuré ; le réel du phénoménal. Il est vrai, je le répète, que ce n'est pas la faute du dictionnaire ; mais, celle de l'ignorance sociale, qui ne permet point de distinguer *le réel du phénoménal* ou *le propre du figuré*. Le dictionnaire de l'ignorance reconnue aurait dit : *phénomène considéré comme unité*. Et il aurait ajouté : *Nous ignorons s'il y a des unités, des individualités réelles, et, s'il y en a, nous sommes encore incapables de les distinguer des unités purement phénoménales.*

X. Et à l'article INDIVIDUALITÉ que trouve-t-on ?

Z. On trouve : *qualité de l'individu*. Ce qui est précisément la négation de l'individualité réelle : puisque, si des individualités réelles existent, elles sont absolues, immatérielles, infinies, sans qualité.

X. Et l'article INFINI, sans aucun doute, se trouve digne de l'article individu.

Z. À l'article FINI vous trouvez *terminé, parfait, achevé*. Et rien d'opposé à l'infini : ce qui fait supposer : que l'infini signifie : *non terminé, imparfait, inachevé*.

À l'article INFINI vous trouvez... Je me trompe, en fait de définition vous ne trouvez rien. Mais, on vous donne :

Dieu infini, miséricorde, bonté, puissance infinie de Dieu, qui n'a point de bornes : ce qui indique sans doute que la définition de l'infini, c'est l'absurde.

À l'article INFINITÉ vous trouvez *qualité de ce qui est infini* : ce qui, d'après la définition, est infiniment clair. Puis *infinité de Dieu, de l'espace, GRAND NOMBRE*.

Aussi l'Académie des sciences physiques et mathématiques ne considère-t-elle ce mot *infini* que comme une hypothèse signifiant : *Si grand, si petit que je ne puis le déterminer*.

Cependant, si l'Académie des sciences physiques et mathématiques avait consulté Leibnitz, l'inventeur du calcul infinitésimal, il lui aurait dit :

« On se trompe en voulant s'imaginer un espace absolu qui soit un tout infini composé de parties. C'est une notion qui implique contradiction, et ces tous infinis, et leurs opposés, les infiniment petits, ne sont de mise que dans les calculs des géomètres, tout comme les racines imaginaires de l'algèbre. »

X. Il devient évident : que, si des infinis existent sur notre globe, ce sont des immatérialités, des individualités ; que, si ces immatérialités existent ce sont des âmes et non des corps ; et que si des âmes immatérielles existent, ce sont les sensibilités réelles, les êtres réellement sensibles.

Z. Nous voilà, me paraît-il, tout à fait édifié sur les valeurs qu'il faut attacher aux expressions : corps, organisme, matérialité, matière.

X. Non pas, s'il vous plaît. Je ne suis pas du tout édifié sur le mot *organisme*. Si la série est continue, tout est organisme.

Z. C'est vrai. Alors, avant d'étudier la valeur que nous devons donner à ce mot, pour que la définition ne renferme rien d'absurde, allons au dictionnaire : il faut étudier la pathologie pour arriver à connaître l'homme en santé.

« ORGANE, s. m. *partie du corps qui sert aux sensations, aux opérations de l'animal.* »

Voilà les animaux qui ont des sensations ; qui souffrent et jouissent ; qui par conséquent raisonnent. Et comme la série est continue, c'est la négation de toute âme réelle. Mais, si la série est continue pourquoi l'organisme est-il exclusif aux animaux ; pourquoi les végétaux n'ont-ils point d'organes ?

X. Pourquoi ? Je vais vous le dire : parce que le dictionnaire qui devrait être fait par l'Académie des sciences, académie qui devrait être unique, est fait par des littérateurs qui ne savent même pas comment ils respirent, et encore moins si les plantes respirent. Ces messieurs s'inquiètent peu de distinguer le propre du figuré, et ne veulent même pas le distinguer : puisque pour eux il n'y a que du

figuré ; et que s'il s'agissait de faire cette distinction, la littérature ne serait plus que l'art d'écrire sans dire de sottises ; ce que, du reste, la science n'a pu faire jusqu'à présent.

Z. Je vois que vous n'aspirez point à siéger parmi les quarante.

X. Que le bon sens m'en préserve ! Mais revenons à l'expression *organisme*.

Z. À l'article *organisme* vous trouvez :

« ORGANISME, *qualité de l'être organisé.* »

Ainsi, comme l'organe sert aux sensations, tout ce qui n'a pas de sensation n'a pas d'organe. Y êtes-vous ?

X. Il y a longtemps que j'y suis ; il y a longtemps que je sais : qu'il est aussi difficile de rien tirer de raisonnable du dictionnaire, qu'il le serait de

vouloir tirer de la farine d'un sac à charbon. Mais, laissons le dictionnaire et tâchons de ne pas déraisonner.

Z. Essayons ! C'est difficile, même pour nous qui reconnaissons notre ignorance, et voulons nous borner à ne pas énoncer d'absurdités.

Un organisme est un ensemble d'organes, est un composé formant individualité phénoménale, ayant une tendance vers la conservation de cette même individualité, tendance nommée *vie* : ce qui a fait dire à Bichat : que, *la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort*.

La vie n'étant que force ; et la matière n'étant que force ; il est évident : que la vie est universelle ; que l'univers est un organisme général, renfermant autant de vies particulières, d'organismes particuliers, qu'il y a de phénomènes ou d'individualités apparentes.

Mais, quoique la série des êtres phénoménaux soit incontestablement continue, quant à la matière, on a, pour la facilité de l'étude, séparé les êtres en prétendus règnes nommés : règne animal ; règne végétal ; et règne minéral ; et, l'on a donné plus particulièrement le nom de règne organique aux deux premiers, chez lesquels il y a une apparence de mouvement spontané.

X. Je vous demande pardon de vous interrompre. Mais, vous venez de prononcer une expression qui a besoin d'un rappel au dictionnaire.

Z. Laquelle s'il vous plaît ?

X. C'est *mouvement spontané apparent*. Quelle différence faites-vous entre mouvement spontané apparent, et mouvement spontané réel ?

Z. Je vous demande pardon moi-même. Je pensais que ce que nous avions dit impliquait la différence que la raison doit attacher à ces deux expressions.

Le mouvement spontané réel ne peut dériver que d'une individualité réelle, éternelle, absolue, infinie. Tout autre mouvement n'est qu'apparemment spontané, ce n'est point une action *proprement dite* ; mais une action *figurément dite*, une fonction.

S'il n'y a dans l'univers qu'un organisme général renfermant les organismes particuliers, tout mouvement réellement spontané est illusoire ; et, il n'y a de possible que des mouvements apparemment, phénoménalement spontanés.

Si le créateur existe, si l'univers est une machine, une horloge, c'est l'horloger qui seul a une action spontanée réelle : l'horloge, comme tous les rouages qui la composent, n'ont que des actions apparemment spontanées, l'horloge fonctionne.

Si le panthéisme ou l'anthropomorphisme sont vérités, nos entretiens sont aussi nécessités que la pomme sur le pommier ou la poire sur le poirier.

X. C'est évident. Revenons à l'expression organisme.

Z. Soit. Nous avons vu : que, les corps sont essentiellement composés : de force attractive ; et de force répulsive ; nous avons également vu : qu'un ensemble supposé de forces exclusivement attractives se réduirait au point mathématique, au néant ; qu'un ensemble supposé de forces exclusivement répulsives s'évanouirait dans le vide absolu, dans le néant ; les organismes sont alors exclusifs aux corps. Il en résulte : que l'union des forces attractives et répulsives est aussi nécessaire à l'existence des organismes ; que l'union d'une immatérialité à un organisme est nécessaire à la possibilité d'un mouvement réellement spontané. Comprenez-vous ?

X. Parfaitement. Continuez.

Z. Toute molécule primitive est un cristal ; et toute combinaison primitive de molécule est un cristal. Voilà les organismes particuliers primitifs. Comme tous les organismes secondaires, ils dérivent des lois éternelles de la matière.

Toute molécule secondaire dite végétale ou animale est une cristallisation qui, au lieu de se conserver et de se multiplier, par agrégation et désagrégation, se conserve, se multiplie, par inhalation et exhalation. Le passage d'un organisme à l'autre, d'une espèce de cristallisation à une autre, est démontré par les organisations végétales et animales primitives, apparaissant successivement sur notre globe primitivement à l'état igné.

X. Je comprends, toujours parfaitement. Arrivons aux passions. N'ont-elles point leur source dans l'organisme ?

Z. Cherchons ! ... Allons au dictionnaire.

« PASSION, s. f. *Mouvement de l'âme.* »

Ainsi, comme il y a passion chez tous les animaux ; puis comme la série des êtres est continue ; il s'ensuit qu'il y a âme partout, c'est-à-dire âme nulle part. C'est toujours l'âme universelle, le grand Pan, la matière.

X. Et vous me disiez qu'il était défendu de prêcher le matérialisme *coram populo*. Mais, il me semble que c'est bien là prêcher le matérialisme.

Z. Oui. Mais point *coram populo*. Le populo ne lit pas le dictionnaire. Il est vrai que le populo entend les académiciens tirer les conséquences de ces prémisses, conséquences qui se formulent par l'expression singulière : *Morte la bête ; mort le venin*. Que voulez-vous que le gouvernement fasse à cela ? Lui conseillerez-vous, comme remède, un *auto-da-fé* de l'Académie française ? Ce serait très curieux de voir MM. tels et tels avec le *San-Benito*. C'est une plaisanterie qui ne serait même pas permise en carnaval. Vous voyez que MM. les immortels ont toute permission de mortaliser les âmes.

X. Savez-vous que mortaliser n'est pas français ?

Z. Je n'y pensais pas. MM. de l'Académie française veulent bien qu'on les immortalise ; mais ils ne veulent pas qu'on puisse leur reprocher de mortaliser les âmes. Ce n'est pas si bête.

X. Comme vous prenez la chose légèrement. Ce n'est donc rien pour vous qu'une doctrine qui conduit à la mort sociale ?

Z. Je vous ai déjà demandé ce que vous voulez que le gouvernement y fasse. Maintenant, je vous demande : que voulez-vous que j'y fasse ? Faut-il, parce que la société est une sottise, que j'aille me briser le crâne contre les murailles du Charenton académique ? S'il est une justice éternelle, puisque le Charenton académique existe, c'est qu'il est nécessaire à la guérison de l'ignorance sociale.

X. Soit. Je reprends ma question : les passions ont-elles leur source dans l'organisme ?

Z. Nous venons, à cet égard, de consulter le dictionnaire ; et il n'a pu nous conduire qu'à Charenton. Voyons, si nous serons plus heureux, en consultant le sens commun !

X. Soit! Consultons !

Dialogue VIII

Corps. – Organisme. – Matérialité. – Matière.

[Retour à la table des matières](#)

L'erreur n'est jamais si difficile à détruire que lorsqu'elle a sa racine dans le langage. Tout terme impropre contient un germe de proposition trompeuse ; il forme un nuage qui cache la nature des choses, et met un obstacle souvent invincible à la recherche de la vérité.

Bentham.

Si dans les affaires importantes surtout, c'est folie de marcher au hasard ; n'y aurait-il pas folie également à se diriger vers un but qui ne serait pas déterminé ; vers un but incertain, imaginaire, et de ne prendre, pour fanal de direction, que des mots vagues et vides, des paroles creuses ?

V. Considérant.

M. Passy, dans tous ces passages, a dévié de la ligne scientifique ; le BIEN, le JUSTE, la PROVIDENCE, les PRINCIPES CLAIRS ET IMMUABLES DE L'ÉQUITÉ ET DE LA MORALE, ENFIN LES DROITS IMPRESCRIPTIBLES, tout cela est de la vieille philosophie ontologique et même théologique : si chacun pouvait juger avec son sens intime, pourquoi faire de la science ?

P. Enfantin.

C'est vrai. Mais, comment distingue-t-on SCIENTIFIQUEMENT : la bonne philosophie de la mauvaise ; la science réelle de la science illusoire ?

Sens commun.

Il serait ridicule de tenter la réforme des langues et de vouloir obliger les hommes à ne parler qu'à mesure qu'ils ont de la connaissance. Mais, ce n'est pas trop de prétendre que les philosophes parlent exactement, lorsqu'il s'agit d'une sérieuse recherche de la vérité ; sans cela tout sera plein d'erreurs, d'opiniâtetés, et de disputes vaines.

Leibnitz.

On ne s'enthousiasme pour rien aussi fortement que pour les mots qui n'ont pas de sens VRAIS.

Kotzebue.

Cet artifice bizarre (le langage parlé), sert seulement à énoncer de la manière la plus obscure possible, – car, c'est toujours la moins nette et la moins significative qui est la meilleure, – quelque chose de vague, de confus, d'indéfinissable, qui prend le nom d'IDÉES, quand on veut lui donner un nom.

Comme ce mot ne signifie absolument rien, c'est celui dont on est convenu, l'échange défiant, hargneux, quelquefois tumultueux et hostile de ces vains bruits de la voix, est ce qu'on appelle une CONVERSATION.

Lorsque deux hommes se séparent après avoir conversé pendant deux, trois ou quatre heures, on peut être assuré que chacun des deux ignore profondément ce que pense l'autre, et le hait plus cordialement qu'auparavant.

Ch. Nodier, Tablettes de la girafe du Jardin des Plantes.
Lettre à son amant au désert.

Et Charles Nodier, membre de la commission du dictionnaire, était un excellent juge ; il eût été digne de travailler au dictionnaire de l'ignorance reconnue.

Anonyme.

Z. Eh bien ! avez-vous consulté le sens commun ? avez-vous réfléchi à la source des passions ?

X. Beaucoup. Mais les valeurs des expressions *passion, mouvement spontané réel, mouvement spontané apparent, action et fonction*, forment dans ma tête un tel charivari que je n'y entends rien.

Z. C'est fort heureux : il y en a beaucoup qui croient entendre, lors même qu'ils n'entendent pas. À ceux-là, il est de toute impossibilité de rien leur faire entendre de raisonnable : ils sont hallucinés.

X. Pourrions-nous sortir de ce Charenton social ?

Z. En esprit, c'est possible. Mais en corps, ce n'est pas en notre puissance.

X. Sortons, sortons toujours !

Z. C'est-à-dire : que, vous voulez devenir sage, même avec l'obligation de rester au milieu des fous. Savez-vous que c'est le *nec plus ultra* des tourments de l'enfer ?

X. Qu'importe, s'il est possible d'être utile aux fous !

Z. C'est-à-dire que, comme sainte Thérèse, vous aimeriez à être en enfer pour sauver les damnés. C'est très-noble : mais cette consolation vous est encore refusée : il n'y a qu'un médecin qui puisse forcer la société à se considérer comme folle, et par conséquent à chercher le remède à la folie : c'est l'ANARCHIE.

X. Alors, que faire ?

Z. Souffrir, s'instruire, et se résigner.

X. Soit ! instruisons-nous.

Z. Le mouvement est l'essence de la matière. L'absence de mouvement est la mort, le néant. Le repos n'est que l'équilibre de forces toujours vives, que nos sens ne perçoivent pas ; ou, s'il y a des âmes, que nos âmes ne perçoivent pas. Mais, je m'aperçois que, pour avancer, sans nous trouver dans les ténèbres de l'indétermination, nous avons besoin de quelque lumière sur la valeur des expressions : *sensation, perception, mémoire, entendement, volonté*.

X. Courrons au dictionnaire !

« SENSATION. *Impression que l'âme reçoit par les sens.* »

Eh bien ! ne trouvez-vous point cette définition claire, précise et ne renfermant rien d'absurde ?

Z. Vous savez : que, relativement à la clarté, à la précision et à la non absurdité d'une définition, c'est toujours vous qui décidez. Voyons ce que vous allez répondre.

Vous, moi et le dictionnaire savons-nous ce que c'est que l'âme, c'est-à-dire si elle est immatérielle ou matérielle ; savons-nous s'il y a des âmes ; et comment distinguer les âmes réelles des âmes apparentes ?

X. Nous n'en savons pas le premier mot.

Z. Cette définition est-elle claire ?

X. Nullement.

Z. Voilà la clarté, éliminée par vous-même. Arrivons à la précision.

La précision ne consiste-t-elle pas à être clair d'abord, et ensuite à ne renfermer rien de trop, ni de trop peu, pour être clair.

X. Sans aucun doute.

Z. Ce qui n'est pas clair, peut-il être précis ?

X. Non.

Z. Voilà la précision encore éliminée ; et, toujours par vous-même. Arrivons à l'absurde.

X. Au moins vous ne trouverez point que cette définition renferme l'absurde.

Z. Je répète que jamais je n'affirme ni ne nie. C'est toujours vous qui décidez. Voyons ce que vous déciderez !

Du moment que vous affirmez : que partout il y a sensation, il y a âme ; et, que vous êtes incapable de distinguer là où il y a sensation réelle, de là où il y

a sensation apparente, si ce n'est par analogie ; c'est par analogie que vous jugez : là où il y a âme ; et, là où il n'y en a pas.

X. C'est évident.

Z. Par exemple, vous voyez : que le chien boit et mange, comme nous ; qu'il paraît voir les objets comme vous ; qu'il s'en approche ou s'en écarte, selon le bien ou le mal qui peut lui en résulter ; qu'il crie quand on lui donne des coups ; qu'il paraît heureux quand on le caresse ; et vous dites *le chien a une âme*.

X. Et je le dis avec le monde entier.

Z. Ce n'est peut-être pas une raison pour avoir raison. L'enfant, pour le monde d'enfants, pourrait en dire autant de sa poupée : parce qu'elle a un front, des yeux, un nez, une bouche, etc. Mais, laissons les enfants de côté, et occupons-nous de nous-mêmes, qui ne sommes plus des enfants.

X. Plus... je n'en sais trop rien. Mais continuez !

Z. La série des êtres, quant à la sensibilité apparente, est évidemment continue jusqu'à l'éponge.

X. C'est de toute incontestabilité.

Z. Et, par la même incontestabilité, l'éponge a une âme.

X. C'est singulier, mais c'est incontestable.

Z. C'est incontestable, sans aucun doute : en jugeant par analogie.

X. Continuez, je vous prie.

Z. Et, comme le passage sans transition absolue, est plus réellement incontestable encore que l'âme de l'éponge, il s'ensuit : que la molécule organique végétale, le cristal sphérique a une âme, comme le singe ou le chien. Aussi Laplace disait : qu'on ne devait point nier la sensibilité des végétaux.

Puis, comme le passage du cristal polyédrique au cristal sphérique est également incontestable, il s'ensuit : que les molécules de diamant et les molécules des boues sont animées comme les molécules du champignon.

Littre, comme expression de la science, dit :

« Depuis la plante la plus simple, depuis le zoophyte le plus inerte jusqu'à l'homme, la vie présente les degrés les plus divers, degrés qui embrassent les obscurs mouvements vitaux des organismes inférieurs et LA FACULTÉ DE PENSER DES ORGANISMES SUPÉRIEURS. Je n'ai jamais vu aucune raison de séparer de la vie elle-même les hautes facultés intellectuelles, et d'admettre dans l'homme une force vitale qui ne fut pas *en même temps* RAISONNABLE ET PENSANTE. Si, sur la terre, l'homme est l'animal chez qui les facultés aient acquis le plus grand développement, il n'en est pas moins vrai que les facultés existent amoindries et rétrécies chez le cheval, et ainsi de DEGRÉS EN DEGRÉS *jusqu'au dernier organisme* où la vie paraît dépouillée de ses rayons et réduite, si je puis m'exprimer

ainsi, à celle de FORCE BRUTE. Mais, où est dans cette *série ininterrompue*, le point précis où l'on montrera qu'une force nouvelle, la *faculté pensante*, s'ajoute à la force vitale ? Et comment ne pas voir que la vie est une chose qui se développe, et dont l'épanouissement naturel consiste dans ces facultés éminentes dont les ANIMAUX SUPÉRIEURS ET ENFIN L'HOMME PRÉSENTENT LA RÉUNION. »

Et Lamartine, comme expression de l'art, s'écrie :

« La vie est partout comme l'intelligence ! Toute la nature est animée, TOUTE LA NATURE SENT ET PENSE !, PARTOUT OÙ EST LA VIE, LÀ AUSSI EST LE SENTIMENT, ET LA PENSÉE à des degrés inégaux sans doute, mais sans vide. »

Et M. Damiron, professeur de philosophie, pressé par la Société, ajoute :

« Or, n'y a-t-il pas *pensée*, en vie et en action, de la pensée efficace, puissante et *créatrice*, non pas seulement dans les animaux, où elle est presque *comme chez l'homme*, mais dans la *plante* et dans la PIERRE. »

X. Tout cela est vrai. Mais, je n'y vois pas encore l'absurde.

Z. Nous avons vu : que les âmes réelles sont immatérielles ou ne sont pas ; et que les immatérialisés sont nécessairement identiques, sans plus ni moins, les immatérialités étant absolues, sans qualités. Il faut en conclure, si nos âmes sont immatérielles : que, les molécules de boues sont animées par des âmes immatérielles.

X. C'est vrai. Mais la définition ne renferme pas que nos âmes sont immatérielles. La science affirme : que, les âmes sont matérielles ; la définition est l'expression de la science ; et, je ne vois pas encore l'absurde.

Z. Nous avons vu : que le raisonnement ne peut exister en réalité que si nos âmes sont immatérielles. La science affirme que nos âmes sont matérielles, c'est nier la réalité du raisonnement. Et elle prétend raisonner. N'est-ce pas absurde ?

X. je suis forcé de l'avouer.

Z. Donc !

X. Donc, la définition du dictionnaire, expression de la prétendue science, renferme l'absurde. Êtes-vous satisfait ?

Z. Je le suis complètement de votre bonne foi ; mais je le suis peu de notre science.

X. Et d'où vient cette tendance à prendre l'absurde pour la vérité ? Ne serait-il pas utile de chercher à la connaître ?

Z. Je le pense. Cherchons !

L'ignorance, surtout chez le fort, cherche à se cacher à tous, et aussi à elle-même. L'ignorance est mère de la vanité.

Tout faible veut être fort, surtout en fait de science. De là, en époque d'ignorance, la vanité universelle :

L'ignorance prétend tout expliquer.

L'ignorance croit invinciblement que ses mouvements sont réellement spontanés ; et même la fausse science, qui devrait le nier, n'ose porter l'effronterie jusqu'à avouer qu'elle le nie :

Dès que l'ignorance aperçoit des mouvements apparemment spontanés qu'elle ne peut expliquer ; elle les explique en personnifiant leur source.

Et comme l'univers entier n'est que mouvement apparemment spontané, l'ignorance personnifie : et l'univers et chacune de ses parties. De là le fétichisme, etc., etc.

Pour l'ignorance : une poupée est animée ; un vaisseau de ligne est animé, une montre est animée ; un singe est animé.

Nous venons de généraliser ; particularisons !

Vous vous rappelez le joueur de gobelets, et le canard au barreau aimanté dans *l'Émile* de Jean-Jacques. Ce canard obéissait à son maître, refusait, aux yeux de l'ignorance, l'obéissance à tout autre. Ce canard était sensible, intelligent ; et cependant, il n'avait pour organisme, pour moyen de mouvement, pour expression de sensibilité apparente, d'intelligence apparente, qu'une seule attraction et une seule répulsion. Nommons cette sensibilité apparente, cette intelligence apparente : sensibilité matérielle, intelligence matérielle.

Supposons, et remarquons : que toute supposition peut être faite, pourvu : qu'elle ne renferme point l'absurde, comme de supposer que deux et deux font cinq ; et qu'elle ne soit point prise comme vérité, avant d'être démontrée réalité ; supposons, dis-je, que les attractions et les répulsions de ce canard aient été augmentées dans le rapport de un à mille ; que ces attractions et ces répulsions aient un centre organique qui leur permettent de réagir les unes sur les autres, d'une manière harmonique avec la conservation de l'automate, n'est-il pas vrai que la manière d'exprimer les apparences de sensibilité et d'intelligence auront augmenté : non-seulement dans la proportion de un à mille ; mais dans la proportion de toutes les combinaisons possibles : de mille attractions avec mille répulsions ?

X. C'est aussi clair que possible.

Z. Nous savons déjà : que, la vie est exclusivement matérielle qu'il y a vie, c'est-à-dire force ou cause dont le résultat est mouvement, chez la cristallisation polyédrique, comme chez la cristallisation sphérique. Dès lors, nous pouvons supposer : que ce canard se trouve organisé pour respirer, boire, manger, c'est-à-dire exercer l'inhalation et l'exhalation, comme l'exercent les molécules organiques, végétales ou animales dont le chêne ou le canard sont

composés ; molécules qui nécessairement se sont formées ainsi et d'une manière apparemment spontanée, dès que le feu a cessé de dominer notre globe. Il est évident : que la sensibilité et l'intelligence de ce canard continueront d'être apparentes, tout en restant exclusivement sous l'empire des lois de la nécessité, des lois éternelles de la matière ; et que ce canard vivant n'en sera pas moins un automate, ou, selon le dictionnaire lui-même, une *machine qui a en soi le principe du mouvement et qui imite celui des corps animés*.

X. Je comprends qu'il n'y a rien d'absurde dans cette hypothèse, pas plus que dans la supposition que deux et deux font quatre ; pourvu : que, l'on ne prenne point l'hypothèse pour vérité, avant démonstration scientifique ou rationnellement incontestable.

Z. Maintenant, faisons un pas de plus. Supposons : que, la sensibilité soit un développement de l'organisme ; et pour n'être point aussi singuliers que la science, accordant la sensibilité au diamant et à la boue, supposons que la sensibilité commence à la cristallisation sphérique, à la molécule soit végétale, soit animale, en supposant que ces molécules soient distinctes. Alors, passons du canard à l'homme. Dans ce cas, l'homme et le canard seront réellement sensibles ; la sensation, non point apparente, mais réelle, s'étendra jusqu'aux molécules polyédriques ; néanmoins l'homme et le canard, ou le canard et l'homme n'en resteront pas moins dans le domaine des intelligences seulement apparentes ; l'un et l'autre n'en seront pas moins soumis aux lois éternelles de la matière ; ils n'en seront pas moins des automates, capables de choix apparents, il est vrai, mais incapables de choix réels ; et *l'Iliade* d'Homère, ainsi que les folies dites à Charenton, seront également : des résultats de nécessité ; des résultats de fatalité.

X. C'est évident, comme une démonstration d'Euclide ; à supposer : qu'Euclide et nous soyons capables de raisonner plus qu'illusoirement.

Z. Et que faut-il pour que tous les Euclides de l'Académie des sciences non morales et non politiques, et nous qui sommes de l'Académie des sciences morales et politiques, ne soyons point des automates, des machines, des êtres purement phénoménaux incapables de raisonner réellement ?

X. Qu'il y ait en chacun de nous une individualité immatérielle, c'est-à-dire éternelle.

Z. Et que faut-il pour qu'il y ait en nous une individualité immatérielle, éternelle ?

X. Que la sensibilité ne soit point un résultat de la matière, un résultat de l'organisme.

Z. Et si, comme le dit le dictionnaire, il y a sensibilité, partout où il y a des sens, la sensibilité est-elle un résultat de l'organisme ?

X. Sans aucune espèce de doute.

Z. Et les auteurs du dictionnaire s'imaginent-ils qu'ils sont capables de raisonner réellement ?

X. Sans aucune espèce de doute encore ; et ils se l'imaginent non-seulement pour eux, mais aussi pour les huîtres. Demandez plutôt à M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie française et aussi de l'Académie des sciences !

Z. Et le dictionnaire implique : que, ni les académiciens, ni même les huîtres ne sont en état de raisonner réellement. Alors concluez !

X. Le dictionnaire est absurde.

Z. Vous voyez : que, c'est vous qui prononcez.

(Colins : L'économie politique, source des révolutions et *des utopies prétendues socialistes*, tome II, 1856, pp. 92 à 157.)

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre III

Méthode de la science sociale

[Retour à la table des matières](#)

L'ordre physique, c'est l'harmonie éternelle : entre les attractions et les répulsions.

L'ordre moral, c'est l'harmonie éternelle : entre la liberté des actions ; et, la fatalité des événements.

Ces harmonies, en tant qu'éternelles, n'ont point de causes ; il suffit de démontrer qu'elles existent.

L'ordre social, c'est l'harmonie rationnelle : entre la propriété collective ; et, les propriétés individuelles, sous la protection de la sanction religieuse.

L'ordre politique, c'est l'harmonie rationnelle : entre le peuple et le gouvernement : sous la protection de la sanction sociale, elle-même protégée par la sanction religieuse.

Colins, *Msc.*

Ce qui manque aux hommes, ce n'est point la logique, c'est le point de départ.

Voltaire.

Ce point de départ, je le donnerai :

Colins, *Msc.*

ADSIT MENS POPULIS

Idem.

Exposition

Nous nous proposons : de traiter de la SCIENCE SOCIALE ; et, de la rendre évidente au point : que toutes les propositions qui la constituent puissent avoir, pour chaque individu, le même degré de *certitude* et d'*incontestabilité* : que, LE SENTIMENT DE SA PROPRE EXISTENCE.

Ces conditions de *certitude* et d'incontestabilité sont nécessaires : pour que la science sociale soit une science *réellement* et non *illusoirement*.

En effet, la réalité théorique d'une science est relative à la certitude, à l'incontestabilité du raisonnement qui l'expose. Et, pour que le raisonnement soit réellement incontestable, il doit être un continuel enchaînement d'identités et non d'analogies : puisque toute chaîne de raisonnement où il entre une seule analogie, considérée comme identité, est contestable par essence.

Maintenant : le point de départ d'un raisonnement, même entièrement composé d'identités, doit être lui-même, et par lui-même, certain, incontestable pour chaque individu ; ou sinon, le point de départ pourra lui-même être contesté ; et, par conséquent, le raisonnement, c'est-à-dire la science, ayant un pareil point de départ, sera également contestable.

Et, ce point de départ doit être unique ; et tous les raisonnements doivent pouvoir s'y trouver rapportés : SOUS PEINE D'ÊTRE PRIVÉS DE CERTITUDE.

Quel est ce point de départ ?

Le seul sentiment qui, primitivement, ait en lui-même son évidence, le seul qui, chez un individu, soit toujours le même que chez un autre individu ; le seul, par conséquent, qui se trouve au-dessus des analogies ; et, le seul qui, comme tel, puisse servir de *critérium commun*, de point de départ pour toute synthèse et de but pour toute analyse ; est : LE SENTIMENT DE SA PROPRE EXISTENCE.

Ainsi : tout raisonnement, même composé d'identités et non d'analogies, qui n'a pas, pour principe ou pour terme, le sentiment de l'existence, est essentiellement contestable, et ne peut être l'exposition d'une science réelle ; et la science sociale, ne peut être une science réelle, qu'en acquérant le caractère d'incontestabilité relatif au sentiment de l'existence.

La science mathématique, par exemple, n'est elle-même une science réelle, quoique science d'abstraction, que parce que *l'unité qui lui sert de base, est L'ABSTRACTION DU SENTIMENT DE L'EXISTENCE*.

Dès l'abord nous pouvons donc énoncer :

Qu'il n'y a d'*incontestable*, de non *illusoire*, de *réel*, de *vrai* que ce qui, par enchaînement d'identités, peut être ramené, par affirmation ou par négation, au *sentiment de l'existence*. Et encore : pour autant que le sentiment de l'existence sera démontré n'être point lui-même : une *illusion*, une *apparence*, un

phénomène, une résultante de l'organisme, UNE RÉULTANTE DE LA MATIÈRE.

En outre de la démonstration de la science sociale, ou plutôt comme base de la science sociale, notre but est de démontrer que les sentiments d'existence, les SENSIBILITÉS, plus généralement nommées ÂMES, ne sont point des illusions, des apparences, des phénomènes, des résultantes d'organisme, des résultantes de la matière ; mais bien, des réalités, des vérités, LES SEULES VÉRITÉS.

(Colins : *Science sociale*, tome I, 1857, pp. 1 à 3.)

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre IV

Scepticisme de la prétendue science actuelle

[Retour à la table des matières](#)

Rien n'est curieux, de stupidité, comme la logique de la prétendue science actuelle, relativement à l'impossibilité de démontrer la réalité des immatérialités, par l'observation des phénomènes, par l'expérience sur les phénomènes, c'est-à-dire par le raisonnement sur les phénomènes. Voici cette logique.

« Tout phénomène, toute perception, toute modification de la sensibilité est EXCLUSIVEMENT MATÉRIELLE ; puisque la MATIÈRE, *mater modificationis*, peut seule modifier notre sensibilité ; quand même celle-ci serait présumée immatérielle. Donc il est impossible de démontrer la réalité des immatérialités, par l'observation des phénomènes ; si même, les immatérialités existaient en réalité. »

Cette logique équivaut à la suivante, qui, aussi, a été celle de la science jusqu'à Galilée :

« Le soleil se meut NÉCESSAIREMENT AUTOUR DE LA TERRE ; puisque : le matin il est à l'orient ; le soir à l'occident ; et le lendemain matin à l'orient. »

Il est évident : que, si l'*exclusivement* ou premier argument, et le *nécessairement* ou second sont vrais ; les conclusions de ces mêmes arguments sont incontestables.

Mais, le *nécessairement* est un sophisme, lequel n'est plus admis, même par les enfants voyons : si, l'*exclusivement* ne serait point également un sophisme !

Nul doute : que, tout phénomène, tout fait, toute perception, ne soit matérielle ; les immatérialités, si elles existent, ne peuvent se manifester : que, par leur union à la matière. Mais, est-il bien certain : que, tout phénomène soit EXCLUSIVEMENT matériel ; c'est-à-dire dérive EXCLUSIVEMENT de la matière ; par cela seul : que, tout phénomène dérive ESSENTIELLEMENT de la matière ? Si, cependant, les immatérialités existent, il doit y avoir une différence : entre les phénomènes dérivant de la seule matière ; et les phénomènes dérivant : des immatérialités unies à de la matière. C'est cette différence : que, l'observation ; c'est-à-dire la bonne observation ; l'expérience, c'est-à-dire la bonne expérience ; le raisonnement, c'est-à-dire le bon raisonnement ; la science, c'est-à-dire la bonne science ; doivent pouvoir découvrir ; sous peine de rester dans l'ignorance sur la réalité, sur la plus que phénoménalité : de l'observation ; de l'expérience ; du raisonnement ; de la science.

En effet : sans la démonstration SCIENTIFIQUE, c'est-à-dire rationnellement incontestable de la réalité des immatérialités par l'observation des phénomènes, seule démonstration rationnellement possible ; la réalité des immatérialités, THÉORIQUEMENT, reste à l'état de doute ; et ce qui reste à l'état de doute *théoriquement*, passe toujours, PRATIQUEMENT, à l'état de négation : lorsque, les passions ont intérêt à nier. Or, la négation de la réalité des immatérialités, c'est l'affirmation du matérialisme. Et, l'affirmation du matérialisme, ou de l'éternelle fatalité, est la négation de la liberté, c'est-à-dire : la négation de la réalité du raisonnement, de la réalité de la science ; raisonnement, science, ne pouvant avoir qu'une existence purement phénoménale, purement apparente, hors l'existence de la liberté.

Et, comme la négation sociale de la réalité de la liberté, conduit à la mort de l'ordre, vie sociale ; il faut donc : que, la réalité des immatérialités, *sine qua non* de liberté réelle, puisse être démontrée par l'observation des phénomènes ; dès que l'examen devient socialement incompressible ; ou que, l'humanité périclite.

Dès lors, et puisque ces immatérialités doivent exister réellement, et que la réalité de leur existence doit pouvoir être démontrée par l'observation des phénomènes ; le tout : sous peine de mort humaine ; commençons par supposer la réalité des immatérialités, supposition nécessaire pour chercher la différence : entre les phénomènes dérivant exclusivement de la matière ; et les phénomènes dérivant de l'union des immatérialités à ¹ des organismes. Si, ensuite, nous venons à reconnaître cette différence ; et, à en prouver la réalité ; le résultat de cette preuve, sera : la réalité des immatérialités.

Nous avons vu : que, si les immatérialités existent, elles sont exclusivement les sensibilités réelles.

¹ Ce « à » ne figure pas dans l'édition originale de *La justice dans la science...* qui, ayant paru après la mort de son auteur, comporte plusieurs coquilles malheureuses dont certaines seulement ont fait l'objet d'errata. I.R.

Or, l'homme est incontestablement sensible.

Voyons dès lors, s'il existe un phénomène dérivant *incontestablement, essentiellement*, de la sensibilité.

Le verbe est ce phénomène. Il est incontestable : que, là où la sensibilité n'existe pas, le verbe est impossible puisque, le verbe est essentiellement : une expression de sensibilité.

Maintenant, si nous pouvons prouver : que, toute sensibilité RÉELLE est essentiellement, exclusivement une immatérialité, nous aurons prouvé : que, le phénomène VERBE est essentiellement distinct de tout phénomène purement matériel. Dès ce moment, et par distinction des phénomènes purement matériels, nous pourrons donner, au verbe, le nom de phénomène INTELLECTUEL, comme dérivant EXCLUSIVEMENT de l'intelligence ; c'est-à-dire : d'une immatérialité unie à un organisme.

Voyons, si cette preuve est possible ; si toute sensibilité réelle est essentiellement, exclusivement, une immatérialité.

D'abord si la sensibilité réelle existe sur toute la série des phénomènes, depuis l'homme jusqu'à la dernière perception possible, il est évident : que toute sensibilité plus ou moins apparente, n'est autre qu'un développement plus ou moins avancé de l'organisme, de la matière.

Ensuite, si même on voulait présupposer : que, partout où il y a matérialité, il y a immatérialité ; que la matérialité et les immatérialités n'existent point séparément, et que ce ne sont que deux manières différentes de considérer les phénomènes ; il y aurait impossibilité absolue de diviser ces phénomènes en phénomènes intellectuels ; et en phénomènes exclusivement matériels. Dès lors, notre ignorance, le doute seraient invincibles. Puis, comme l'ignorance, le doute, doivent désormais, être anéantis, sous peine de mort sociale ; nous n'aurions plus alors, en nous supposant capables de liberté, qu'à nous préparer à mourir.

Pour nous sauver de la mort, nous devons donc rechercher et pouvoir prouver : que, toute sensibilité réelle est essentiellement, exclusivement, une immatérialité, parfaitement distincte de tout phénomène purement matériel.

Cherchons !

Commençons par supposer : que, toute sensibilité réelle est une immatérialité. Cette supposition est nécessaire : puisqu'en dehors de cette hypothèse, toute recherche, tout raisonnement ne peuvent être qu'une apparence, un phénomène ; ou, tout au moins, ce qui est la même chose pour la pratique, ne peuvent être démontrés des réalités. Seulement, nous n'oublierons jamais : que cette supposition n'aura de valeur définitive qu'après avoir été démontrée : être une réalité.

Nous supposons donc : que, toute sensibilité réelle est une immatérialité.

Maintenant :

Si, partout où il y a sensibilité réelle unie à un organisme ayant un centre nerveux nommé cerveau, union constituant une personnalité ; si, dis-je, partout où il y a : non pas seulement une personnalité, mais deux personnalités en contact nécessaire et plus ou moins durable par la séparation des sexes ; le verbe et toutes ses conséquences, se développent instantanément et nécessairement ; il faudra en conclure : que, partout où il y a *apparence* de sensibilité unie à un organisme ayant un centre nerveux nommé cerveau, union constituant une personnalité *apparente* ; que partout où il y a : non pas seulement une de ces personnalités apparentes isolée, mais dans un contact nécessaire et plus ou moins durable par la séparation des sexes ; et que, néanmoins, le verbe et toutes ses conséquences ne se sont point développés instantanément : il faudra en conclure nécessairement : que, dans ce dernier cas, la sensibilité apparente n'est nullement réelle ; et que, la sensibilité réelle existe exclusivement : là où le verbe s'est développé.

Dès lors : l'homme, incontestablement sensible, est caractérisé par le développement du verbe ; la sensibilité le sépare, d'une manière absolue, du reste de la série alors démontré exclusivement matériel ; la sensibilité réelle se trouve démontrée être essentiellement immatérielle ; et la supposition que nous avons faite se trouve démontrée être une réalité ; le tout : par l'observation des phénomènes ; et par leur distinction : en phénomènes intellectuels ; et en phénomènes ; purement matériels.

Eh bien ! ce qui vient d'être mis en question sur le développement du verbe, a été démontré d'une manière rationnellement incontestable, dans notre ouvrage intitulé *SCIENCE SOCIALE*. Dès lors, la liberté réelle, l'autorité réelle, peuvent être démontrées être des réalités, par la seule observation des phénomènes.

Il est évident qu'aussi longtemps : que durent ¹ l'ignorance humanitaire, sur la distinction entre les immatérialités et la matérialité ; et la possibilité de comprimer l'examen ; l'anthropomorphisme révélateur est la seule base possible de l'ordre, vie sociale. Il est également évident : que, vouloir alors par le raisonnement sur les phénomènes, faire cette même distinction serait rendre inutile, par conséquent absurde, l'existence de ce même anthropomorphisme, base alors exclusive d'existence humanitaire, par la possibilité de comprimer l'examen. Mais dès que par l'incompressibilité de l'examen, tout anthropomorphisme révélateur est lui-même renvoyé à l'absurde ; vouloir qu'il soit impossible, par l'observation des phénomènes, de faire la distinction entre les immatérialités et la matérialité : ce serait vouloir faire périr l'humanité : au sein de l'anarchie.

Et voilà cependant ce que proclame la prétendue science actuelle.

Nous avons dit ailleurs :

¹ Nous avons remplacé les mots « à cause de » figurant dans l'édition originale par le verbe « durent » et supprimé le « de » précédant les mots « la possibilité » afin de rétablir l'ordre syntaxique violé par deux coquilles. I. R.

ÂME.

La science sociale, rendue rationnellement incontestable vis-à-vis de tous et de chacun, établit :

Que, pour que la liberté, la moralité, la responsabilité puisse exister réellement, plus qu'illusoirement, les âmes doivent être : individuelles, éternelles, absolues, c'est-à-dire : immatérielles.

La société actuelle, selon que l'éducation et l'instruction sont religieuses ou irréligieuses, et cela sans l'ombre d'une exception, admet : que, les âmes sont :

Ou, des résultats de création ;

Ou, des résultats d'organisme.

Ces deux opinions, les seules possibles alors, conduisent les meilleurs logiciens au matérialisme ; laissant, le reste dans le vague : soit du mysticisme ; soit du scepticisme.

Or, le matérialisme en tête de la société ; avec, le mysticisme et le scepticisme dans les masses ; le tout, en présence de l'incompressibilité de l'examen ; conduisent nécessairement : à l'anarchie.

D'un autre côté :

Vouloir, par le seul raisonnement : anéantir une opinion basée sur des éducations et des instructions, aussi anciennes que le monde ; les seules, ayant existé jusqu'alors ; et, protégées par les deux seules forces sociales, ayant jamais existé : la théologie et la philosophie vouloir, dis-je, anéantir ces deux opinions, par le seul raisonnement ; avant, qu'une anarchie générale ait rendu cet anéantissement nécessaire, sous *peine de mort sociale* ; est une utopie élevée : à la dernière puissance possible.

(Colins : *La justice dans la science hors l'Église et hors la révolution*, tome II, 1860, pp. 584 a 589.)

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre V

Aspects de l'instruction métaphysique dans la société nouvelle

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir ainsi exposé aux élèves, et dans toute leur énergie, les preuves dérivant nécessairement de l'ignorance vaniteuse ; preuves faites par le raisonnement, tout en anéantissant la réalité du raisonnement ; les maîtres montreront aux élevés : comment, l'ignorance vaniteuse, conduit nécessairement, à accepter l'absurde : comme vérité.

L'ignorance vaniteuse se dit :

La sensibilité est matérielle. Elle est le résultat : des développements des organismes ; des développements de la vie ; des développements de la matière, nature seule et unique. Cette matérialité est prouvée par la continuité de la série : depuis les forces jusqu'à l'homme depuis l'homme jusqu'aux forces.

Et, si même la sensibilité pouvait être immatérielle chez l'homme ce qui est impossible, vu la continuité de la série ; la preuve de cette immatérialité ne pourrait être donnée ; parce que, toute modification de la sensibilité étant matérielle par essence, comme étant nécessairement phénomène ; et tout phénomène étant essentiellement matériel ; il est évidemment impossible : de prouver l'immatérialité par la matérialité.

Ici, l'ignorance vaniteuse n'a point remarqué :

Que, baser la matérialité de la sensibilité incontestable de l'homme, sur une preuve qui assimile cette sensibilité à celle du caillou, du diamant ou de la boue ; est une preuve tellement excentrique ; qu'elle peut, à peine avoir le mérite d'une hypothèse ;

Que cette hypothèse, de la matérialité de la sensibilité de l'homme, repose alors sur la réalité présumée de la valeur du raisonnement ; et que cette hypothèse, ayant pour conséquence l'automatisme de l'homme, ou la négation de la réalité de son raisonnement ; l'hypothèse de la matérialité de l'homme se trouve, comme démonstration, réfutée par elle-même. C'est une solution de la question par la question. C'est un cercle vicieux.

Que l'ignorance vaniteuse, pour être logique et si elle voulait s'appuyer sur le raisonnement pour chacune des preuves relatives à la matérialité ou à l'immatérialité de la sensibilité chez l'homme, devrait commencer par supposer : que cette sensibilité est immatérielle ¹ : puisque sa matérialité conduit à la négation de la valeur réelle du raisonnement sur lequel elle prétend s'appuyer. Et, elle aurait dû commencer par faire cette hypothèse, quitte : à rester ensuite, et logiquement, dans le scepticisme : si, la réalité de l'hypothèse relative à l'immatérialité de la sensibilité, chez l'homme, ne pouvait être démontrée : d'une manière rationnellement incontestable.

Que, pour chercher, rationnellement, les preuves de la réalité de cette hypothèse, l'immatérialité de la sensibilité chez l'homme, l'ignorance vaniteuse aurait dû se dire :

« Nous supposons que la sensibilité, incontestable chez l'homme, est immatérielle : ce qui implique qu'il y a, dans la série, des sensibilités apparentes qui ne sont point réelles : puisque, la matérialité de la sensibilité incontestable chez l'homme, repose uniquement : sur la continuité de sensibilité réelle sur toute la série. Et cette hypothèse de l'immatérialité de la sensibilité chez l'homme est nécessaire : pour que nous puissions donner, au raisonnement, une valeur plus qu'apparente ; une valeur plus qu'automatique.

« Dans cette supposition : de sensibilités réelles et immatérielles et de sensibilités apparentes et purement matérielles ; les modifications des sensibilités immatérielles ou réelles devront pouvoir se distinguer des modifications des sensibilités seulement apparentes et matérielles ; sinon, nous serons condamnés : à rester éternellement dans le scepticisme. »

Puis, l'ignorance vaniteuse aurait dû ajouter :

« Si les modifications des sensibilités immatérielles ou réelles peuvent différer essentiellement, absolument, des modifications des sensibilités seulement apparentes et matérielles, il faudra chercher : si, parmi ces phénomènes, il y en a qui *paraissent* se distinguer des autres d'une manière essentielle,

¹ Nous avons remplacé ici le mot « matérielle » figurant dans l'édition originale ensuite d'une coquille par le mot « immatérielle ». I. R.

d'une manière absolue : puisque, c'est par la seule observation des phénomènes que nous pouvons parvenir à distinguer : les sensibilités immatérielles ou réelles, des sensibilités seulement apparentes et matérielles : pour le cas, ou les deux espèces de sensibilités existeraient en réalité. »

Alors, l'ignorance vaniteuse aurait reconnu :

Qu'il y a des phénomènes qui *paraissent* différer essentiellement, absolument, des autres phénomènes ; et, que ces phénomènes exceptionnels sont ceux du VERBE.

Après cela, l'ignorance vaniteuse aurait dû rechercher :

Si l'apparence de distinction absolue entre les phénomènes du Verbe, et le reste des phénomènes, est une distinction absolue réelle ; ou une distinction absolue illusoire.

Dans ce cas, si l'ignorance vaniteuse parvenait à prouver, d'une manière incontestable : que la distinction entre les phénomènes du VERBE et le reste des phénomènes est une distinction réellement absolue ; l'ignorance vaniteuse aurait pu commencer à espérer : qu'il lui serait possible d'arriver à prouver également : que, des sensibilités immatérielles existent ; et, qu'elles se trouvent exclusivement : là, où il y a développement du VERBE.

Comment, l'ignorance vaniteuse aurait-elle pu parvenir à cette preuve ?

L'ignorance vaniteuse aurait pu parvenir à cette preuve :

En analysant : les phénomènes relatifs à l'origine du VERBE ;

En recherchant : quelles sont les conditions nécessaires à l'existence du VERBE.

Alors, l'ignorance vaniteuse aurait pu parvenir à reconnaître que, les conditions nécessaires, absolument nécessaires : à la possibilité d'existence du VERBE ; et, à la possibilité de son développement ; sont :

1° *Une sensibilité réelle, matérielle ou immatérielle, n'importe.*

Il est évident, en effet : que, là où il n'y a pas de sensibilité réelle, qu'elle soit matérielle ou immatérielle, le VERBE, nécessairement modification d'une sensibilité réelle, qu'elle soit matérielle ou immatérielle, ne peut se développer.

2° *Une mémoire matérielle centrale ; mémoire que nous avons appelée : CERVEAU.*

Il est évident, en effet : que, si même une sensibilité réelle, matérielle ou immatérielle, se trouvait au sein d'une bûche : le VERBE ne pourrait s'y développer.

3° *Le non-isolement de l'être supposé capable de coopérer au développement du VERBE.*

Il est démontré en effet, et par l'expérience, et par le raisonnement, présupposés réels : que, le VERBE ne peut se développer au sein de l'isolement.

Après avoir reconnu : que, ces conditions sont nécessaires, absolument nécessaires, à la possibilité d'existence du VERBE et à la possibilité de son développement ; l'ignorance vaniteuse aurait dû rechercher : si, partout où ces conditions se trouvent réunies, le VERBE se développe : NÉCESSAIREMENT.

Puis, après avoir trouvé : que, sous l'ensemble de ces conditions, le VERBE se développe : NÉCESSAIREMENT ; l'ignorance vaniteuse aurait dû rechercher : s'il y a des êtres chez lesquels se trouvent :

1° Sensibilité : qu'elle soit apparente ou réelle ;

2° Mémoire matérielle, centre nerveux, cerveau ;

3° Non-isolement.

Puis, après avoir trouvé : qu'il y a un nombre immense d'êtres de cette espèce indéterminée, l'ignorance vaniteuse aurait dû se dire :

Les êtres, de cette espèce indéterminée, chez lesquels le VERBE se sera développé, ont nécessairement une sensibilité réelle : qu'elle soit matérielle ; ou, qu'elle soit immatérielle.

Les êtres, de cette espèce indéterminée, chez lesquels le VERBE ne se sera point développé, n'ont qu'une sensibilité apparente : quelque apparence de réalité que cette sensibilité puisse avoir ; parût-elle même aussi réelle que le mouvement du soleil autour de la terre paraissait réel, avant Galilée ¹.

Et l'ignorance vaniteuse aurait pu distinguer : là, où il y a sensibilité réelle ; là, où il n'y a que sensibilité apparente ; que, la sensibilité soit matérielle ; ou qu'elle soit immatérielle. Sur ce point, l'ignorance se serait déjà évanouie.

C'est clair, c'est évident, à aveugler des milliers d'albinos ; et il n'est pas un seul enfant, de six à dix ans, bien élevé, qui ne comprenne parfaitement ; quoique des enfants de quarante à cinquante ans, mal élevés, peuvent ne point le comprendre.

Dès ce moment, l'ignorance vaniteuse aurait su : non-seulement que, chez l'homme, la sensibilité y est réelle ; mais encore : que, chez les animaux, la sensibilité n'y est qu'apparente.

¹ Théoriquement : c'est incontestable.

Pratiquement : ce sera incontestable : dès que l'on aura placé deux enfants de sexes différents, dans un isolement complet ; et, qu'ils auront inventé le VERBE.

Mais, l'ignorance vaniteuse ne pouvait savoir encore : si, chez l'homme, la sensibilité est matérielle ou immatérielle. Et, l'ignorance vaniteuse doit le savoir : sous peine de rester dans l'ignorance, dans le scepticisme relativement à la réalité du raisonnement. Car, si, chez l'homme, la sensibilité est matérielle, le raisonnement qui s'y trouve, incontestablement, n'y existe qu'illusoirement : puisqu'un être, tout matière, est nécessairement un automate : ainsi, que le dit formellement M. Proudhon, véritable interprète de l'ignorance vaniteuse ; et le raisonnement, chez un automate, est aussi illusoire chez le même interprète : que, chez un rouage, un pignon, un poids, etc.

Pour que l'ignorance vaniteuse, puisse sortir complètement de l'ignorance et de la vanité, il faut donc qu'elle recherche encore :

Si, la sensibilité, réelle chez l'homme seul, est matérielle ou immatérielle.

Alors, l'ignorance vaniteuse aurait dû se dire :

« La matérialité de la sensibilité réelle, de la sensibilité plus qu'apparente, repose, EXCLUSIVEMENT : sur la réalité de la sensibilité des animaux.

« Cette sensibilité est illusoire : nous venons de le reconnaître.

« Donc, la sensibilité réelle ne dérive point : des développements de l'organisme ; des développements de la vie ; des développements de la matière.

« Donc, la sensibilité réelle est immatérielle ¹.

« Donc la sensibilité seule réelle de l'homme est immatérielle.

« Et, nous étions des ignorants : quand, notre vanité nous faisait affirmer : que, la sensibilité des animaux était réelle. »

(Colins : *La justice dans la science hors l'Église et hors la révolution*, tome III, 1860, pp. 364 à 369.)

¹ Tous les matérialistes, Auguste Comte en tête, le plus savant d'entre eux, conviennent : que, si la sensibilité des animaux n'est qu'apparente, la sensibilité réelle de l'homme est immatérielle.

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre VI

Démonstration de l'immatérialité des âmes

A. Mémoire

[Retour à la table des matières](#)

La nature nous donne des cerveaux ; la société nous donne ses pensées.

Bonald, Recherches philosophiques, t. I, p. 19.

Avec plus de simplicité... on pourrait raisonner dans toutes les sciences comme on raisonne en mathématiques ; et, en mathématiques, le raisonnement deviendrait aussi pénible, aussi vague et aussi incertain que dans les sciences les plus obscures, si on effaçait de leur langue les traits qui en font toute la perfection.

Supposons, en effet, qu'on ait cent noms différents pour exprimer les cent premiers nombres, et que la plupart de ces noms prennent un sens différent dans la bouche de ceux qui s'en servent ; supposons, par exemple, que lorsque je dis *quinze*, mon voisin entende *seize*, un autre *vingt*, un autre *quarante* ; n'est-il pas évident qu'on passera toute sa vie, qu'on passerait tous les siècles à disputer sans jamais s'entendre ? Or, nous le demandons, et le lecteur nous a sans doute prévenu, *que fait-on dans les sciences morales, et quelles langues parlent-elle ?* On peut en juger par le nom des facultés de l'entendement...

Ce n'est pas la nature des idées qui fait qu'en général on raisonne moins bien dans les sciences morales que dans les sciences mathématiques ; c'est l'imperfection des langues qu'elles parlent.

Laromiguière, Réflexions sur la langue des calculs,
p. 40 ; Paris, 1805.

L'erreur n'est jamais si difficile à détruire que lorsqu'elle a sa racine dans le langage. Tout terme impropre contient un germe de propositions trompeuses ; il forme un nuage qui cache la nature des choses et met un obstacle souvent invincible à la recherche de la vérité.

Jérémie Bentham, *Traité des preuves judiciaires*, liv. III, ch. 1.

Que signifie le mot *mémoire* ? Pour le savoir, allons au dictionnaire. Écoutons !

« MÉMOIRE, *s. f.* sans pluriel. *Memoria*, faculté de l'âme de se souvenir. »

Maintenant, allons au mot *se souvenir*. Là, nous trouvons :

« SE SOUVENIR, *avoir mémoire*. »

Ainsi, selon le dictionnaire, *la mémoire* est, pour l'âme : la *faculté d'avoir de la mémoire*.

Allons au mot *âme*, pour en savoir davantage !

« ÂME, *s. f.* *Anima*, principe de la vie, – du mouvement, – des hommes, – de tous les êtres vivants. »

Et, comme la vie n'est que mouvement ; voilà que le mot MÉMOIRE signifie :

« Faculté du mouvement d'avoir de la mémoire. »

Comprenez-vous ce galimatias ?

Soyons plus clair !

Nous ne savons pas encore : s'il y a des âmes ; autres, que les résultantes matérielles.

Chaque individu, apparent ou réel, se présente constamment, à ceux qui sont capables de le juger, avec un ensemble de propriétés qui le font considérer : comme, étant toujours le même être, malgré la différence des temps. Chaque molécule, chaque force même, possède en soi des qualités : qui, constituent son individualité phénoménale. C'est, par là, qu'elle *manifeste* son identité ; en prenant, au figuré, l'expression active *manifeste*. Cet ensemble de propriétés, manifestant identité, est ce que nous appellerons *mémoire* : comme, faisant rappeler : que, chaque individualité phénoménale, est toujours *elle*. Nous savons : que, cet ensemble de qualités, est *seulement* ce qui rappelle l'identité, à ceux qui raisonnent. Mais : comme nous ne savons pas, si l'être phénoménal dont il est question, possède ce que celui qui raisonne appelle *mémoire* ; comme nous ne savons même pas encore ; si, nous-mêmes nous avons une âme, en réalité ou en apparence ; et, par conséquent, si nous nous manifestons en réalité ; ou, si la matière seule nous fait faire, ce que nous appelons nous *manifeste* ; il est évident : que, pour les individualités qui *ne*

sont pas nous, nous devons, *provisoirement*, appeler *mémoire* : les ensembles de qualités qui feront reconnaître les individualités, par ceux qui raisonneront, par ceux qui auront *une mémoire* : dans le sens qu'ils attachent à ce mot *pour eux-mêmes*. Ensuite, il faudra rechercher : où, parmi les individualités qui ne sont pas nous, il y a des mémoires, semblables à celle qui nous permet de raisonner ; ou, tout au moins, sert à nous faire croire : que, nous sommes capables de raisonner.

Les individualités, qui ont À PEU PRÈS la même mémoire, constituent : les coupes *arbitraires*, nommées *espèces* ; et, il n'y aura d'espèce *réelle* : que, s'il y a des individualités, ayant des mémoires : ABSOLUMENT IDENTIQUES. Si, par exemple, nous reconnaissons : qu'il y a des âmes réelles, identiques par conséquent, en tant qu'immatérielles ; si, alors, elles ont une manifestation ABSOLUE de leur immatérialité ; nous dirons : que, les individus : ayant des âmes ; ayant des mémoires ; c'est-à-dire, toujours dans le même sens, des manifestations ABSOLUMENT IDENTIQUES ; constituent l'espèce RÉELLE ; et, que les autres prétendues espèces, ne sont espèces : qu'ILLUSOIREMENT.

Continuons à rechercher, la valeur que doit avoir le mot *mémoire* : abstraction faite d'âme, de sentiment d'existence, de sensibilité ; abstraction faite de la valeur indéterminée que nous donnons actuellement au mot *mémoire* ; valeur tellement indéterminée, que nous ne savons : ni, où elle est : ni, ou elle n'est pas ; du moment que nous cessons de parler de notre propre individualité ; apparente ou, réelle.

La mémoire, caractérisant primitivement une individualité phénoménale, se modifie : par diverses circonstances extérieures. Lorsque, ces circonstances sont dirigées par une volonté, dans un but quelconque, les modifications acquises, en tant que considérées comme plus ou moins durables, peuvent se nommer résultats *d'éducation*.

Donnons quelques exemples : d'éducation, dont les mémoires sont susceptibles.

Le carbonate calcaire rhomboïdal, isolé de tout corps conducteur, se souvient, ou a mémoire, pendant plusieurs jours, du plus léger attouchement ; c'est-à-dire : qu'il donne à l'électromètre, des preuves plus ou moins durables de la modification que le simple contact d'une autre individualité lui a fait éprouver ; qu'il en ait eu, ou qu'il n'en ait pas eu conscience ; qu'il l'ait sentie, ou qu'il ne l'ait pas sentie ; dans le sens que nous attachons à ces mots, peu importe. Il en est de même : pour la topaze ; pour la tourmaline, etc.

La mémoire, ou l'ensemble des caractères, se modifie d'une manière plus durable encore ; même, avant d'arriver à ce que nous appelons des *individualités organiques*. Dans une barre de fer doux, la mémoire magnétique s'y trouve, pour ainsi dire, à l'état liquide ; tant, elle est susceptible de modification. Placez une barre, dans l'axe de l'inclinaison magnétique, vous lui trouverez des pôles opposés parfaitement distincts. Renversez la barre, toujours dans le même axe, les pôles changeront : comme, si vous renversiez une bouteille, dans laquelle se trouveraient deux liquides de densités différentes. Donnez, ensuite, un coup de marteau à cette barre toujours, dans

le sens de l'axe ; la mémoire liquide : se solidifie se fixe ; cristallise pour ainsi dire ; et, se conservera longtemps. Aimantez, enfin, un barreau d'acier ; et, la mémoire durera des siècles : même en augmentant par l'exercice.

Citons quelques exemples, relatifs aux végétaux.

Des graines conservent leur mémoire reproductive, quelquefois des milliers d'années. Des variétés, acquises par l'éducation, se transmettent par bourgeons, etc., etc.

Si, nous quittons les individualités fixées au sol, pour passer aux individualités locomobiles nommées *animaux*, et, toujours en faisant abstraction d'âme ou de sensibilité ; nous voyons la mémoire se modifier, en raison des circonstances où chacune se trouve, en raison de la complexité de l'organisme ; et finir, par se centraliser dans le cerveau.

Arrivé à l'homme, la mémoire matérielle, primitive ou instinctive, se modifie avec tant de facilité : que, la mémoire, primitive ou instinctive, devient presque méconnaissable. Elle se modifie, aussi, avec tant de facilité dans le singe : que, nous disons : qu'il a l'instinct d'imitation ; ce qui est dire, tout simplement : que, sa mémoire se modifie, avec une excessive facilité.

En descendant l'échelle, cette facilité de cultiver, de modifier la mémoire, d'éduquer les individualités, diminue. Ce n'est plus, alors, sur les individus isolés : que, les effets de l'éducation se remarquent ; mais, ils se retrouvent, relativement aux générations ; et, l'on produit des variétés ; des races ; de prétendues espèces ; avec d'autant plus de facilité : que, l'on descend plus bas sur l'échelle.

Nous savons : que, l'emploi que nous venons de faire du mot *mémoire*, aura d'abord de la peine à se faire admettre. Chacun éprouvera une espèce de répugnance : à s'en servir, sous ce rapport. C'est, que notre mémoire, depuis qu'elle est en exercice ; et, celle des hommes, depuis l'origine de l'humanité ; est modifiée de manière : à associer les idées de sensibilité, de sentiment d'existence, et de mémoire. Voici, par exemple, le raisonnement : inhérent à l'époque d'ignorance primitive :

Il y a en moi : sensibilité ou sentiment d'existence et mémoire. Il y a, chez les autres hommes : sensibilité ou sentiment d'existence et mémoire. Les signes conventionnels qui l'expriment le prouvent incontestablement. À la vérité, il n'y a pas de signes conventionnels, pour exprimer : que, la sensibilité ou le sentiment de l'existence se trouve, en dehors de l'homme, chez les êtres locomoteurs dits animaux. Mais, rien ne prouve : que, ces signes conventionnels soient la caractéristique obligée, d'un sentiment d'existence uni à un organisme ayant une mémoire centralisée, dans des circonstances où se trouvent les animaux. Il y a d'ailleurs, à cet égard, un critérium également certain. L'homme a des sens : qui servent à le conserver dans la vie ; et, à le propager dans le temps. Cette conservation et cette propagation s'effectuent : par la satisfaction de besoins qu'il éprouve. Des besoins, éprouvés et satisfaits, démontrent l'existence du bien-être et du mal-être. Le bien-être est jouissance, le mal-être est souffrance. Partout, où il y a jouissance et souffrance, il y a sensibilité ou sentiment d'existence et mémoire. La jouissance et la souffrance sont, dès lors, un critérium pouvant servir à déterminer : l'être ayant sensibilité ou sentiment d'existence et mémoire. Donc, partout où je verrai des êtres locomoteurs, se conservant comme individus et comme espèce, au moyen de sens, j'en conclurai :

que, chez ces êtres, il y a : besoins, moyens de satisfaire ces besoins, bien-être, mal-être, jouissance, souffrance, mémoire, sensibilité ou sentiment d'existence ; par conséquent *âme* ; et, je nommerai ces êtres : ANIMAUX.

Il est facile de reconnaître : combien, le raisonnement que nous venons de donner, comme nécessairement produit par l'ignorance primitive, est digne de son origine. En effet, ce raisonnement est complètement illusoire. À la vérité il dit : que, *rien ne prouve* : que, les signes conventionnels soient la caractéristique obligée, d'une sensibilité réelle, unie à un organisme ayant une mémoire centralisée ; et, se trouvant dans certaines circonstances. Mais aussi, il ne dit pas : qu'il y a impossibilité : que, cette preuve soit donnée. Il y a là ignorance ; et, cette ignorance, *non reconnue*, est le point de départ : de ce mauvais raisonnement.

Ce même raisonnement ajoute ensuite : qu'il y a, pour l'existence de la sensibilité, un critérium, aussi certain que les signes conventionnels : la *jouissance* et la *souffrance*. Cela est incontestablement vrai. Mais, ce même raisonnement affirme : qu'il y a *jouissance* et *souffrance*, partout où il y a : locomotion ; des sens apparents ; conservation de la vie ; ainsi que propagation dans le temps. Or, c'est la conclure par analogie ; et, nullement par identités ¹. C'est même conclure, au moyen d'analogies fort grossières ; dès, que l'on veut : comparer des êtres, placés à une certaine distance les uns des autres ; et, se servir des règles ci-dessus, pour déterminer l'animalité.

Par exemple : les plantes se conservent dans la vie et se propagent dans le temps ; et, les plantes ne sont point reconnues : comme ayant *sensibilité réelle* et *mémoire centralisée* ; conditions nécessaires, pour qu'il y ait *jouissance* et *souffrance*. Néanmoins, beaucoup de plantes se meuvent ; et, beaucoup de prétendus animaux ne se meuvent pas. Puis, beaucoup de prétendus animaux manquent de plusieurs sens, au point : que, nos facultés de médecine, ici seules compétentes, ne reconnaissent plus : que, le canal digestif, pour caractéristique essentielle de l'animalité.

Voilà, donc, l'animalité réduite à un canal d'absorption et d'excrétion ; tel, qu'il y en a tant chez les végétaux ; c'est-à-dire : réduite à des attractions et à des répulsions vitales.

Pour que le raisonnement, donné par l'ignorance primitive, pour déterminer l'animalité, pût devenir rationnellement incontestable ; il faudrait : au lieu d'avoir pris la jouissance et la souffrance *apparentes*, pour critérium de la sensibilité réelle ; prendre, au contraire, la sensibilité réelle, pour critérium de jouissance et de souffrance réelles : puisque la jouissance et la souffrance *réelles* dérivent de la sensibilité *réelle* ; et non, la sensibilité *réelle* de la jouissance ou de la souffrance *apparentes*. C'est-à-dire, qu'il faudrait : avoir trouvé la caractéristique essentielle, ESSENTIELLE, remarquons-le bien, de

¹ « L'analogie... nous donne souvent lieu de faire certains raisonnements qui d'ailleurs ne prouvent rien, s'ils ne sont fondés que sur l'analogie...

« ... Les raisonnements par analogie peuvent servir à expliquer et à éclaircir certaines choses, mais NON PAS À LES DÉMONTRER. Cependant une grande partie de notre philosophie n'a point d'autre fondement que l'ANALOGIE. »

Ancienne encyclopédie, article ANALOGIE.

l'union de la sensibilité réelle à une organisation locomotrice, ayant une mémoire centralisée ; et, connaître qu'elles sont les suites résultant, *nécessairement*, de la société de plusieurs êtres ayant cette union pour essence ; dans le cas, que l'état de société fût nécessaire : au développement de cette caractéristique.

Si, l'on était parvenu à ce but ; il serait facile de dire : là, il y a sensibilité réelle et mémoire centralisée ; par conséquent : *intelligence* ; *jouissance* ; *souffrance* ; RÉELLES. Là, il n'y a : que, mémoire centralisée ; et, point de sensibilité réelle ; par conséquent : point d'*intelligence* ; point de *jouissance* ; point de *souffrance* ; RÉELLES. Mais, jusque-là, une pareille détermination est absolument impossible ; et, dans l'affirmation : qu'en dehors de l'homme, il y a : sensibilité réelle ; intelligence réelle ; l'homme, qui ne reconnaît d'autorité, que le raisonnement rendu incontestable, ne peut voir : que *préjugé*. Et, il en est évidemment de même : pour la souffrance et la jouissance RÉELLES ; puisque, jouir et souffrir n'est qu'une modification : de la sensibilité proprement dite.

De ce qui précède, il s'ensuit : que, si les idées vulgaires venaient à se trouver rectifiées, relativement à la croyance : que, la sensibilité existe en dehors de l'homme ; il faudrait également qu'elles fussent rectifiées, relativement à la croyance : que, la jouissance, la souffrance et l'intelligence sont inséparables de la mémoire ; dans le cas qu'on veuille qu'il y ait de la mémoire en dehors de l'humanité. Et, comme nous allons prouver : que, ces mêmes croyances sont des erreurs ; nous admettrons l'expression *mémoire*, avec une valeur pouvant exister : même, en faisant abstraction de la sensibilité. Relativement à l'homme, cette expression aura une valeur *propre*. En dehors de l'homme, elle aura une valeur *figurée*, ayant pour signification : *l'ensemble des qualités qui font reconnaître l'identité des individualités, par ceux qui ont une mémoire réelle*.

Si, malgré la répulsion actuelle à donner de pareilles valeurs à l'expression *mémoire*, nous préférons nous servir de ces valeurs, plutôt que de faire usage de l'expédient, si commode, d'inventer un nouveau mot ; c'est, qu'en faisant du néologisme, l'*analogie* se fût trouvée perdue ; et que, près de ceux qui ne se sont pas encore fait un devoir de raisonner par identités, l'analogie est, pour ainsi dire, la seule ressource que l'on puisse avoir pour se faire comprendre.

Résumons ce que nous venons de dire sur, les différentes espèces de mémoire.

Le préjugé donne, à ce que nous appelons figurément *mémoire des corps inorganiques*, le nom de *propriétés* sans épithète. Les savants néanmoins, commencent à diviser ces propriétés : en physiques et chimiques.

Le préjugé donne, à ce que nous appelons figurément *mémoire des corps organiques abstraction faite de centre nerveux*, le nom de *propriétés vitales*. Ce sont les propriétés : physiques, chimiques, et organo-électriques.

Le préjugé donne, à ce que nous appelons figurément *mémoire des corps organiques ayant centre nerveux*, le nom de *propriétés vitales*, et de *propriétés ou facultés intellectuelles*. Il réserve le nom de *mémoire*, pour les

propriétés relatives à *l'intelligence*, considérée comme conservatrice des modifications. Et cela, avant de s'être assuré : que, les êtres auxquels il attribue cette mémoire, aient réellement la sensibilité ; par conséquent, avant de s'être assuré : que, ces êtres peuvent avoir des propriétés intellectuelles ; au lieu de n'avoir : que, des propriétés cérébrales.

Il est évident : qu'en dehors du préjugé ; et, que du moment qu'il est fait abstraction de toute démonstration incontestable, relativement à la détermination des êtres où il y a sensibilité réelle ; les expressions : *propriétés physiques, chimiques, organo-électriques, vitales et intellectuelles* n'ont que des valeurs différant du plus au moins, comme les expressions *règles*, par des limites plus ou moins arbitraires ; et, que toutes ces expressions peuvent être remplacées, avec avantage, par le mot *mémoire* signifiant : ensemble *des qualités rappelant l'identité des individualités*.

Passons, maintenant, au siège de la mémoire ; toujours considérée abstraction faite de la *sensibilité réelle* ; sensibilité, que nous devons laisser en dehors, pour aussi longtemps ; que, nous ne savons point préciser partout où elle existe ; mémoire que, sous le rapport d'*ensemble de qualités*, nous distinguerons par l'épithète de *matérielle* : ce que nous devons faire, logiquement ; jusqu'à ce que nous soyons convaincu : non-seulement, qu'il en existe une autre espèce ; mais, encore, que nous puissions déterminer parfaitement : là, où elle est ; là où elle n'est pas.

Voyons, dès lors, comment les diverses espèces de cette mémoire générique diffèrent entre elles, sous le rapport du siège ; selon, que les individus, caractérisés par ces différentes mémoires, sont : *locomoteurs* ; ou, seulement *locomotibles*.

Parmi les individualités, seulement locomotibles ; il y a : des êtres inorganiques ; et, des êtres organiques.

Dans la matière inorganique et corporelle ; la mémoire des individus moléculaires ne paraît avoir, pour siège : que, des pôles.

Dans la matière organique, la mémoire, chez les végétaux, se trouve pour ainsi dire généralement répandue. En s'élevant sur l'échelle, elle se concentre néanmoins ; et, de plus en plus : dans la graine.

Mais, passons rapidement aux individus locomoteurs. Ne nous arrêtons même pas sur la série presque infinie des infusoires ¹. Et, faisons observer : que, les divisions par *règles*, nécessairement arbitraires, laissent en dehors, sous le rapport de locomotivité, une foule d'êtres dits *animaux* : qui ne sont que *locomotibles* ; et, que nous devons cependant embrasser : dans le règne dit *locomoteur*.

En effet : quel titre a l'éponge pour être le point de départ du prétendu règne animal ? Est-ce : parce qu'elle aspire et expire l'eau ? Les plantes font mieux. Elles aspirent le gaz acide carbonique, s'assimilent le carbone, ce qui

¹ Plusieurs savants ont déjà abandonné la prétention : de conserver, un certain nombre d'infusoires, au sein de l'animalité. Alors, que sont-ils donc ?

est bien digérer ; et, expirent ou secrètent l'oxygène. Y a-t-il là, différence de règne ? Serait-ce pour la locomotivité ? Mais, l'éponge ne quitte pas le sol ; et, beaucoup de graines, avant de germer, se meuvent absolument comme des animaux. Est-ce pour la spontanéité des mouvements ? Sous ce rapport, la sensitive présente des apparences : que, certainement, l'éponge n'offre pas. Est-ce pour la mémoire ? L'éponge n'offre pas la moindre trace de tissu nerveux. Et, c'est dans ce tissu, que, la mémoire relative à la sensibilité, doit se trouver ; dit : la science.

Voilà, donc, un animal, en dehors de la sensibilité proprement dite. C'est, un animal : qui, n'est pas animé ; qui, n'est pas un animal. Voilà, une animalité sans mémoire : dans le sens du préjugé.

Mais, où donc commence ce tissu nerveux, siège de mémoire et de prétendue sensibilité ? Il est absolument impossible de le dire ; car, la transition du tissu élémentaire zoologique, au tissu nerveux, est aussi insensible : que, la transition des propriétés inorganiques, aux propriétés organiques.

Élevons-nous : jusqu'à ce que nous trouvions, évidemment, ce tissu nerveux. Arrivons au polype d'eau douce. Si, ce tissu nerveux est le siège : de l'animalité ; de l'âme ; d'une sensibilité réelle ; indépendante de la vie ; d'une immatérialité, et de ce qui seul peut la manifester ; d'une mémoire *figurément dite*, capable, par sa centralisation, de devenir mémoire *proprement dite* ; l'âme, qui sert de base à cette dernière mémoire, est essentiellement *une*. Si, néanmoins, ce polype vient à être coupé en morceaux ; vous avez, de suite autant de prétendues sensibilités ; autant d'âmes, autant de mémoires que de tronçons. Singulière immatérialité : que, celle qui se divise et se multiplie, à coups de ciseaux. C'est, cependant, à de pareilles âmes : que, l'on accorde la spontanéité RÉELLE : pour peu, qu'elles soient unies à de la matière. Il est vrai : que, les matérialistes se sauvent de ce ridicule, en affirmant : que, la sensibilité est un résultat de l'organisme. Mais, nous n'oublierons pas ces Messieurs. Ici, il ne s'agit encore : que, de *mémoire*.

Peut-être, le siège : de la mémoire réelle ; de la sensibilité réelle de l'âme enfin ; est-il *exclusivement* : un cerveau.

Soit ! Qu'est-ce qu'un cerveau ?

Il est aussi impossible de le dire, déterminément, qu'il l'est de déterminer : le tissu nerveux. Le tissu nerveux se transforme en cerveau, en passant : par l'état ganglionnaire ; par des transitions aussi insensibles : que, le tissu nerveux passe à l'état de ganglions.

Un siège spécial n'est donc point nécessaire : à la mémoire matérielle. Cependant, dans le langage dit scientifique, une mémoire n'est attribuée, dans le règne zoologique ; qu'aux individus, ayant un centre nerveux indéterminément, nommé *cerveau* ; et, l'observation démontre : que, cette mémoire retient les modifications ; et même les renouvelle : par la seule action des forces organiques ; et, avec d'autant plus de facilité : que, l'organe cérébral est plus complexe ; plus développé.

Le siège ne différencie donc point, essentiellement, les diverses espèces de mémoires. Et, la *mémoire* de toute individualité locomotrice, fût-ce même celle d'un homme, dès que celui-ci est considéré abstraction faite de la sensibilité ; ou, même en faisant seulement abstraction de la sensibilité développée dans le temps ; ce qui inclut dans cette catégorie l'homme avant le verbe : cette mémoire, disons-nous, est tout aussi exclusivement matérielle que, la mémoire d'un atome ; ou, même celle d'une force considérée : comme centripète ou centrifuge. Et, tout mouvement dérivant de cette mémoire, quelles que soient les apparences de spontanéité réelle qu'il puisse offrir ; est sujet, néanmoins, aux lois générales ou spéciales de la matière.

Quelque inconvénient, qu'il puisse y avoir, à couper une discussion par une digression ; nous croyons, cependant, devoir arrêter un instant nos lecteurs ; sur l'expression : mouvement *apparemment spontané* ¹.

Lorsque, le vulgaire n'aperçoit point la cause matérielle d'un mouvement ; il affirme, sans nullement réfléchir : que, ce mouvement est spontané. L'homme instruit, reconnaissant déjà l'ignorance primitivement inhérente à l'humanité, se borne à dire : ce mouvement est *apparemment* spontané.

Un joueur de gobelets, place dans une terrine pleine d'eau qui lui sert de bassin, un canard artificiel, que traverse, occultement, un barreau aimanté.

Si, le bateleur présente à ce prétendu animal, soit un morceau de pain, soit un morceau de matière non alimentaire, également traversé d'un barreau aimanté ; et, qu'il ait soin d'approcher les pôles de même nom ou de noms opposés, de manière ; à mettre les mouvements du canard en harmonie avec la matière qu'il lui présente ; le canard s'approchera ou s'éloignera, par des mouvements apparemment spontanés.

Et, le vulgaire s'empressera de dire : que, le prétendu animal est vivant ; ou, que le bateleur est sorcier. L'animalité et la sorcellerie disparaissent cependant : dès, que les barreaux sont mis à découvert ; et, que les propriétés magnétiques sont comprises. C'est, que ces mouvements sont alors reconnus dériver : d'une matière impondérable ; d'une force : que, le vulgaire a l'habitude de rattacher à sa propre animalité et, par suite, à tout ce qu'il comprend sous le nom d'animalité ; d'une force, d'une matière incorporelle : que, le vulgaire, même instruit, confond souvent : avec l'immatériel ; avec le réellement animé.

Il en sera bientôt, pour le règne zoologique ou locomoteur, comme, il en est actuellement : pour le canard du bateleur.

Déjà, la généralité de nos académies reconnaît, en effet qu'il n'y a point sensibilité réelle ; mais, seulement vie zoologique : chez la plupart des infusoires, dont la *spontanéité, alors reconnue apparente des mouvements*, peut se

¹ Dans le présent paragraphe, nous répéterons souvent : des choses, qui déjà auront été dites au chapitre V du présent livre. Elles seront donc inutiles pour quelques-uns de nos lecteurs. Elles sont néanmoins si essentielles : que, nous préférons les replacer ici, inutilement, pour ces quelques-uns ; à laisser la discussion inintelligible, pour ceux qui n'auraient point conservé présent à l'esprit : ce que nous avons démontré, en examinant les principaux philosophes.

comparer : à ce qui nous paraît le plus réellement spontané, dans le domaine extra-microscopique. De là, à reconnaître : que, tous les mouvements de la vie zoologique ont la même cause que celle dérivant : soit de la vie végétale ; soit de la vie générale ; il n'y a qu'un pas ¹.

Relativement aux mouvements *apparemment spontanés*, le vulgaire se trouve donc déjà au même point ; où sont nos écoliers découvrant les barreaux occultes ; lorsque déjà ils ont commencé à étudier : les influences magnétiques.

Nous reprenons, et nous disons :

Il y a des mouvements apparemment spontanés, qui dérivent de ce que nous avons appelé : mémoire matérielle ; mémoire générique, renfermant une infinité d'espèces.

Passons à une autre mémoire générique.

Lorsqu'un sentiment d'existence ² peut se démontrer, incontestablement, comme existant chez un individu, doué d'une mémoire matérielle centralisée ; cette union, constituant intelligence ou tout au moins capacité d'intelligence, rend, la mémoire matérielle centralisée qui s'y rapporte, *intellectuelle* ; ou, pour être plus exact, capable de *devenir intellectuelle* en recevant des signes conventionnels.

Nous verrons bientôt : que, des signes conventionnels se développent, *nécessairement* ; partout, où un sentiment d'existence se trouve uni, à une mémoire matérielle centralisée ; pourvu, seulement, qu'il y ait état de société ; en donnant, à cette expression, la valeur : d'état de contact *nécessaire*, entre deux individus, ayant ces conditions.

Il résultera de cette incontestabilité : que, la sensibilité, le sentiment de l'existence, l'âme, a une existence *réelle* : partout, où ces signes auront, eux-mêmes, une existence incontestable. Et, que le sentiment de l'existence, la sensibilité, l'âme, n'aura, au contraire, qu'une existence *illusoire* ; partout, où plusieurs individus, existant en contact nécessaire, et ayant mémoire centralisée, n'auront point développé de signes conventionnels : quelles que soient, d'ailleurs, les apparences que les individus puissent offrir, qu'il y ait en eux : sensibilité, sentiment d'existence, âme.

Tout ce que nous venons de dire, sur la mémoire, est parfaitement clair. Si, quelqu'un de nos lecteurs y trouvait quelque obscurité ; qu'il nous relise,

¹ L'âme universelle de tous les philosophes de l'antiquité, n'est autre : que, la force, la matière ; ils ne se trompaient qu'en lui attribuant l'intelligence. Et, ils se trompaient nécessairement : tant que l'existence des immatérnalités, des âmes n'était pas démontrée. Alors, il n'y avait de possible que, panthéisme ; ou anthropomorphisme.

² Nous avons déjà dit mille fois : qu'un sentiment d'existence, est : une immatérnalité ; une sensibilité ; une âme : soit dans l'éternité, soit dans le temps nous le répétons, pour ceux qui auraient pu l'oublier. Dans le langage parfaitement précisé, l'expression *sentiment d'existence* appartient au temps ; c'est la sensibilité après le verbe. Cette remarque sera encore inutile pour beaucoup de nos lecteurs ; et, cependant, nous la faisons. Si, nous nous servons, ici, des mots *sentiment d'existence* et non du mot *sensibilité* ; c'est, que l'expression *sentiment d'existence* désigne mieux l'individualité.

attentivement ; et, il verra : qu'il y avait de sa faute, et non de la nôtre. Si, malgré cette recommandation, il ne nous comprenait pas ; qu'il nous abandonne. Nous ne craignons point cet abandon, de la part de ceux qui nous auront suivi : jusqu'à présent.

B. Sensations

[Retour à la table des matières](#)

Par l'habitude d'employer un mot dans un sens figuré, l'esprit finit par s'y arrêter uniquement, par faire abstraction du premier sens ; et ce sens, d'abord figuré, devient peu à peu le sens ordinaire et propre du mot.

CONDORCET, Tableau des progrès de l'esprit humain, p. 55.

On peut agir sans sentir ¹, tous les automates en sont la preuve ; le flûteur de Vaucanson, le canard qui digérait, le joueur d'échecs, sont des machines artificielles qui agissent et ne sentent pas ; mais on ne peut penser qu'on ne sente ².

Encyclopédie méthodique, art. PLAISIR,
rédigé par M. Panckoucke, entrepreneur de cette *Encyclopédie*.

Un somnambule ne souffre ni ne jouit, puisqu'il n'a l'esprit présent à rien de ce qu'il fait ³ ; c'est un automate naturel, qui imite sans le savoir ⁴ les actions, les mouvements de l'homme qui pense et réfléchit.

Id., *ibid.*

Voilà trop de métaphysique, dira-t-on peut-être ; mais je réponds qu'elle était nécessaire, puisqu'on voulait expliquer la nature d'un *corps politique* ⁵ sans avoir recours au langage figuré ⁶. Cette expression a servi de prétexte à des allégories sans

¹ Agir sans sentir, constitue une action figurée. Quand, cette action figurée est prise comme une action proprement dite ; il n'est pas difficile de faire agir : les laitues, les écritoirs, etc.

² Bien. Mais jusqu'où s'étend la sensibilité ? Si, on ne le sait pas, comment distinguer la sensibilité apparente, de la sensibilité réelle ? Comment, alors, distinguer : le propre du figuré ?

³ Voilà, où l'on arrive : quand, on ne distingue point la sensibilité dans le temps ; de la sensibilité dans l'éternité. La conclusion de cette manière d'argumenter est : qu'on peut imiter sans âme ; ou, ce qui est la même chose, sans que l'âme s'en mêle. Ce qui est absurde, dans l'hypothèse de l'auteur qui attribue tout *raisonnement* à l'âme ; car imiter, au propre, est bien certainement raisonner.

⁴ Imiter, sans le savoir, est bien certainement : une expression figurée, prise au propre. Si, on imite sans le savoir : une laitue, une écritoire, peuvent imiter.

⁵ Tout ce que va dire Bentham du *corps politique*, peut être appliqué à l'expression *être sensible* ; et, nous prions nos lecteurs d'y prêter la plus sérieuse attention.

⁶ Aussi longtemps que la sensibilité, proprement dite, n'est point déterminée ; il est impossible de distinguer : le propre du figuré. Un chien est-il sensible au propre ; ou, au figuré ; une éponge, une sensitive l'est-elle : au propre ou, au figuré ?

fin, qui sont devenues elles-mêmes la base d'une multitude de raisonnements puérils. L'imagination des écrivains s'est épuisée à donner aux corps politiques les propriétés des différents corps : tantôt ce sont des corps mécaniques, et alors il est question de leviers, de ressorts, de rouages, de chocs, de frottement, de balancement, de prépondérance ; tantôt ce sont des corps animés, et alors on emprunte tout le langage de la physiologie : on parle de santé, de maladie, de vigueur, d'imbécillité, de corruption, de dissolution, de sommeil, de mort et de résurrection. Je ne sais combien d'ouvrages politiques seraient anéantis si on leur ôtait ce jargon poétique avec lequel on pense créer des idées, *quand on ne combine que des mots* ¹.

Il est vrai que, soit pour abrégé, soit pour tempérer l'aridité du sujet, il est permis d'emprunter quelques traits au langage figuré ; et même on y est forcé, puisque les idées intellectuelles ne peuvent jamais s'exprimer que par des images sensibles ² : mais dans ce cas, il y a deux précautions à observer ³ : l'une, de ne jamais perdre de vue la vérité simple et rigoureuse ⁴, c'est-à-dire d'être toujours en état de traduire clairement le langage figuré en langage simple ⁵ ; l'autre, de ne fonder aucune conclusion sur une expression figurée, dans ce qu'elle a d'impropre ⁶, c'est-à-dire lorsqu'elle ne s'accorde plus avec le véritable fait ⁷.

Le langage figuré, très-utile à la conception quand il vient à la suite du langage simple, lui est funeste quand il le remplace. Il accoutume à raisonner sur les plus fausses analogies, et forme autour de la vérité un nuage que les esprits les plus clairvoyants ont bien de la peine à percer ⁸.

Jérémie Bentham. Tactique des assemblées législatives.

Que signifie le mot *sensation* ? Car, enfin, pour se servir de ce mot, il faut y attacher une valeur précise, déterminée ; sous peine : de parler sans se comprendre. À cet effet, allons au dictionnaire et, encore une fois, écoutons.

« SENSATION, *s. f.* *Sensatio*, impression que l'âme reçoit des objets par les sens. »

Tant, que nous ne saurons pas, précisément : là, où il y a âme réelle ; là, où il y a seulement âme apparente ; nous ne saurons pas où il y a sensation : en apparence ; ou, en réalité.

En examinant la valeur de l'expression *mémoire*, nous avons vu ; que, le dictionnaire donne pour valeur, à ce mot :

¹ Ce passage est admirable.

² Nos lecteurs redresseront facilement : ce qu'il y a d'erroné dans cette phrase.

³ L'auteur va donner un excellent conseil. Seulement, il a été, jusqu'à présent, absolument impossible de le suivre : parce qu'il est encore impossible de distinguer : le simple, le propre, du figuré.

⁴ Pour ne pas la perdre de vue, il faut la connaître. Un corps politique, est-il politique au propre, partout où il y a des hommes rassemblés ? Une bande d'assassins est-elle un corps politique ? Un chien est-il sensible : au propre, ou, au figuré ?

⁵ Et, voilà, nous le répétons : ce qui est encore impossible ; et, ce que Bentham n'a jamais fait. Nous en donnerions mille preuves, s'il le fallait.

⁶ Excellent conseil ! Mais, si l'auteur l'avait suivi, il n'aurait pas même pu dire : s'il était un être : au propre, ou, au figuré.

⁷ Très-bien ! Mais, qu'est-ce qu'un véritable fait ? voilà le difficile. Qu'est-ce qui distingue : le fait, *au propre* ; du fait, au figuré ?

⁸ Tout cet alinéa est admirable.

« Principe de la vie, du mouvement... »

Dans ce cas, il y a sensation : partout, où il y a mouvement c'est-à-dire : partout. Et, comme partout et nulle part, c'est la même chose, pour le résultat ; il s'ensuit : qu'il n'y aurait pas de sensation. Cette détermination ne peut guère nous aider, pour faire un usage utile : du mot sensation. Voyons, au mot *sens*.

« SENS, *s. m. Sensus*, faculté de l'animal par laquelle il reçoit les impressions du corps. »

D'après cette définition, la lumière, sentie, ne serait pas une sensation. Mais, laissons cette difficulté. Il en résulte toujours : que, tant que le mot animal ne sera point précisé ; nous ne saurons point : où, il y aura sens réel ; où, il y aura sens apparent.

Allons au mot *animal* ; peut-être serons-nous plus heureux.

« ANIMAL, *s. m. Animal*, être organisé et sensible, doué d'instinct pour sa conservation et sa reproduction, qui n'a que des idées simples, perçoit et garde les images des choses, a des viscères, se meut spontanément, choisit sa nourriture et le sol qui lui convient, n'est pas essentiellement adhérent au sol pour en tirer sa substance. »

Voilà tous les animaux, qui adhèrent au sol, désanimalisés. Mais, ne nous en inquiétons pas. L'animal est *un être organisé sensible*. Mais jusqu'où va la sensibilité ? Nous n'en savons rien. Voilà encore le mot *sensation* vide de sens : pour tout ce qui n'est pas l'homme.

Voyons au mot *instinct*. Peut-être en saurons-nous davantage.

« INSTINCT, *s. m. Instinctus*, sentiment naturel du bien et du mal physique et même moral. – Sentiment, mouvement naturel (irréfléchi) qui dirige les animaux dans leur conduite. »

Nous voilà retombés sur les animaux, qui, d'après le dictionnaire, ont le *sentiment naturel du bien et du mal physique et même moral*. Mais, laissons le dictionnaire ; et, son galimatias.

À moins qu'il n'y ait sensation partout ; ce qui, nous le répétons, ferait qu'il n'y aurait sensation nulle part, quant au résultat ; il est évident : que, puisqu'il est encore impossible de dire : là, il y a sensation réelle ; là, il n'y a que sensation apparente ; il y a des sensations apparentes, qui pourront être prises pour réelles ; et, peut-être, des sensations réelles ; qui pourront n'être prises : que, pour apparentes.

Et, que seront des sensations, qui ne seront qu'apparentes ?

Pour ceux, qui ne seront point matérialistes ; comme pour ceux qui le seront ; ce ne seront : que, des mouvements, ayant pour cause : des forces ; de la matière. Pour les uns, comme pour les autres, ce seront des sensations matérielles. Pour ceux qui n'admettent la sensibilité : que, sur une certaine

étendue de l'échelle animale ; ou, de l'échelle des êtres ; étendues qu'ils ne peuvent déterminer ; la sensation, quand elle sera ainsi nommée sans savoir où elle ne se trouve pas, sera une sensation *figurément* dite : et, l'épithète de matérielle lui conviendra toujours. Voilà, qui est parfaitement clair ; même au sein de l'indétermination.

Puisque, nous ne savons pas encore : s'il y a des immatérialités ; puisque nous ne savons pas encore : jusqu'où s'étend la sensibilité supposons : un animal sans immatérialité ; et, ayant un cerveau : laissant hors de discussion la question de savoir : s'il a une sensibilité *réelle*, ou, si sa sensibilité n'est *qu'apparente*.

Dans ce cas :

Lorsqu'un *mouvement* nommé *sensation*, parce qu'il est considéré comme retentissant dans le cerveau, sens interne, frappe un des sens externes ; ce mouvement-sensation modifie le cerveau, le sens interne, l'organisme, la mémoire ; de manière qu'en l'absence, de ce mouvement-sensation, le cerveau, le sens interne, l'organisation, la mémoire peut reproduire les effets de cette cause absente ; dans des circonstances physiologiques ou pathologiques, relatives à *l'innervation*, fonction, de l'aveu de tous, essentiellement matérielle.

La modification cérébrale produite par le mouvement-sensation, considérée comme susceptible de se reproduire en l'absence de sa cause efficiente ; est, *l'abstraction* de ce mouvement-sensation, dont la reproduction a toujours une cause occasionnelle.

La sensation, dans ce cas, s'abstrait donc d'elle-même ; et, d'elle-même, son empreinte se place dans le cerveau ; s'il est permis de donner le nom d'empreinte, à ce qui n'est que mouvement, ou incorporel ; quoique n'en étant pas moins matériel.

La sensation, en effet, alors s'abstrait elle-même ; elle ne peut être abstraite par un être réel, par un sentiment d'existence, une immatérialité, une âme ; puisque nous présupposons : que, dans cet être capable de sensation, il n'y a de sentiment d'existence : qu'en apparence ; et non, en réalité.

Relativement à la sensation, qui s'abstrait elle-même, et n'est point abstraction ; nous dirions : s'il était permis de comparer la zoologie à la phytologie : que, c'est une fleur qui se féconde ; et, n'est point fécondée.

La sensation reste en outre dans le cerveau : non plus comme sensation, mais comme abstraction ; non plus comme mouvement, mais comme équilibre : puisque l'effet se reproduit en l'absence de la cause qui vient d'agir.

C'est ainsi, par exemple : que, dans certaines circonstances physiologiques ou pathologiques, un chien, en dormant, aboie : comme, s'il poursuivait un lièvre, en réalité.

Dans ces mêmes circonstances, de pareils mouvements peuvent se reproduire : aussi longtemps, que la vie organique ou particulière existe ; aussi

longtemps, que cette même vie particulière n'est point rentrée : dans la vie générale. Et, s'il nous était permis de comparer la physiologie à la physique, nous dirions : que, le chien rêvant est une batterie électrique chargée, continuant à donner des étincelles : aussi longtemps, qu'elle n'est point épuisée peu à peu ; ou, que subitement elle n'est point rentrée en communication, avec le réservoir commun.

Quant à la sensation non matérielle, non figurée ; pour pouvoir en parler d'une manière déterminée, il faut savoir : jusqu'où, s'étend la sensibilité sur l'échelle des êtres ; et, surtout savoir : s'il y a en nous, l'immatérialité. Car, si en nous l'immatérialité n'existe pas ; la sensation n'en sera pas moins matérielle ; le raisonnement qui en dérive sera également matériel ; et, il n'aura de valeur : que, celle d'un écho : qui répète, nécessairement, ce qui l'a frappé.

Jusque-là, nous sommes toujours : parfaitement clair.

C. Abstractions, signes, idées

[Retour à la table des matières](#)

Une des premières bases de toute bonne philosophie est de former pour chaque science ¹ une langue exacte ² et précise, où chaque signe représente une idée bien déterminée, bien circonscrite, et de parvenir à bien déterminer, à bien circonscire les idées par une analyse rigoureuse.

Les Grecs, au contraire, abusèrent des vices de la langue commune ³ pour jouer sur le sens des mots, pour embarrasser l'esprit dans de misérables équivoques, pour l'égarer en exprimant successivement par un même signe des idées différentes ⁴.

Condorcet, Tableau des progrès de l'esprit humain, p. 65.

Cette doctrine (des idées) est sujette à mille objections. Mais ce qu'il y a de plus absurde, c'est de dire qu'il existe des être particuliers en dehors de ceux que nous voyons dans l'univers, mais que ces êtres sont les mêmes que les êtres sensibles, à cette seule différence près que les uns sont éternels, les autres périssables : en effet, tout ce qu'ils disent, c'est qu'il y a l'homme en soi, le cheval et la santé en soi, imitant en cela ceux qui disent qu'il y a des dieux, mais que ces dieux ressemblent aux hommes ⁵. Les uns ne sont pas autre chose que des hommes éternels ; les idées des autres ne sont de même que des êtres sensibles éternels.

Aristote, *Métaphys.*, 1, II, ch. III.

Dire, au propre, qu'il y a des termes abstraits ; que, tous les mots ne sont pas également des abstractions ; est une sottise si ⁶ énorme, qu'elle peut seulement être comparée à celle de demander *qu'est-ce que telle chose* ? Et, cependant, ces deux sottises sont aussi anciennes : que, ce qui est si sottement nommé philosophie ; et, elles sont la source de l'ensemble des sottises : qui, constituent le fatras prétendu philosophique.

Sens commun.

Une abstraction est un raisonnement ; un raisonnement est une abstraction. Tout ce qui sortira de là, en fait d'abstraction, est digne de Bedlam.

¹ Au propre, il n'y a qu'une science : la connaissance de la vérité ; la méthode d'arriver à la vérité. L'expression *science*, prise au pluriel, n'est qu'une figure ou une sottise. Pour connaître ce qui est matière, il faut connaître ce qui ne l'est pas ; pour connaître ce qui est immatériel, il faut connaître ce qui ne l'est pas. Et il n'y a que cela.

² La langue est l'esclave : de la science, du raisonnement ; et, la science, le raisonnement, n'est pas : l'esclave de la langue.

³ Cet abus est inhérent à l'époque d'ignorance ; et personne, chez les anciens, n'a abusé des vices du langage : autant qu'on l'a fait chez les modernes. Voyez à cet égard les plus belles intelligences du XIX^e siècle.

⁴ Comme, par exemple, quand on fait signifier au mot DIEU : tantôt, *un* tantôt, *plusieurs*.

⁵ Il serait curieux de savoir : comment, il serait possible de s'imaginer : des dieux qui ne ressembleraient pas aux hommes. L'essence de l'homme est l'intelligence ; des dieux sans intelligence, seraient moins que des brutes. Et, cependant, comme le dit Aristote, des dieux, qui ont de l'intelligence, ne sont que des hommes.

⁶ Le « si » est de nous. I. R.

Une abstraction de sensation qui se fait et n'est point faite ; une abstraction qui est une pure modification de la mémoire, c'est-à-dire du cerveau, qui est matière ; est bien une *abstraction matérielle* ; tant, en elle-même ; que, par son origine.

Un signe, représentant une abstraction matérielle ; l'image du lièvre, par exemple, qui fait aboyer le chien dans son rêve ; quoique ce lièvre soit mort ou absent ; est bien un mouvement ; comme l'image de la rose qui paraît au foyer d'un miroir concave, quoique la rose soit cachée, est aussi un mouvement. Or, un mouvement, essence de la modification, est bien matière. Le signe représentant une abstraction matérielle, est donc purement matériel : tant, en lui-même ; que, par son origine.

Ce même signe purement matériel considéré comme image de la sensation, est bien une idée, puisqu'une idée n'est qu'une image. Et, cette image, dérivant exclusivement d'un signe purement matériel, est bien une idée purement *matérielle* : tant en elle-même ; que, par son origine.

Aussi longtemps : que, les abstractions, les signes, les idées matérielles, n'ayant point d'origine intellectuelle, ne sont point distingués : des abstractions, des signes, des idées matérielles, ayant une origine intellectuelle ; il est de toute impossibilité : non-seulement de se faire comprendre des autres ; mais encore, de se comprendre soi-même. Par exemple : L'abstraction d'une sensation, lorsqu'elle est faite par une âme supposée immatérielle ; et, qu'elle est placée dans la mémoire matérielle, sous un signe conventionnel, pour que ce signe puisse être rappelé à volonté ; est une abstraction : nous ne dirons plus immatérielle mais matérielle, en elle-même et, intellectuelle, par son origine ; comme dérivant : d'une part, de l'âme ; de l'autre, de la mémoire matérielle ; dont l'union constitue intelligence.

Le signe conventionnel est matériel ou intellectuel, selon qu'il est considéré : soit, en lui-même ; soit, dans son origine ; et, l'idée, valeur de ce signe, est : matérielle et intellectuelle ; sous les mêmes rapports.

Résumons.

Chez les animaux que, par hypothèse, nous considérons comme dénués d'immatérialité ; il y a : des mouvements-sensations ; des chocs affectant les sens externes ; qui, peuvent être reçus par un sens interne. Ces sensations sont matérielles. Et, pour nous rapprocher des analogies vulgaires, dans le but de rationaliser, pour ainsi dire, le langage figuré ; nous dirons : que, ces sensations matérielles, reçues par un sens interne, sont *des perceptions matérielles* ; et, leur placement dans le cerveau, des *abstractions matérielles*.

Lorsque par les lois de l'organisation, par les lois inhérentes à chaque espèce de mémoire matérielle ; les sensations matérielles, les perceptions matérielles sont rappelées dans leurs abstractions matérielles ; le *mouvement*, résultat de ce rappel, est un signe matériel. Et, ce signe matériel, considéré comme représentant la sensation matérielle, est une *idée matérielle*.

L'action organique, suite nécessaire de cette idée matérielle, pourra, selon les besoins de l'organisation, être un mouvement de locomotion. Ce mouve-

ment, tendant vers un but externe, aura une cause interne inhérente à la matière. Et, comme ce mouvement, ayant une cause interne, ne sera nullement communiqué par une cause, externe ; ou, tout au moins apparaîtra ne l'être point ; il apparaîtra spontané ; c'est-à-dire étranger à la matière, d'après les notions vulgaires qui rendent : la matière inerte.

Ensuite : comme, nous ne reconnaissons de spontanéité, que celle qui dérive de l'intelligence ; et que la spontanéité existant en nous comme relative : à la matière, aux forces vitales, à la mémoire matérielle, à l'instinct, ne porte point le nom de spontanéité ; nous disons : que, chez les animaux *apparents*, il y a spontanéité, âme, raisonnement, volonté.

Mais, en dehors de toute immatérialité, cette spontanéité, cette âme, ce raisonnement, cette volonté sont illusoires. Il y a donc, chez ceux des *animaux* ainsi faussement nommés, dès qu'il est supposé ou démontré : qu'en eux, il n'y a point d'immatérialité ; il y a, disons-nous : spontanéité, âme, raisonnement, volonté ; mais, alors, d'une manière figurée. Et, les valeurs propres de ces expressions ne peuvent même s'appliquer à l'homme que par *hypothèse*, tant qu'il n'est point rendu incontestable : qu'il y a, en lui, individualité réelle. Et, néanmoins, ces expressions figurées sont nécessairement prises, comme ayant des valeurs réelles, tant chez nous que chez les animaux ; aussi longtemps : que, nous restons incapables de reconnaître incontestablement : là, où il y a immatérialité proprement dite ; là où il n'y a immatérialité que figurément dite ; là où il y a sensibilité proprement dite ; là, où il n'y a que sensibilité figurément dite.

De cette indétermination est résultée une conséquence qui ne tend à rien moins : qu'à l'anéantissement de l'ordre social.

Les prétendus spiritualistes, ayant été forcés : d'accorder une âme, une immatérialité, aux prétendus animaux ; et, les prétendus philosophes, ayant démontré : que, l'âme des animaux n'était que modification, matière ; les prétendus philosophes en ont conclu : que, l'âme de l'homme est également matière ; et, qu'elle disparaît à la mort : cessation de l'organisme.

Par opposition, à ce qui vient d'être établi ; il y a, chez l'être formé : par une organisation, ayant une mémoire centralisée, unie, à une immatérialité supposée ou incontestablement démontrée ; d'abord : des sensations matérielles ; des perceptions matérielles ; des signes matériels ; des idées matérielles ; ensuite, lorsque la mémoire matérielle est développée ; lorsque les besoins, résultat de circonstances que nous exposerons, forcent l'âme à développer la mémoire intellectuelle ; il y a : abstraction des idées matérielles ; placement de ces idées sous des signes conventionnels ; ces signes conventionnels sont des signes intellectuels ; le placement des abstractions de ces signes intellectuels dans le cerveau, dans la mémoire matérielle, sont des abstractions intellectuelles ; et, la mémoire matérielle qui les reçoit ; prend, sous ce rapport, le nom de mémoire intellectuelle. La valeur du signe intellectuel est enfin : une idée intellectuelle ; une idée proprement et non figurément dite.

Le rappel des idées ou des signes conventionnels, intellectuels, par l'être réel, par la volonté réelle, constitue la réminiscence, se rapportant essentiellement : à l'exercice de la mémoire intellectuelle. La comparaison des idées

intellectuelles, constitue le raisonnement proprement et non figurément dit ; raisonnement qui peut être bon ou mauvais, contestable ou incontestable. L'action, résultant du raisonnement non matériel, non figuré, est une action intellectuellement spontanée ; dérivant de la spontanéité intellectuelle ou réelle ; et, cette spontanéité constitue : la volonté réelle.

Concluons, relativement à la liaison des signes aux idées, des idées à l'âme, et réciproquement dans les cas : D'HYPOTHÈSE ; ou, DE DÉMONSTRATION ; DES IMMATÉRIALITÉS.

Partout où il y a signe conventionnel, il y a signe intellectuel.

Partout, où il y a signe intellectuel, il y a abstraction intellectuelle. Partout, où il y a abstraction intellectuelle, il y a sensation intellectuelle. Partout, où il y a sensation intellectuelle, il y a : sensibilité réelle, âme réelle, immatérialité. Et, nous prouverons bientôt ; que, réciproquement : partout, où il y a sensibilité réelle, unie à une mémoire matérielle centralisée, et de plus existence sociale ; là, il y a : sensations intellectuelles ; abstractions intellectuelles ; et, signes conventionnels.

Les idées intellectuelles, étant exclusivement relatives aux abstractions intellectuelles ; et, tout raisonnement intellectuel, étant exclusivement relatif aux idées intellectuelles ; tout raisonnement intellectuel est, ainsi, *exclusivement relatif : aux abstractions intellectuelles*. Et, par abréviation ; ou, pour ne parler qu'au *propre*, nous dirons : est, *exclusivement, relatif aux abstractions*.

Maintenant : comme tout ce que l'homme fait, en raison de sa liberté supposée ou démontrée ; et, non point par suite de son raisonnement matériel, de sa mémoire matérielle, de son instinct ; est relatif au raisonnement intellectuel, au raisonnement proprement dit ; et, pour abrégier, au raisonnement, qu'il soit bon ou mauvais ; tout ce que l'homme fait est relatif aux abstractions proprement dites ; et, toujours pour abrégier : AUX ABSTRACTIONS.

Enfin : comme, c'est la liberté ou le raisonnement qui caractérise l'humanité ; tout ce qui n'est point relatif aux abstractions proprement dites ; que ce soit chez ce que nous appelons HOMME ou ailleurs ; est, essentiellement relatif à la bête. Et, tout ce qui appartient, essentiellement, aux abstractions proprement dites : que, ce soit ici chez ce que nous appelons homme ou ailleurs ; est, essentiellement, caractéristique de l'humanité.

Ainsi, partout où il y a abstraction, nous sous-entendons toujours intellectuelle ou non figurément dite, il y a, essentiellement : humanité.

Dès lors, et comme conséquence nécessaire : dès, que des circonstances, qui, *incontestablement*, développent, *nécessairement*, la mémoire intellectuelle *partout où elle est possible*, EXISTENT ; et, que ces circonstances ne développent point cette mémoire ; là, il n'y a point possibilité d'abstraction intellectuelle ; là, *incontestablement* aussi ; et, *quelles que soient les apparences*, il n'y a point sensibilité ; là, il n'y a point intelligence ; là, il n'y a point humanité.

Remarquons, maintenant : qu'une union de sensibilité, à de la matière ayant une mémoire centralisée, n'occasionne point, *nécessairement*, le développement de la mémoire intellectuelle.

En effet : pour, qu'une idée intellectuelle existe ; il faut : qu'il y ait abstraction intellectuelle ; sinon, il y a seulement : sensation matérielle ; abstraction matérielle ; mémoire matérielle ; mais, non point mémoire intellectuelle, exclusivement relative : aux signes conventionnels.

Or, pour que des abstractions matérielles, soient placées sous des signes conventionnels, il faut *nécessairement* : que, le besoin du signe conventionnel existe. Car, rien ne se produit *dans un but*, sans, que le besoin ait désigné : le but.

Dès lors, en dehors du besoin de signes conventionnels, même avec possibilité de développement d'une mémoire intellectuelle, il ne peut exister : de signes conventionnels ; d'abstraction intellectuelle ; de raisonnement proprement dit ; mais, seulement : raisonnement matériel ; raisonnement figurément dit ; puisque, les signes conventionnels sont absolument *nécessaires* : au raisonnement intellectuel.

Mais, d'où naît le besoin de signes conventionnels, pour un être capable de développer : une mémoire intellectuelle ?

Exclusivement d'une *société nécessaire*, en donnant, à l'expression *société*, la valeur : d'opposé à l'isolement ; et, à l'expression *nécessaire*, la valeur de consécutif : aux lois de la matière ; aux lois de l'organisme. Alors, ce besoin de signes naît *nécessairement* : de cet état de société.

L'être humain, *isolé*, est donc incapable : de raisonnement proprement dit ; il se trouve : hors de l'état de nature intellectuelle ; il est circonscrit : dans l'état de nature matérielle ; il est réduit : au raisonnement matériel ; à l'instinct ; à l'état de brute.

Pour, qu'il y ait humanité développée ; il faut donc, *nécessairement*, qu'il y ait *société nécessaire*.

De plus : partout, où il y a : *société nécessaire*, cessation d'état d'isolement, entre des êtres ayant : sensibilité réelle ; et, en outre, mémoire matérielle centralisée, avec capacité de mouvements réciproquement communicables ; il y a : développement *nécessaire* de la mémoire intellectuelle ; nous allons le prouver. En attendant ; et, pour renfermer, tout ce qui est relatif à cet objet, dans un même cadre ; qu'il nous soit permis de dire : que, partout où il y a état de *société nécessaire*, entre des êtres tels que nous venons de les désigner, sans qu'il y ait développement de mémoire intellectuelle ; là, il n'y a point sensation réelle ; là, il n'y a point sensibilité ; là, il n'y a : ni intelligence ; ni humanité ; quels que soient, d'ailleurs : les mouvements ; les formes ; les apparences : de souffrance, de jouissance ; de sensibilité ; d'animalité.

Tout, ce que nous venons de dire, est toujours : parfaitement clair.

D.

Si les animaux ne parlent point, pourquoi ne parlent-ils pas?
Question, qui doit renfermer : la solution de celle relative
à l'origine du langage

[Retour à la table des matières](#)

Partout ou la raison me conduira, je la suivrai.

Cicéron, *Tusculanes*, II, 5 ¹.

Les hommes conservent encore les erreurs de leur enfance, celles de leur pays et de leur siècle, longtemps après avoir reconnu les vérités nécessaires pour les détruire.

Condorcet,
Tableau des progrès de l'esprit humain, p. 16. ²

... Cette foule de vérités où l'on est conduit en parcourant la chaîne immense des êtres, les rapports dont les anneaux successifs conduisent de la matière brute au plus faible degré d'organisation, de la matière organisée à celle qui donne les premiers indices de la sensibilité et de mouvement spontané, enfin de celle-ci jusqu'à l'homme, soit relativement à ses besoins, soit dans les analogies qui le rapprochent d'eux, ou dans les différences qui l'en séparent : tel est le tableau que nous présente aujourd'hui l'histoire naturelle.

Condorcet, *id.*, *id.*, p. 223.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée.

Pascal.

Pour dire *l'âme est jetée*, il faudrait être sûr qu'elle est *substance* et non *qualité*. C'est ce que *presque personne n'a recherché*, et C'EST PAR OÙ IL FAUDRAIT COMMENCER EN MÉTAPHYSIQUE, EN MORALE, etc. ³.

Voltaire, Remarque sur cette pensée de Pascal.

Ce fut (l'âme) et c'est encore, et ce sera toujours, une faculté, une puissance secrète, un ressort, un germe inconnu, par lequel nous vivons, nous sentons, par lequel les animaux se conduisent, et qui fait croître les fleurs et les fruits ⁴.

Voltaire, Hist. de l'établiss. du christianisme.

¹ Sic nunc rationem, quo ea me cumque ducet, sequar. *Tusc.* II, 5.

² Condorcet va, lui-même, se donner en preuve de ce qu'il vient d'établir. Personne, plus que lui, ne possédait les vérités nécessaires : pour détruire l'erreur, qu'il va admettre comme vérité.

³ Cette remarque de Voltaire est la constatation de l'état d'ignorance dans lequel l'humanité s'est trouvée depuis son origine ; et, se trouve encore.

⁴ Voilà, Voltaire abandonnant la sagesse du scepticisme ; et, dogmatissant le matérialisme : autant qu'il est possible de le faire.

La terre, dans les temps les plus anciens où la géologie la découvre, appartenait à la classe des astres lumineux. Sa surface était incandescente et probablement en fusion... ¹

Fourier a démontré qu'un globe de la même dimension que le nôtre, chauffé au rouge et abandonné sous les mêmes conditions de refroidissement dans l'espace, mettrait une durée de plusieurs millions d'années pour arriver à une température aussi basse que celle que la terre possède aujourd'hui.

Encyclopédie moderne, art. ÂGE.

L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous ².

Saint-Simon.

Notre globe est dans les langes ; nous le croyons vieillard : son *expérience* est celle d'un enfant.

Herschell.

Si la physique a ses faits *qui ne peuvent être que des mouvements* ³, la morale a les siens qui sont des *actions* ⁴ ; et des faits purement matériels ne prouvent pas plus pour ou contre une vérité morale ⁵, que de simples raisonnements ne prouvent pour ou contre la certitude d'un fait physique.

Bonald, *Recherches philos.*, t. I, p. 420.

Il y a une sensibilité qui dépend de la faiblesse des organes ⁶, qui souffre de voir souffrir, même un chat, un oiseau ⁷, d'entendre crier même une porte qui tourne difficilement sur ses gonds ; celle-là est moins une qualité ou une vertu qu'une maladie ⁸ ; et elle soulage les autres par *égoïsme* autant ou plus que par *humanité* ⁹.

Bonald, *Recherches philos.*

¹ Le mot *probablement* est mal placé. L'aplatissement du globe suffirait seul pour le faire rejeter.

² L'âge d'or, c'est l'âge de connaissance. Les révélations le placent dans enfance de l'humanité. La science, le place dans son âge viril.

³ Voilà l'identité de la matière et de la force reconnue, même par Bonald. Remarquez-le ! Bonald, est le dernier : des Pères de l'Église.

⁴ Oui : quand, il sera démontré : qu'il y a des actions, qui ne sont pas de simples résultats de force. Auparavant, il n'est possible : de différencier les actions des forces ; que, par hypothèse.

⁵ C'est vrai : mais, quand on aura prouvé : qu'il y a des vérités morales et même des vérités quelconques. Voyez ce que dit Voltaire dans sa remarque sur Pascal.

⁶ Il eût fallu ajouter : et de l'éducation.

⁷ Et, si un chat, un oiseau souffrent ; pourquoi ne souffrirait-on pas de les voir souffrir, comme on souffre de voir souffrir un homme ? Probablement, Bonald ne souffrirait pas : de voir souffrir un paysan. Voilà, où conduisent : l'anthropomorphisme et le matérialisme.

⁸ Est-ce la maladie de croire : que les animaux souffrent ? Ou bien est-ce une maladie de souffrir : en voyant souffrir son frère, son ami, sa femme, son enfant ?

⁹ Si l'humanité, qui ne dérive pas de *l'égoïsme*, c'est-à-dire du *raisonnement*, est une maladie ; comme celle de souffrir, en voyant souffrir.

La philosophie, qui signifiait chez les Grecs l'amour de la sagesse, et qui ne signifie pour nous que la recherche de la vérité, a commencé pour l'homme avec la *parole*, et pour l'univers avec *l'écriture* ¹.

Bonald, *ibid.*

Les raisons des règles du langage humain peuvent n'être pas celles que je donne ; mais il faut les chercher ² ; car l'homme doit travailler sans cesse à étendre sa raison : or, la raison de l'homme consiste à connaître les raisons de tout, ou la vérité ³, surtout dans les objets qui tiennent à l'intelligence d'aussi près que la parole.

Bonald, *ibid.*

La vérité est la connaissance des êtres et de leurs rapports ⁴.

Bonald, *ibid.*

Ils ne peuvent pas se persuader (les juifs et les Gentils) cette vérité fondamentale : que pour l'intérêt de la société, la vérité se développe à mesure que l'erreur s'aggrave et s'étend, et qu'il n'est aucune vérité, ABSOLUMENT AUCUNE, qui soit positivement interdite à l'intelligence humaine ⁵.

Bonald, *ibid.*

La société est entre *l'être* et le *néant*, tant que la morale est entre le oui et le non ⁶.

Bonald, *Législat. primitive*, t. III, c. VII

M. de Buffon croyait les bêtes des machines.

Bonald, *Mélanges*, t. II, p. 133.

L'âme est Dieu.

Lois indiennes, citées par M. De Chateaubriand,
Gén. du christ. t. I, p. 80.

La science par excellence doit avoir pour objet l'être par excellence.

Aristote, *Métaphysique*, 1. VI, 4.

L'objet éternel de toutes les recherches et passées et présentes, cette question éternellement posée : *Qu'est-ce que l'être ?* se réduit à celle-ci : *Qu'est-ce que la substance* ⁷ ?

¹ C'est, avec *la presse* : qu'il fallait dire.

² Voilà Bonald, le plus grand dogmatique de son époque, qui doute de ce qu'il affirme. Cela doit être : il n'est pas certain de ce qu'il avance. Où la science existe, le doute disparaît : il n'y a pas de sceptiques en mathématiques pures.

³ Et quand il la connaît ? doit-il encore douter et continuer à chercher.

⁴ Ainsi, quand on connaît quels sont les êtres matériels, quels sont les êtres immatériels, on connaît la vérité. Car ces rapports se déduisent de cette connaissance. C'est vrai.

⁵ Chrétiens ! amateurs du *Credo quia absurdum* ! écoutez ! ce que vous dit : le dernier des Pères de l'Église.

⁶ Et, la morale est entre le oui et le non ; tant, qu'on ne sait pas : si, la série continue des êtres est une vérité ; ou, une illusion.

⁷ Qu'est-ce que *telle chose* ? est, la plus énorme sottise : que, l'ignorance puisse faire prononcer ; et, la source de toutes les sottises philosophiques. Quand, vous nommez une chose ; vous avez, ou, vous n'avez pas, idée de cette chose. Si vous n'en avez pas d'idée ;

Id., *ibid.*, 1. VII, 1.

Quelques-uns pensent que les limites des corps, comme la surface, la ligne, le point, et avec elles la monade, sont des substances, bien plus substances même que le corps et le solide. De plus, les uns pensent qu'il n'y a rien qui soit substance en dehors des êtres sensibles ¹ ; les autres admettent plusieurs substances, et les substances, ce sont, avant tout, selon eux, les êtres éternels : ainsi Platon dit que les idées et les êtres mathématiques sont d'abord deux substances, et qu'il y en a une troisième, la substance des corps sensibles. Speusippe ² en admet un bien plus grand nombre encore : la première c'est, selon lui, l'unité ; puis il y a un principe particulier pour chaque substance ; un pour les nombres, un autre pour les grandeurs, un autre pour l'âme : c'est ainsi qu'il multiplie le nombre des substances. Il est enfin quelques philosophes qui regardent comme une même nature et les idées et les nombres ; et tout le reste, suivant eux, en dérive : les lignes, les plans, jusqu'à la substance du ciel, jusqu'aux corps sensibles.

Qui a raison, qui a tort ? quelles sont les véritables substances ? Y a-t-il, oui ou non, d'autres substances que les substances sensibles ? Telles sont les questions qu'il faut examiner après avoir exposé d'abord ce que c'est que la substance ³. La substance a, sinon un grand nombre de sens, du moins quatre sens principaux : la substance d'un être c'est, à ce qu'il semble ⁴ ou l'essence, ou l'universel, ou le genre, ou enfin le sujet ⁵.

Aristote, *Métaphys.*, 1. VII, 10.

La substance n'est pas quelque chose d'universel ; c'est un ensemble, un composé ⁶ de telle forme et de telle matière.

vous dites une sottise. Si, vous en avez idée ; vous dites encore une sottise : celle de demander ce que vous savez. Avez-vous idée de l'être, de la substance ? Si vous l'avez, pourquoi le demandez-vous ! si, vous n'en avez pas d'idée, pourquoi demandez-vous ce que c'est : qu'une chose, dont vous n'avez pas d'idée. Ayez une idée d'abord ; puis, examinez : si, cette idée est absurde *oui* ou *non* ; puis après : demandez-vous si *l'objet dont vous avez l'idée est une réalité ou une illusion* ; si, c'est un résultat de mouvement, matière ; ou, si c'est immatérialité ; si, cependant, les deux diffèrent. Après cela, vous savez tout : ABSOLUMENT TOUT. Essayez donc de trouver quelque chose : qui, ne soit point, implicitement, compris dans ce tout ?

¹ L'école d'Ionie et l'école atomistique.

² Neveu et héritier de Platon.

³ Lecteur, écoutez ! Le dominateur du monde intellectuel, pendant deux mille ans, va parler.

⁴ À ce qu'il semble ! Vous voilà bien instruits. Aristote nous donne une opinion. Écoutez-le lui-même sur la valeur des opinions :

« Quand même, dit-il, l'homme n'aurait pas la science, quand il n'aurait que des opinions, il faudrait qu'il s'appliquât beaucoup plus encore à l'étude de la vérité, comme le malade s'occupe plus de la santé que l'homme qui se porte bien. Car celui qui n'a que des opinions, si on le compare à celui qui sait, est, par rapport à la vérité, dans un état de maladie. »

Métaphysique, liv. IV, 4.

Et, ne croyons pas : que, sur les immatérialités, Aristote se contente d'à peu près.

« On ne doit pas, dit-il, exiger en tout la rigueur mathématique, mais seulement quand il s'agit d'objets immatériels. » *Ibid.*, liv. II, 3.

Aristote savait : qu'il n'y avait pas de rigueur mathématique, en sciences physiques.

⁵ Voilà, toute l'explication : que, le premier des philosophes, vous donne sur la substance. Écoutez ce qui va suivre : peut-être en saurez-vous davantage par des distinctions.

⁶ Comment, trouvez-vous la substance : qui est un ensemble ; un composé ? C'est, presque aussi clair : que, la définition suivante : « La pensée est la pensée de la pensée. » ARIST., *Métaphysique*, liv. XII, 9.

Id., ibid., 1. VII, 2, 3.

La forme elle-même, et par forme j'entends l'essence pure, la forme aussi a des parties tout aussi bien que l'ensemble de la forme et de la matière.

Id., ibid.

Tout a une place marquée dans le monde, poissons, oiseaux, plantes ; mais il y a des degrés différents, et les êtres ne sont pas isolés les uns des autres ; ils sont dans une relation mutuelle, car tout est ordonné en vue d'une SUBSTANCE UNIQUE.

Aristote, *Métaphys.*, 1. XII, 9.

Autrefois on ne pouvait rien voir mentalement, on ne connaissait que le témoignage des yeux. Il n'appartient, en effet, qu'à un esprit sublime de se dégager des sens et de se rendre indépendant du préjugé.

Cicéron, *Tusculanes*, I, 16.

La substance est un principe et une cause.

Id., ibid., I. VII, 16. ¹

Voyons ! si, nous ferons mieux : qu'Aristote et Platon. Et, pour y parvenir, rendons-nous, d'abord indépendants des préjugés.

Si, la création existe, le langage est révélé. Si, le langage ne peut exister : que, par la révélation ; la création existe. Mais, toute création est absurde, vis-à-vis de ceux qui raisonnent. Toute révélation l'est donc également, comme dérivant de l'anthropomorphisme. Laissons, dès lors, la création et la révélation aux croyants ; nous n'avons rien de commun avec eux.

La matière est éternelle. Si, des âmes existent, elles sont éternelles. Mais les mondes, les univers, en donnant ce nom aux nébuleuses, systèmes de milliards de soleils, sont-ils éternels ? Non. Tous les jours, des soleils disparaissent ; et, des nébuleuses se forment. Les univers ont des naissances spontanées, comme les vésicules animales ou végétales, dérivant : comme, tout ce qui est phénomène indépendant de la sensibilité : *des lois éternelles de la matière*.

Notre globe a été, primitivement, à l'état igné. L'état igné, est à la formation des univers ; ce, que l'état aqueux, est à la naissance des organismes. L'humidité n'est apparue sur notre globe que des milliers de siècles après son

¹ Maintenant, vous voilà bien instruits, sur la science par excellence. Ce qu'il y a de certain : c'est, que depuis Aristote, la philosophie n'a rien énoncé de mieux. Le prince des péripatéticiens dit :

« La pensée éternelle, qui saisit ainsi son objet dans un instinct indivisible, se pense elle-même durant toute l'éternité. » ARIST., *Métaphys.*, *ibid.*

Et le premier des éclectiques dit :

« Dans tout et partout, Dieu revient en quelque sorte à lui-même dans la conscience de l'homme dont il constitue indirectement le mécanisme et la triplicité phénoménale par le reflet de son propre mouvement, dont elle est l'identité absolue. »

L'un vaut l'autre.

Ce qui suit est plus clair ; et, revient : à la substance UNIQUE de l'éclectisme.

existence ¹. Les végétaux et les animaux s'y sont développés successivement, en passant, des plus simples aux plus composés. L'homme est le dernier des développements de l'organisme. La démonstration de ces faits scientifiques, il n'appartient qu'à l'ignorance : de la méconnaissance.

L'homme est-il un être absolument déterminé ; ou, n'est-il qu'une indétermination, sur une série continue de développements organiques, ne différant des autres : que, du plus au moins de complexité ?

Pour répondre, à cette question, il faut savoir : s'il existe plusieurs natures ; ou, s'il n'y en a qu'une ; et, surtout il faut savoir ce qu'on entend par l'expression : NATURE.

Pour arriver à le savoir, demandons-nous : qu'existe-t-il sur notre globe, dans l'univers, dans les possibles ?

Exclusivement deux choses : et, encore, si l'on suppose : que, les deux sont absolument distinctes : MOUVEMENT et SENTIMENT ².

Comment distinguer, avec certitude, le sentiment du mouvement ?

Par le verbe : si, cependant, le verbe est le développement nécessaire : du sentiment.

Dans ce cas, qu'est-ce que caractérise le verbe ?

La sensibilité, l'humanité. Et, toujours dans ce cas, partout où le verbe ne sera point développé, il n'y aura : que, mouvement, matière ; il n'y aura : ni sensibilité ; ni, par conséquent, humanité.

Cherchons l'origine du verbe, dans le but de savoir : là, où il y a humanité ; là, où il n'y a que matière ; là, où il y a sentiment ; là, où il n'y a que mouvement ; là, où il y a DROIT ; là, où il n'y a que LOI ³.

L'homme, nous le répétons, est le dernier animal qui ait apparu sur notre globe. Quel âge, s'il est permis de se servir de cette expression, avait-il à son apparition ?

Cette question, M. de Chateaubriand a pu l'agiter. M. de Chateaubriand est poète. Nous, nous ne le savons pas ; et, peu nous importe de le savoir. Cette question pourrait se faire : pour, chaque prétendue espèce. Que ce soit la transformation d'une prétendue espèce inférieure, à une prétendue espèce supérieure ; ou, que ce soit une formation spontanée de la force en corps ; encore une fois, que nous importe ? La formation spontanée du corps de l'homme, ne serait pas plus difficile à concevoir : que, la formation spontanée

¹ Voyez à cet égard les calculs de Fourier sur le refroidissement des corps.

² « Toutes les actions dont nous avons quelque idée se réduisent à ces deux : *mouvoir* et *penser*. » *Encyclopédie méthod.*, article PUISSANCE.

C'est : *mouvoir* et *sentir*, qu'il fallait dire ; ou, *mouvoir* et *vouloir*. Car, dans le temps, seul domaine où il y a des idées, *sentir* c'est aussi *vouloir* : vouloir changer, ou vouloir persister.

³ Le droit : est l'expression de l'immatérialité. La loi : est l'expression de la matérialité.

d'un univers. Ce qui appartient à l'ordre éternel, n'a : ni pourquoi ; ni comment.

L'homme physiologique complet, comprend une double individualité. Chaque individualité est-elle apparue, éloignée de celle qui lui est corrélative ? Peu, nous importe encore. Ce qu'il y a de certain ; c'est, qu'alors, chaque individualité aurait été, au moral, comme n'étant pas ; et, quant à la propagation : également.

Y a-t-il eu apparition simultanée ou successive de plusieurs couples ; et, les individus étaient-ils séparés : les uns des autres ?

Nous ne le savons pas davantage.

Dans le cas qu'ils eussent apparu séparés les uns des autres ; et, *avant l'âge de puberté*, y aurait-il eu cessation de l'état d'isolement, si quelques-uns s'étaient rencontrés ?

Nous l'ignorons de même.

Après l'âge de puberté, les individus *de même sexe*, s'ils s'étaient rencontrés, se seraient-ils rapprochés ; et, l'état d'isolement aurait-il cessé ?

Même ignorance de notre part. Quand, il s'agit de démontrer la vérité ; le doute, ni le hasard qui n'est qu'une expression de l'ignorance, ne doivent intervenir.

Ce que nous savons, le voici :

L'homme, ayant toujours été isolé, n'a point l'usage du verbe n'a point d'existence dans le temps. La théorie et la pratique le reconnaissent : d'une manière incontestable.

Pour, que le verbe se développe, il faut une *société*, en comprenant par ce mot, la cessation de l'état d'isolement, une société non accidentelle : car, ce n'est point sur des *contingents* : que, la démonstration de la vérité doit s'appuyer ; mais, sur le *nécessaire*, sur l'*inévitabile*. C'est donc, une société *nécessaire*, qui doit servir de base : à notre démonstration.

Nous allons démontrer.

L'époque de puberté étant arrivée ; deux individus de sexe différent, doivent se rencontrer, pour que l'humanité puisse exister : non-seulement dans ses éléments ; mais, dans son ensemble. Dès, qu'ils se rencontrent ; dès, qu'ils se trouvent en contact ; l'état d'isolement *cesse nécessairement*, ils forment une société *nécessaire*, pour aussi longtemps qu'elle reste indispensable : non-seulement à la génération ; mais encore à la conservation des produits de la génération ¹.

¹ Déjà, et plusieurs fois, nous avons établi : qu'il est impossible de bien raisonner, sur l'origine des connaissances, sans être instruit en histoire naturelle. Rousseau a nié l'existence de la famille, pour toute l'époque qu'il appelle état de nature ; et, qui n'est :

Voilà des prémisses générales.

Choisissons, maintenant, le cas le plus défavorable au développement du verbe. Supposons : que, les deux parties de l'homme physiologique, le mâle et la femelle, aient apparu sur le globe dans des lieux séparés ; qu'ils se soient rencontrés avant la puberté ; et qu'il y ait eu antipathie, répulsion entre eux. Chacun, se sera ainsi maintenu isolé, en dehors du temps, ainsi que nous l'avons exposé, ainsi que l'expérience le prouve ; et, tous les deux seront restés : à l'état de bestialité.

Arrive la puberté. Ils se rencontrent. Toute antipathie, s'il y en a eu, disparaît. Il n'y a pas encore *raisonnement*, mais *attraction*. Les fluides opposés s'attirent : l'éternité existe encore. Les fluides se confondent ; le cercle électrique se complète et, la première incarnation est la naissance : du temps ; de la raison des idées ; du verbe. Moi, TOI, NOUS, disent chacun d'eux. La parole et l'idée, l'idée et la parole, naissent simultanément ; et, trouvent leur source ; dans le premier éclair d'existence perçue : dans le premier embrassement ¹.

Le *moi*, le *toi*, le *nous*, IDÉES par les âmes, prononcés par l'embrassement, reflétés par les cerveaux ; le signe du *moi*, du *toi*, du *nous*, *l'étreinte* se place dans les mémoires *matérielles*, qui deviennent instantanément *intellectuelles*, et, il s'y place *nécessairement*.

Nous arrêterons-nous ici à présenter l'exposition des développements du langage ? Quel est celui de nos lecteurs qui ne puisse maintenant le faire aussi bien que nous ? Nous allons la donner néanmoins, pour en constater la facilité vis-à-vis de ceux qui, par esprit de contradiction, voudraient y trouver de la difficulté.

De nouvelles attractions brisent l'étreinte. Deux *forces* s'étaient unies ; deux *raisons* se séparent : le temps possède son empire.

Auparavant le *toi*, le *moi*, le *nous*, étaient encore *un*, ils n'avaient qu'un signe complexe ; l'éternité, pour ainsi dire, existait encore dans cette unité. Le temps commence à la séparation, à la diversité. Le *moi* se dit en s'étreignant, le *toi* en se montrant, le *nous* en ne se perdant point de vue. Ne pas se voir, c'est l'isolement ; c'est, un retour : à l'éternité ; à la mort.

que, l'état avant le verbe ; que, l'état purement bestial. S'il avait étudié la série des êtres ; il n'eût point avancé une proposition, dont actuellement le dernier des bacheliers ès-sciences, reconnaîtrait le ridicule.

Chez les mammifères et chez les oiseaux, sans exception aucune que celle du *coucou*, qui encore n'est qu'une exception apparente ; classes, où les sexes sont séparés ; et, où les petits ne peuvent, dès leur naissance, se passer du soin des parents ; ceux-ci restent en société, figurément dite, aussi longtemps : que les petits ne peuvent pourvoir seul : non-seulement à leur subsistance ; mais encore à leur conservation. C'est, seulement, chez les reptiles et les poissons ; que, commence : l'absence de contact prolongé, que nous appelons *famille*.

¹ Voilà le fameux ; « il faut penser sa parole, avant de parler sa pensée » ; incontestablement évanoui. Du reste, nous sommes arrivés à une époque : où cette expérience capitale doit se faire ; et, elle se fera.

Mais, la vue ne perce point la plupart des corps. Une attraction a séparé les deux moitiés de l'unité. Une voix s'échappe. Une voix répond. Et ces voix disent encore : MOI, TOI, NOUS.

Voilà, le langage du toucher ; le langage de la vue ; le langage de l'ouïe ; le raisonnement complet qui existe déjà ; et, le temps n'a pas encore vu : la première nuit.

MOI, TOI, NOUS... toute la grammaire, toutes les connaissances, toute l'humanité, le temps et l'éternité sont dans ces mots : implicitement ; ou, explicitement.

MOI, TOI, NOUS, idées et prononcés : que signifient-ils ?

Nom, substantif, verbe, et adjectif. Moi être ; moi être toi ; toi être moi, nous être un, être deux. Le premier *lui* est *toi*, un *moi*, une personnification, un préjugé ; l'adverbe est un adjectif, une qualification ; la préposition et l'interjection, des états ou des mouvements exprimés ¹.

Du moment, que le raisonnement, le temps, le verbe existent ; le présent, le passé, le futur coexistent ; et leur expression est simultanée au besoin de les exprimer ; facile ou difficile d'abord à être comprise ; mais, facilité qui devient toujours proportionnelle : au besoin de se faire comprendre ; et, à l'utilité de concevoir.

Pour toute l'époque d'ignorance, l'analogie est la base exclusive du raisonnement ; à l'exception des mathématiques pures, où l'on raisonne par identités hypothétiques. L'analogie est la source : d'où, le raisonnement tire les expressions, énonçant les modifications du moi, du toi, du lui. Toutes ces expressions sont *nécessaires* : en tant, que résultats du besoin de parler ; toutes sont conventionnelles : en tant, qu'acceptées pour exprimer telle ou telle modification.

Qui, maintenant, oserait nous demander des détails : sur le plus ou moins grand nombre de voyelles, de consonnes, sur l'emploi de telle ou telle voix simple ou complexe, pour exprimer tel ou tel besoin ? Celui, qui exigera de pareilles explications n'en aura jamais assez.

¹ « En grec et en latin, les noms de lieu deviennent presque tous adverbes au moyen de certaines terminaisons. En arabe on peut faire un adverbe de tout verbe, de tout nom, de tout adjectif. L'adverbe n'est donc pas un élément essentiel du langage, mais c'est une sorte d'abréviation qui équivaut à une préposition suivie d'un complément ; c'est un mot accessoire dans toutes les langues employé primitivement pour varier les formules du langage ou pour l'abrégier. P. LEROUX, *Encyclopédie nouvelle*.

L'existence dans le temps, dont l'expression est le verbe, se constitue de la connaissance : de l'être et de ses modifications. Le verbe consiste donc exclusivement : dans la manifestation du sujet et de ses modifications ; et l'expression *moi* contient implicitement l'un et toutes les autres. Après cela, vous classerez les expressions des modifications, en autant de divisions qu'il vous plaira ; vous n'aurez jamais que des coupes arbitraires. Il n'y a pas de substantif, qui ne puisse être adjectif ; pas d'adjectif, qui ne puisse être substantif ; etc., etc. Qu'est-ce qui empêcherait : que, le pluriel ne fût une partie de l'oraison ? Quand il sera nécessaire de distinguer le propre du figuré ; le propre et le figuré seront des parties du discours. Tout mot est une langue. *Moi* est une langue ; les mots *géométrie*, *algèbre*, *agriculture*, *telle science*, sont des langues. *Socialisme* est la langue qui les comprend TOUTES.

De la parole, à l'écriture ; de l'écriture, à l'imprimerie ; de l'imprimerie, à la découverte de la vérité ; de la découverte de la vérité, à son acceptation sociale ; il n'y a partout : que, la distance d'un besoin.

Et, comment des peuplades entières n'ont-elles encore pu parvenir, à *nommer* le nombre de leurs doigts ? Et, comment l'écriture n'existait-elle pas, au sein d'une civilisation telle que celle décrite par Homère ? Et, comment l'humanité n'est-elle point encore arrivée : à éprouver le besoin de la vérité ?

Admettons, comme vrais, les faits qui nous sont objectés ; et qui, cependant, sont tous contestables. Aussi longtemps : que, le cercle vicieux, constitué par le panthéisme philosophique et l'anthropomorphisme populaire, n'est pas brisé ; tout est obscur ; obscurité qui prend sa source dans la négation de la réalité du raisonnement ; négation qui, alors, naît, *nécessairement* : de l'exercice même du raisonnement. Une fois, ce cercle brisé ; rien n'est obscur ; et, l'infini perd son voile.

Dès, que le bien et le mal existent en réalité ; ce qui ne peut être, sous les domaines du panthéisme ou de l'anthropomorphisme ; le bien et le mal ont tous les degrés possibles ; et, les récompenses comme les peines, leur sont corrélatives. Ne sortons pas de notre monde ; ni de notre temps. Qui de nous, ne peut nommer tel scélérat : qui, vis-à-vis de nous-même, ne serait pas assez puni : si, après sa mort il allait, naître, pour une seule vie, chez la plus barbare des peuplades qui nous soit connue ? Enlevez donc cette peuplade du globe ; et, l'ordre moral est détruit. Dès, que l'ordre moral est reconnu réel ; tout ce qui est, doit être ; tout ce qui doit être, est ! tout ce qui est, est bien.

Nous venons de voir : que, l'homme physiologique ; l'homme famille ; parle *nécessairement*. Résumons les conditions *nécessaires* : pour, que le langage se développe : *nécessairement*.

1° Sensibilité : ce qui n'est autre : qu'existence sentie dans l'éternité ; que, capacité d'existence sentie dans le temps ;

2° Cerveau : centre nerveux ; mémoire matérielle centralisée ;

3° Société nécessaire : en donnant à ces mots la valeur, d'état : de non-isolement ; de contact organique prolongé ; de possibilité de communication de mouvement.

Examinons : chacune de ces conditions.

Sensibilité.

Cette condition est évidemment *nécessaire* : pour, qu'un langage, *proprement dit*, puisse exister. Des attractions et des répulsions, pourront présenter une apparence de sensibilité réelle ; des atomes chimiques paraîtront se *fuir* ou se *rechercher* ; des plantes paraîtront *rechercher* ou *fuir* tels excitants ou tels aliments ; des animaux paraîtront *s'exprimer* et *comprendre*. Mais, du moment

qu'il sera reconnu : que, la sensibilité n'est qu'apparente ; il sera également reconnu : que, les *fuites* et les *recherches* ne sont : que, de pures répulsions ; que, de pures attractions. Et réciproquement : du moment, qu'il sera démontré ; que, chez un être : supposé réel ; supposé sensible ; toutes les autres conditions du développement *nécessaire* du langage s'y sont trouvées ; et, que le langage ne se sera pas développé ; il faudra conclure : que, la sensibilité supposée ; n'est : que, sensibilité apparente ; n'est : qu'attraction et répulsion ; n'est : que, pur organisme.

Cerveau : centre nerveux ; mémoire matérielle centralisée.

Cette condition est *nécessaire* : comme la sensibilité. Supposez une âme, dans l'organisation la plus parfaite, mais privée : de centre nerveux de mémoire matérielle centralisée ; il y a impossibilité absolue d'existence dans le temps. Et, le langage n'est autre : que, l'existence dans le temps.

Société nécessaire : en donnant à ces mots la valeur : d'état de non-isolément ; de contact organique prolongé ; de possibilité de communication de mouvement.

Nous l'avons déjà vu ; l'homme isolé : ne parle ni en dehors ni en dedans ; n'a ni langage ni idée. Théorie et pratique sont d'accord, à cet égard.

Le contact prolongé des organismes est *nécessaire* : au développement du verbe. Peut-être, pourrait-il naître par un contact éphémère. Mais, l'isolement, quand le verbe est peu développé, pourrait détruire, dans la mémoire, l'effet du contact ; et, nous le répétons : ce n'est point, sur des *peut-être* ; que, nous devons nous baser.

Quant à la possibilité de communication de mouvement ; c'est, presque surabondance d'en parler. Il est évident : qu'une statue ne romprait point l'isolement. Aussi, ne faisons-nous mention de cette condition : que, pour parler des espèces de mouvements.

Si, l'humanité apparaissait sur le globe, avec seulement quatre sens externes ; avec l'ouïe en moins ; parlerait-elle ?

Nous avons démontré : que, l'étreinte est : non point incontestablement le premier signe réel ; mais, le premier signe, réel, qu'il est impossible de contester. Nous ne pouvons trop répéter : que, nous ne nous occupons point du *contingent* ; mais, du *nécessaire*. Or, le premier signe est indépendant de l'ouïe. Ce premier signe complexe, du *moi*, du *toi*, du *nous*, renferme, nous l'avons dit : le substantif, le verbe, l'adjectif, l'adverbe etc., et, il est évident : que, leur développement peut se faire, avec une égale indépendance de l'ouïe. Le langage, alors, serait borné : au rayon de la vue.

Et si l'humanité apparaissait, sur le globe, indépendamment de l'ouïe et de la vue ; parlerait-elle ?

Avant de répondre à cette demande, il y a une question préalable. Si, l'humanité apparaissait sur le globe, indépendamment de l'ouïe et de la vue, se conserverait-elle ? Si, elle ne peut se conserver ; le langage pourra ne point naître ; mais, si elle peut se conserver, le langage naîtra : *nécessairement*.

En effet : le premier signe, qui contient tous les autres, n'a besoin, pour être développé : que, de communication réciproque de mouvements ; et, si elle peut se conserver, les deux membres qui la composent, pourront développer le premier signe : lui-même, indépendant de l'ouïe et de la vue.

Mais, nous dira-t-on : une humanité, sourde et aveugle, ne pourrait se conserver.

D'accord : mais, qu'on ne dise point : que, telle ou telle espèce de sens externe, est nécessaire : au développement du verbe.

Le goût et l'odorat, en tant que n'étant point soumis à la volonté, ne peuvent servir à développer le premier signe : quoique indépendant de l'un et de l'autre.

Et, si l'humanité apparaissait sur le globe, bornée au seul tact général, sans aucun des quatre autres sens ; parlerait-elle ?

Elle parlerait, si elle pouvait se conserver. La question, est résolue pratiquement : puisqu'on apprend à parler à des sourds-muets-aveugles ¹ ; et si une humanité sourde et aveugle pouvait se conserver, le besoin, le premier signe étant trouvé, ferait ce que la bienveillance fait : au sein de notre humanité.

Maintenant, voyons : pourquoi, les animaux ne parlent pas.

Mais, où est la preuve : que, les animaux ne parlent pas ?

C'est vrai. C'est, par là : que, nous devons commencer.

Parler ou penser, penser ou parler, ce qui est la même chose, c'est raisonner. Et, nous venons de le voir, on raisonne avec un sens comme avec cinq. Du reste, les animaux dits supérieurs, ont le même nombre de sens que

¹ Il existe dans le New-Hampshire (État de l'Union), une pauvre jeune fille tout à la fois sourde, muette, aveugle et sans odorat, dont M. Dufour, directeur de l'institut des jeunes aveugles, à Paris, est venu retracer l'histoire. Laura Brigman était restée jusqu'à sept ans dans un état complet d'ignorance et d'abrutissement qui la privait de toute communication avec le monde matériel. Ce qu'il a fallu de soins et d'efforts pour l'initier à la vie extérieure, puis aux notions si complexes et si variées de la morale ne saurait se dire. Le docteur Home, directeur de l'institution des aveugles de Boston, entreprit son éducation, et, grâce aux procédés les plus ingénieux et les plus compliqués, il est parvenu à créer pour cette jeune fille un langage mystérieux, mais complet, et approprié à toutes les exigences de la vie sociale. Le journal de son éducation, fidèlement rédigé depuis l'origine, constate, dans tous leurs détails, ces merveilleux progrès. Aujourd'hui Laura Brigman comprend et se fait comprendre. Elle a conscience de ses actes ; elle connaît tous les attributs de l'esprit humain ; elle a l'idée de Dieu, de la mort, de la vie future, de l'équité, de la pudeur, de l'affection raisonnée, de la charité même, etc. (*Journal des économistes*, août 1845.)

nous, ne distinguant point : ce qui, dans la valeur du mot *sens*, peut différencier : le propre, du figuré.

L'être qui raisonne, poussé par le besoin, dit : *j'ai froid, j'ai chaud*, et, non-seulement se met au soleil ou à l'ombre ; mais, il se couvre ou se découvre ; se bâtit une habitation ; non point, en rapport avec l'instinct de l'espèce ; mais, avec le raisonnement de l'individu ; il s'approprie le feu, tout ce qui l'environne ; pour en faire : des *outils*, des *utiles*, des résultats du raisonnement. Et, ces outils se développent comme le verbe, dont les développements sont eux-mêmes les plus utiles des outils. Un télescope, un canon, une boussole, une imprimerie, sont des outils, comme des prépositions ; et, se développent, avec une égale nécessité : un peu plus tôt ; un peu plus tard.

Les animaux parlent-ils ?

Si, les animaux parlaient, ils nous répondraient. Les animaux ne parlent pas. Maintenant, pourquoi les animaux ne parlent-ils pas ?

Remontons la série des conditions : non-seulement, *nécessaires*, pour que le verbe puisse se développer ; mais, dont l'ensemble est tel : que, partout où elles sont, le verbe se développe : *nécessairement*.

Parmi les animaux, dits supérieurs, y a-t-il possibilité de communication réciproque de mouvement ?

Qui donc oserait le nier ?

Parmi les animaux, dits supérieurs, y a-t-il société nécessaire : en donnant, à ces mots la valeur : d'état de non-isolement ; de contact organique prolongé ?

Qui oserait nier : que, chez les animaux, dits supérieurs, il y ait famille physiologique ?

Chez les animaux, dits supérieurs, y a-t-il : cerveau, centre nerveux ; mémoire matérielle centralisée ?

Qui donc oserait le nier ?

Et, que faut-il ajouter à ces conditions ; pour, que les animaux parlent NÉCESSAIREMENT ?

La sensibilité.

Mais, les animaux ne parlent pas. Que leur manque-t-il donc pour, qu'ils puissent parler ?

La sensibilité. Il faudrait être fou, pour oser le nier.

Est-ce clair ?

En réalité, il n'y a donc : humanité ; intelligence ; moral ; souffrance ; jouissance ; que là : où, des signes réels ; des connaissances conduisant *nécessairement* à la découverte de la règle rationnellement incontestable des actions, tant individuelles que sociales, se sont déjà développés. Et partout, où, dans les circonstances précitées, des signes, des connaissances conduisant *nécessairement* au même but, ne se seront point développés ; nous pourrions en conclure, d'une manière rationnellement incontestable : que, là il n'y a : humanité ; intelligence ; moral ; souffrance et jouissance ; qu'en *illusion* ; et non : en *réalité*.

Cette conclusion, incontestable, se trouve en opposition directe : non-seulement avec l'opinion vulgaire, ayant existé depuis l'origine de l'humanité ; mais encore, avec l'état actuel de la science. D'où proviennent ces deux oppositions ?

Commençons par l'opposition vulgaire.

Le vulgaire, c'est-à-dire ceux qui ont des opinions ; et, sous ce rapport, toute la science actuelle appartient encore au vulgaire ; juge sur des apparences et sur des preuves adoptées par éducation. Le vulgaire est un enfant. Élevez un enfant dans la croyance : que, sa poupée peut : dormir ; souffrir et jouir : il sera d'autant plus porté à le croire : que, sa poupée lui ressemblera davantage. Battez cet enfant, faites-le souffrir en le réveillant ; puis, frappez sa poupée, sous prétexte de la réveiller ; et, pour peu que sa sensibilité soit exaltée ; c'est-à-dire : pour peu, que sa mémoire matérielle soit propre à ramener, facilement, les signes intellectuels relatifs à la poupée et à la douleur ; l'enfant souffrira *intellectuellement*, par le raisonnement, *par le sens interne* ; plus, peut-être, que s'il avait été battu, il n'eût souffert *matériellement* ; ce qui signifie : souffrir par les *sens externes* ; car, sans cette explication, l'expression souffrir *matériellement* : N'A PAS LE SENS COMMUN.

C'est, seulement, lorsque l'âge des individus ; et, une seconde éducation, venant renverser la première ; leur démontrent : que, la capacité d'exécuter des mouvements de locomotion apparemment spontanés ; mouvements inhérents à la vie zoologique ; est nécessaire, pour qu'il puisse y avoir jouissance et souffrance ; que, ces enfants parviennent à se persuader : que, leurs poupées sont incapables de souffrir. Il en est de même, pour l'enfance humanitaire. Les individus de tout âge, pendant que dure cette période, sont élevés dans la persuasion : que, les poupées, vivantes et ambulantes, qu'ils voient veiller et dormir ; sont, comme eux susceptibles de jouir et de souffrir. Frappez les poupées de ces enfants humanitaires ! Pour peu, que leur sensibilité soit exaltée ; et, qu'ils tiennent à leurs poupées ; ils souffriront, *intellectuellement* ; plus, peut-être, qu'ils n'eussent souffert, *matériellement* : si, eux-mêmes, eussent été battus.

C'est, seulement : lorsque l'âge humanitaire ; et, une éducation basée sur l'incontestabilité ; éducation, que le besoin d'ordre rend nécessairement opposée à celle qui, primitivement, n'a de base que des opinions ; viennent démontrer à l'humanité : que, la capacité d'exécuter des mouvements de locomotion apparemment spontanés ; mouvements inhérents à la vie zoologique ; et, même l'apparence de la souffrance et de la jouissance ne suffisent point,

pour s'assurer, qu'il y a, réellement, jouissance et souffrance ; c'est seulement alors, disons-nous : que, l'humanité vient à se persuader : que, chez les individualités *organiques*, ayant les apparences de la capacité de jouir et de souffrir, il n'y a cependant individualité *réelle*, capacité *réelle* de jouir et de souffrir : que, là où des signes réels et, le développement des connaissances qui en résulte *nécessairement* ; s'établissent : NÉCESSAIREMENT.

Passons à l'opposition de la science actuelle.

La science actuelle ne diffère du vulgaire, si on veut l'en séparer, qu'en ce que : le vulgaire ne se pique point d'appuyer ses sentiments, sur des raisonnements ; tandis, que la science actuelle s' imagine, très-faussement : que, ses conclusions sont établies : sur un véritable raisonnement. Toutes les analogies, dit-elle, prouvent : que, chez les animaux, il y a souffrance, jouissance, par conséquent : sensibilité, intelligence. Par une série non interrompue, d'individualités, nous allons : de l'homme, jusqu'au dernier mouvement inhérent à la matière ; ou, plutôt, essence de la matière. L'intelligence n'est donc : que, modification, matière.

Certes, si ce raisonnement est bon, l'intelligence n'est, en effet, que matière. Mais, comme les lois de la matière sont essentiellement nécessaires ; et, que l'intelligence n'est que raisonnement ; il s'ensuit : que, la science actuelle, croyant obéir à un raisonnement, dont l'essence est la liberté, n'obéit cependant : qu'à la nécessité ; et, que ce qu'elle admet, pour raisonnement réel ; n'est, d'après ses propres principes, qu'un raisonnement illusoire.

Cette erreur, de la science actuelle, provient : de ce que, pendant l'enfance humanitaire, les analogies, à défaut d'identités, sont *nécessairement* prises : comme critérium de raisonnement. C'est, seulement, lorsque la nécessité sociale rend impossible la permanence de l'ordre sur une pareille base ; qu'il se découvre : que, chez les animaux, la sensibilité est purement *illusoire*.

Dans le commencement de cette révolution, seule révolution réelle ; les intelligences, nouvellement émancipées, éprouvent souvent des révoltes de l'organisme, contre cette conclusion. Que, par exemple, l'homme le plus convaincu : que, les animaux n'ont point de sensibilité réelle ; mais, élevé dans le préjugé, vienne à assister à une vivisection ; qu'il voie : scier les os d'un animal vivant ; lui ouvrir la poitrine, et placer le cœur à nu, pour que les palpitations puissent en être examinées ; il sera possible : que, ce spectacle de douleurs que, malgré lui, il s' imagine voir éprouver ; le force : de sortir de l'amphithéâtre, malgré toute sa raison ; et, s'il était assez imprudent, pour vouloir résister à ces tendances organiques dérivant de l'éducation ; il serait possible : que, cette résistance lui causât la mort. Mais, lorsque la nécessité sociale force de donner, à tous, une éducation sociale, basée sur l'instruction incontestable ; l'enfant de l'état de virilité humanitaire, verra une vivisection sur un amphithéâtre, ou bien l'exécutera lui-même, avec autant de calme : qu'un jeune homme, de l'enfance humanitaire, voit mettre ou met lui-même sur le tour : la poupée qui, jadis, faisait ses délices ; si, maintenant, il veut en faire : une bonbonnière.

Combien, l'homme de l'état de virilité humanitaire sera donc cruel ! va s'écrier le préjugé de l'époque. C'est, cependant, le contraire, qui est la vérité :

sa pitié, sa commisération, son dévouement, ne seront plus répandus sur la série zoologique tout entière ; mais, concentrés sur la seule humanité. L'éducation et l'instruction seront UNE ; et, la prédominance, de l'éducation, ne fera plus déraisonner.

Donnons deux exemples remarquables de la prédominance de l'éducation sur l'instruction.

Il était soutenu, devant un homme fort à la hauteur de l'état actuel de l'instruction, et par conséquent athée dans le sens de matérialiste : que, les animaux n'avaient : qu'une sensibilité apparente et non réelle. Quelle stupidité ! dit l'athée. Il m'est bien prouvé, ajouta-t-il : que, Dieu est une absurdité. Eh bien ! je croirais, plutôt, qu'il y a un Dieu ; que, de croire : que, chez les animaux, il n'y a point sensibilité *réelle*.

À peu de jours de distance, la même thèse était soutenue, vis-à-vis d'un homme fort à hauteur de l'ancienne instruction ; et, profondément chrétien ou se croyant tel. Quelle stupidité ! dit le partisan de la création. Il m'est bien prouvé par la révélation, ajouta-t-il, qu'il y a un Dieu. Eh bien ! je croirais, plutôt, qu'il n'y a pas de Dieu : que, de croire : que, chez les animaux, il n'y a point sensibilité réelle.

Vouloir faire raisonner, contre l'éducation, l'immense majorité des hommes ; lorsque, le besoin personnel, ne les porte point au raisonnement ; c'est, vouloir : que, sans appui, un grave vienne à se soutenir : au milieu d'une atmosphère centripète.

Terminons ce paragraphe par un passage de Bonald. C'est, l'homme qui a examiné les philosophes, avec le plus de bonne foi et d'intelligence ; il n'avait aucun de leurs préjugés ; et, ceux qu'il avait ne l'empêchaient point : d'être juste à leur égard ; peut-être, parce qu'il s'apercevait bien : que, l'injustice n'était nullement nécessaire pour les confondre. Voyons-le, tracer le tableau de l'ignorance scientifique de son époque ; et, recherchons, en même temps : si, les plaintes qu'il fait et qui ont été justes jusqu'à lui ; le seraient encore : après ce qui précède.

– « Et, dit-il, le critérium de la philosophie, objet des vœux et des efforts de tous les philosophes ; ... »

– Le critérium philosophique est le point de départ : de tout raisonnement rationnellement affirmatif. jusqu'à ce que ce critérium soit trouvé, tout raisonnement, ne peut être, rationnellement qu'hypothétique. Ce critérium : est l'ÂME, la SENSIBILITÉ RÉELLE. C'est, à ce critérium, que tout doit être rapporté avant de savoir : si, ce qu'on va dire devra être pris : au propre ; ou, au figuré.

– « ... ce signe, continue Bonald, auquel on peut distinguer l'erreur de la vérité ;... »

– Avant, de pouvoir distinguer l'erreur de la vérité ; il faut, d'abord, attacher des sens clairs, incontestables, ne renfermant rien d'absurde, aux

expressions : ERREUR et VÉRITÉ. Après cela, il faut rechercher : si, ce qu'on a nommé *vérité*, existe réellement. Quand, on a trouvé : que, la vérité existe ; quand, on la connaît ; elle sert : à trouver, ce qui n'est pas elle ; et, ce qui n'est pas elle, est *erreur*, *illusion* : en tant, que pris pour vérité. Nous avons vu : que, s'il y a des *vérités*, ce sont les *immatérialités* ; nous avons appris à les distinguer des *erreurs* ; les reproches de Bonald, ne s'adressent pas à nous.

– « ... cette première vérité, continue Bonald, qui puisse servir de point de départ pour la recherche de toutes les autres ; ... »

– En effet, il faut *nécessairement* qu'un raisonnement, rationnellement affirmatif, ait une vérité pour point de départ : sinon, ce n'est qu'un raisonnement hypothétiquement affirmatif ; et, quiconque ne le considère pas, comme seulement hypothétique, est un sot ; ou, un fripon.

– « ... ce premier fait, continue Bonald, qui puisse légitimement expliquer tous les autres faits, est-il encore trouvé ? »

– Oui, il est trouvé. Que l'on cherche un fait, un seul, qui ne puisse être déduit, expliqué par la connaissance des immatérialités et leur distinction de la matérialité ; et, nous nous reconnaissons dans l'erreur.

– «...L'un, continue Bonald, place ce critérium dans l'expérience ;...»

– Il est, pour ainsi dire impossible, d'avoir l'expérience de toutes les folles distinctions qui ont été faites : de l'expérience et de l'observation. Nous allons en donner une, entre des millions, tirée de l'un des hommes les plus instruits des temps modernes.

– « Les faits, dit Bentham, dont j'ai eu la perception en moi sont ce qu'on appelle *expérience* dans le sens strict, les faits dont j'ai eu la perception comme s'étant passés hors de moi sont le sujet de ce qu'on appelle *observation*. je sais par expérience que les brûlures font souffrir ; je sais par observation à quel degré de chaleur la végétation se développe. » (J. BENTHAM, *Traité des preuves judiciaires*, t. I, p. 20.)

– Est-ce par expérience ou par observation, que Bentham *sait* : qu'il est aujourd'hui le même être qu'il était hier ? Ce n'est ni par expérience ni par observation. C'est, par raisonnement. Avant le raisonnement, avant le verbe, l'homme ne sait pas s'il existait hier ; il ne sait pas : si, le feu qui l'a brûlé, brûle ; il éprouve des attractions, des répulsions et rien de plus ; sa mémoire matérielle se modifie, et rien de plus. Expérimenter et observer : sont raisonner ; et, raisonner bien ou mal. Sortez de là, il n'y a plus qu'obscurité.

– « ... l'autre, continue Bonald, dans l'évidence ; ... »

– Avant, la distinction incontestable, de l'erreur d'avec la vérité, il n'y a : que, des évidences de fait ; et, aucune évidence de droit. L'évidence de fait, est aussi réelle, pour l'halluciné ; que, pour celui qui ne l'est pas.

– « ... celui-ci, continue Bonald, dans la raison suffisante, l'instinct ou l'habitude ;... »

– La raison suffisante est une conséquence : de la conformité ou non-conformité au critérium. Avant de l'avoir, la raison suffisante : est une sottise.

Il faut ensuite être fou : pour, placer le critérium du raisonnement, dans l'instinct de l'habitude.

– « ... celui-là, ajoute Bonald, dans la connaissance réfléchie ou intuitive. »

– Ce critérium a besoin d'un autre critérium, celui de la force, pour se faire accepter.

– « Le sens moral, continue Bonald, le sens naturel, le sens commun, la raison naturelle, la sociabilité, l'identité, le principe de la contradiction etc., ont chacun leurs partisans. »

– Avant, la connaissance des immatérialités ; les identités : sont des folies ou des hypothèses. Les identités mathématiques ne sont : que, des abstractions d'hypothèses.

Quant, au principe de contradiction ; qu'en faire, avant d'avoir un critérium.

– « La maxime *points d'effets sans causes* paraît, continue Bonald, évidente à quelques-uns. »

– Dans l'ordre de temps, point d'effets sans causes, est évident ; c'est, une proposition identique. Point d'effets sans causes, dans l'ordre d'éternité, est une sottise.

– « Hume, ajoute Bonald, n'y voit qu'un prestige que la raison dissipe, et il doute même du principe de la causalité. »

– Un principe de causalité, dans l'éternité, est une sottise ; et, c'était chez Hume, une sottise d'en douter.

– « Berkley, continue Bonald, élève des *doutes* insolubles sur l'existence des corps,... »

– Autre sottise de douter. Il faut être fou : pour, considérer les corps comme des réalités ; il faut être fou : pour, ne pas être certain : que, les corps sont des forces qui nous modifient.

– « ... et, continue Bonald, ne découvre qu'un songe, que de vaines apparences dans tout ce que nous appelons matière, monde, univers. »

– *Vaines apparences* est une sottise. Une *apparence*, est toujours une *réalité* : en tant qu'apparence. Tout cela est logomachique.

– « L'un, continue Bonald, ôte tout caractère représentatif à nos idées ; l'autre, tout caractère représentatif à nos sensations. »

– Une idée est toujours une sensation ; et, *dans le temps*, une sensation est toujours une idée. Quant à la représentation, c'est toujours l'affaire du verbe. Tous ces galimatias ont pour base l'ignorance : c'est-à-dire : l'indétermination des expressions.

– « Celui-ci, continue Bonald, ne voit dans l'univers que de l'intelligence ;... »

– Avant de ne voir, partout, que de l'intelligence ; il faut savoir : s'il y a de l'intelligence, en réalité, et plus qu'en illusion. Tout cela est logomachie. Il faut être fou, pour douter : que, nous nous croyons intelligents ! Après cela, le sommes-nous en réalité ? Non, si les bêtes sentent ; oui, si elles ne sentent pas.

– « ... celui-là, continue Bonald, n'y voit que de la matière ;... »

– Et, celui-là, s'il était rationnel, il verrait : qu'il ne peut rien voir. Toutes ces affirmations sont pitoyables, avant d'avoir, pour les juger : un critérium incontestable.

– « ... un pyrrhonien conséquent, continue Bonald, n'y verra rien,... »

– Autre folie. Il croira, qu'il croit voir ; sinon : il sera aussi fou que les autres.

– « ... et, dit encore Bonald, nous retomberons dans la question *pourquoi* y a-t-il plutôt quelque chose que rien ?... »

– Ce *pourquoi* est une sottise ; une chose, qui a un *pourquoi*, n'est une chose qu'au figuré. Au propre, c'est *rien* : c'est une apparence ; un phénomène.

– « ... et même, dit-il enfin, sans pouvoir y répondre. » (BONALD, *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, t. I, p. 55.)

– Si quelqu'un vous demandait : pourquoi trois et deux font-ils sept ? Vous répondriez : À sottise demande pas de réponse.

Citons encore quelques passages de Bonald ; en priant ceux de nos lecteurs, que ces citations ennuieraient, de passer outre.

– « *L'Histoire comparée des systèmes de philosophie* (par de Gérando) n'est, en dernière analyse, qu'une autre *histoire des variations* des écoles philosophiques, qui ne laisse pour tout résultat qu'un découragement absolu, un dégoût insurmontable de toutes recherches philosophiques, et l'impossibilité démontrée d'élever désormais aucun édifice, que dis-je ? de hasarder aucune construction sur ces *terres sans consistance*, pour me servir de cette belle expression de Bossuet, et *qui ne laissent voir partout que d'effroyables précipices*. Sur quoi donc sont d'accord les philosophes ? Sur rien. Quel point a-t-on mis hors de dispute ? quel établissement, comme dit Leibnitz, a-t-on formé ? Aucun. Platon et Aristote se demandaient *qu'est-ce que la science ? Qu'est-ce que connaître ?* Et nous, après tant de siècles, après tant d'observations et tant d'expérience, après tant de systèmes et tant de disputes,

de philosophie et de philosophes, nous, si fiers des progrès de la raison humaine, nous demandons encore *qu'est-ce que la science ? qu'est-ce que connaître ?* Et l'on peut dire de nous que nous cherchons encore la *science* et la *sagesse* que les Grecs cherchaient il y a deux mille ans. » (*Recherches philos.*, etc., t. I, p. 59.)

– Et l'on chercherait, en vain, des milliers d'années ; tant qu'on ne voit pas : que, la solution de ces questions dépend de savoir : si les bêtes *sentent* : réellement ; ou, illusoirement.

– « Et non-seulement, dit encore Bonald, il n'y a jamais eu de système de philosophie qui ait pu réunir tous les esprits dans une doctrine commune, mais il n'est pas même possible qu'avec la manière de philosopher SUIVIE JUSQU'À PRÉSENT il y en ait jamais aucun. »

– C'est incontestablement vrai ; et, c'était très-facile à voir. Comment, ne l'a-t-on pas vu ? La solution de cette question appartient : à l'ordre moral.

– « Les hommes, continue Bonald, naturellement indépendants les uns des autres, se gouvernent dans leurs actions par leur volonté, dans leurs pensées par leur raison, et la raison humaine ne peut céder qu'à *l'autorité de l'évidence* ou à *l'évidence de l'autorité* : or il n'y a jamais eu dans notre philosophie ni autorité ni évidence. »

(*Ibid.*, p. 61.)

– C'est encore incontestablement vrai.

– « Non-seulement, continue Bonald, la philosophie *manque d'évidence* pour convaincre les esprits, mais les philosophes manquent bien plus d'autorité pour les soumettre. Si l'homme me parle au nom de la divinité, et que je CROIE qu'elle a dû donner des lois à la société pour en transmettre la connaissance à l'homme, *je suspens mon jugement*, et J'EXAMINE... »

– Et, si après examen, vous trouvez, ce qui est inévitable : que, la divinité est absurde ; que conclurez-vous ?

– « ... si, continue Bonald, les caractères intrinsèques ou extérieurs de cette révélation PRÉTENDUE sont tels que je doive en croire les dogmes ou en suivre les préceptes ;... »

– Bien ! Mais, si l'examen vous a démontré : que, la divinité est absurde ; toute révélation sera une conséquence absurde. Alors, que ferez-vous !

– « ... parce que, continue Bonald, ma raison ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'intelligence suprême le pouvoir et les moyens d'éclairer ma raison et de diriger mes actions. »

– Et, si votre raison vous force, invinciblement, à reconnaître : que, la valeur de l'expression *intelligence suprême* en tant que personnalité, est une absurdité ; que ferez-vous ?

– « Mais, continue Bonald, si l'homme me parle en son nom,... »

– Tout homme, qui parle en son nom, est un sot ou un fripon. Celui, qui n'est ni sot ni fripon, parle au nom : de la raison.

– « s'il vient, continue Bonald, imposer à mon esprit ses propres pensées, je suis en droit de lui demander quelle est son autorité sur moi, et d'où il tient sa mission. De son génie, dira-t-on ; mais tout chef de secte, tout fondateur de nouvelle doctrine est un homme de génie pour ses partisans ; mais chacun peut à volonté s'attribuer du génie ; mais toute manière inusitée, extraordinaire, quelquefois extravagante de considérer les objets a passé souvent pour du génie aux yeux de certains esprits ¹. – « Voulez-vous, dit Fénelon, que je croie quelques propositions de philosophie, laissons à part les grands noms, VENONS AUX PREUVES, donnez-moi des idées claires et non des citations d'auteurs qui ont pu se tromper. » (*Recherches philos.*, t. I, p. 74.)

– Nous avons donné : des preuves ; et des idées claires.

¹ Tout cela est incontestablement vrai.

Appendice au § IV. ¹

[Retour à la table des matières](#)

À mesure, que je composais ce travail, sur la science sociale, je l'envoyais à M. de Potter de Bruxelles, qui en prenait copie et s'en servait : pour l'éducation de son fils jeune homme fort distingué, alors étudiant, et depuis docteur en médecine.

Après avoir étudié le § 4, ce jeune homme m'écrivit la lettre suivante ; et, bientôt après, vint, lui-même, chercher la réponse que je vais mettre à la suite de sa lettre.

M. Agathon de Potter retourna convaincu ; et, son père le fut également ; ou, l'était déjà : car, en 1848, dans un ouvrage intitulé LA RÉALITÉ, etc., il disait :

– « J'ai puisé ce dont se compose cet ouvrage dans les manuscrits, les conversations et la correspondance d'un ami qui refuse de se faire connaître, parce que, dit-il, son nom, sans autorité sur les esprits, n'ajouteraient rien à la force de la vérité dont le triomphe est son unique but.

« Pendant près de dix ans, j'ai lutté contre la doctrine nouvelle, dont maintenant je me fais propagateur. Mes opinions préconçues, mes préjugés, l'éducation de ma jeunesse, l'enseignement qui l'avait suivie, et peut-être, à mon insu, la vanité et la paresse, repoussaient cette doctrine de toute la puissance d'une habitude enracinée. JE N'AI CÉDÉ FINALEMENT QUE LORSQUE LA CONTRAINTE MORALE EST DEVENUE IRRÉSISTIBLE. » (*Avertissement*, p. II et III.)

– Et plus loin.

– « Nous le répéterons toujours, il n'y a donc à démontrer qu'une chose : C'est l'IMMATÉRIALITÉ, LA RÉALITÉ DES ÂMES.

« Or nous le disons ici sans hésiter : la certitude incontestable de la réalité des âmes nous est acquise aussi clairement que celle de la proposition mathématique : DEUX ET DEUX FONT QUATRE.

« Et dès qu'on éprouvera le besoin réel de la connaître, Nous SERONS PRÊT À LA DONNER. »

¹ Le § IV du tome V de la *Science sociale* de Colins est celui qui comporte la démonstration de l'immatérialité des âmes. I. R.

Extrait d'une lettre de M. Agathon de Potter.

« J'ai lu avec attention le § IV tout entier. J'ai parfaitement compris tout ce qui se trouve sous les titres *Mémoire, sensation, idées*. etc. LA SEULE DIFFICULTÉ QUE J'Y AIE TROUVÉE est relative à la démonstration du développement du verbe. Je vais transcrire ce passage en entier, etc.

CITATION.

« Arrive la puberté. Ils se rencontrent. Toute antipathie, s'il y en a une, disparaît. Il n'y a pas encore *raisonnement, mais attraction*. Les fluides opposés s'attirent, l'éternité existe encore. Les fluides se confondent, le cercle électrique se complète, et la première incarnation est à la naissance du langage, de la raison, des idées, du verbe. *Moi, toi, nous*, disent chacun d'eux. La parole et l'idée, l'idée et la parole naissent simultanément, et trouvent leur source dans le premier éclair d'existence PERÇUE, dans le premier embrassement. »

« Après avoir admiré tant de fois, continue M. Agathon de Potter, la justesse de vos raisonnements, je dois avouer que je ne m'attendais pas à vous voir donner le nom de démonstration au passage que je viens de vous citer. Combien de fois, cependant, n'avez-vous pas dit que vous démontreriez cette proposition INCONTESTABLEMENT ? Je commence par croire qu'il nous manque le principe principal. »

« *Moi, toi, nous*, disent-ils. *Montrez-nous qu'elle est la NÉCESSITÉ* et la DÉMONSTRATION SERA TROUVÉE. Ce n'est pas prouver que le verbe doit se développer que de dire qu'il se développe, et c'est cependant ce que vous faites ici. »

– M. Agathon de Potter a raison. Ce n'est pas prouver : que, le verbe doit se développer ; que, de dire : qu'il se développe. Mais, dire : comment, il se développe *nécessairement* ; c'est : prouver.

La démonstration, citée par M. A. de P., et prise isolément, ne prouve rien. Elle prouve seulement : en tant, que liée aux paragraphes précédents. C'est cet ensemble que nous allons résumer. Et nous disons résumer : parce que les paragraphes précédents sont toujours nécessaires : pour comprendre, parfaitement, les présentes démonstrations.

La difficulté, élevée par M. A. de P. roule : sur le passage, de l'ordre d'éternité à l'ordre de temps ; et, sur le développement du verbe, qui en est la suite *nécessaire*, dans l'état de société *nécessaire*.

La théorie et la pratique prouvent : que, l'homme, à l'état d'isolement ne passe point à un ordre de temps, développant *nécessairement* le verbe.

Quelle est la cause : qui, alors, empêche ce passage ?

Quelle est la cause : qui fait passer, *nécessairement* l'homme à cet ordre du temps ; du moment qu'il est à l'état de société *nécessaire* ?

Comment, le verbe se développe-t-il *nécessairement* : après, le passage à l'ordre de temps ; et, dans l'état de société *nécessaire* ?

Voilà ce qui est à élucider.

Commençons par rappeler les valeurs des expressions : temps ; et *nécessairement*.

Le temps est une *succession perçue*.

Passons à l'expression *nécessairement*.

Au mot *nécessaire*, le dictionnaire dit inévitable. Qu'est-ce qui est inévitable en logique ? C'est, d'arriver à sa conscience, à son propre raisonnement ; et, si cette même accession est inévitable pour quiconque n'est pas fou ; cette accession est dite se faire *nécessairement*. Par exemple, *un* est l'abstraction de soi-même, de sa sensibilité, de son sentiment de l'existence. Vouloir donner une démonstration de cette proposition ; c'est, l'obscurcir.

Au mot *nécessairement*, le dictionnaire dit : par *un besoin absolu*. C'est, peut-être, la meilleure définition qu'il y ait dans le dictionnaire. Or, ce qui est *absolu* est *indépendant* : vous voyez : que le mot *nécessaire* ne peut *dépendre* d'une démonstration.

Le nécessaire appartient aux lois éternelles. Le parfum de la rose y appartient ; l'union des immatérialités à des organismes y appartient de même. On doit démontrer : l'existence des immatérialités. L'existence du parfum de la rose ; l'existence de la matière modificatrice ; le *comment* de l'union des immatérialités aux organismes ; ne se démontrent pas : ces faits existent, s'ils existent ; par suite, des lois éternelles : *nécessairement*.

Vous avez souvent entendu parler : de la lucidité de M. Arago, pour faire comprendre les faits scientifiques les plus obscurs. Elle est telle : qu'il n'est rien, dans la science, qu'il ne puisse mettre à la portée d'un enfant. Voici comment il s'expliquait, dans une de ses leçons à propos de la manie de vouloir démontrer l'évidence. Ce qu'il dit vous sera également utile en mathématiques. Car, la fureur de vouloir démontrer l'*évidence*, le *nécessaire*, se trouve, chez beaucoup de personnes, poussée jusqu'au ridicule. C'est un écueil qu'il faut éviter.

Je commence par tracer la figure dont il va être question.

– « Considérez deux lignes, dit M. Arago, CB, CA, formant entre elles un certain angle ACB, et une fausse équerre *acb*, composée de deux lignes inflexibles, de deux branches métalliques, par exemple, qui font l'une avec l'autre l'angle $acb = ACB$. Si nous faisons coïncider la branche *cb* avec CB, et le point *c* avec le point C, la branche *ca* coïncidera ainsi *nécessairement* avec CA. Et s'il y a quelque chose d'évident au monde, c'est que si la branche *cb* glisse le long de CB, de manière que le sommet de l'équerre arrive en *c*, la branche *ca* se séparera tout entière de CA, quelque infiniment prolongée qu'on la suppose ; de telle sorte que la ligne *ca* ne rencontrera point CA. En faisant l'expérience on s'assure qu'il en est ainsi, et l'esprit voit instinctivement qu'il ne peut en être autrement. Un grand nombre de géomètres, cependant, et parmi eux des hommes éminents, s'obstinent, PAR UN LAMENTABLE TRAVERS, à ne pas accepter cette évidence ; ils se condamnent à démontrer que l'un des points *ca* n'est pas resté sur CA, et que ces deux lignes ne se rencontreront point. Ils entassent donc construction sur construction, raisonnement sur raisonnement ; mais ces prétendues démonstrations ne sont au fond que des paralogismes : aussi aucune d'elles n'a résisté à un examen attentif. Il ne pouvait pas en être autrement : pour qu'une vérité puisse devenir l'objet d'une démonstration, il faut qu'elle soit moins clairement perçue que les principes par lesquels on prétend la démontrer ; et si cette vérité est évidente par elle-même, comme celle que nous venons de rappeler, la démonstration est réellement impossible. »

– Une autre source, de votre difficulté de comprendre, vient de ce que vous ne distinguez pas assez : la mémoire générale, ou l'organisme, là où il y a de l'organisme ; de la mémoire centralisée, le cerveau, qui fait lui-même partie de l'organisme. Peut-être est-ce ma faute. Je croyais vous avoir expliqué : que la mémoire générale est l'ensemble des propriétés, dérivant des lois éternelles ; et, que la mémoire centralisée, le cerveau, ne renferme : que des propriétés accidentelles. Dans la mémoire centralisée *rien n'est inné*. Ce qui est *inné*, dans le cerveau, appartient à la mémoire générale.

Donnons un exemple : d'un fait nécessaire ; d'un fait, qui n'a pas besoin de démonstration ; d'un fait d'observation ; d'un fait qui se rapporte : au sujet que nous traitons.

Un lièvre passe tous les soirs, dans le même trou d'une haie : pour entrer dans un enclos. En le passant : un peu plus, un peu moins de vent ; un peu plus, un peu moins de chaleur ; affecte son organisme ; mais il n'y a rien là qui puisse se placer *particulièrement* : dans son cerveau ; dans sa mémoire centralisée ; dans sa mémoire *particulière*. Si, cependant, en passant le trou : le bruit d'un coup de fusil frappe son oreille ; un grain de plomb frappe ses muscles ; le bruit, la blessure, modifiant son cerveau, se lie, dans son cerveau, dans sa mémoire centralisée, dans sa mémoire particulière ; avec le lieu où cela se passe ; il y a là, ce que nous avons nommé : idées matérielles ; liaison d'idées matérielles. Ce fait, n'a pas besoin de démonstration ; c'est le parfum de la rose ; c'est un fait qui s'observe ; un fait identique pour tous ceux qui ne sont point malades ; un fait qui s'accepte inévitablement ; et cela s'exprime en disant : que, le placement du bruit, etc. dans le cerveau se fait : *nécessairement*.

Si, une première fois, l'impression cérébrale, la liaison des idées matérielles n'ont point été assez fortes : pour, que le lièvre ne repassât plus dans le même trou ; et, que la seconde, il reçoive un nouveau coup de fusil ; la liaison s'établira à la seconde fois ; sinon, à la troisième ; sinon, on dira : que, le lièvre est matériellement fou ; ce qui signifie : malade, ou anormal. Mais, cela n'empêchera point de dire, en *général* : que, le bruit du coup de fusil, etc., se place *nécessairement* : dans sa mémoire centralisée, dans son cerveau ; et, que sans le coup de fusil, le passage dans la haie serait, comme le reste de la route, demeuré un effet de l'organisme, dont le cerveau fait partie. Vouloir : donner une démonstration de ce fait, serait, nous le répétons ; vouloir : donner une démonstration de la théorie des parallèles, une démonstration du parfum de la rose, etc.

Arrivons aux difficultés qui vous embarrassent.

1° Quelle est la cause qui empêche l'homme, à l'état d'isolement, de passer à un ordre de temps développant nécessairement le verbe ?

Supposons qu'un homme, à l'état d'isolement, à l'état d'éternité, passe par le trou, dont il vient d'être question pour le lièvre. Aussi longtemps que ce passage n'offre aucune particularité, rien de particulier ne se fixe dans sa mémoire particulière. Mais si, en passant par le trou, un bruit suffisant se lie à

une modification de peine ou de plaisir ; ce bruit inaccoutumé, la peine ou le plaisir, et le lieu, se lieront nécessairement dans sa mémoire particulière. Si, c'est du plaisir qu'il a éprouvé, une attraction se manifestera : quand il reviendra au trou. Si, c'est de la souffrance, ce sera une répulsion. Mais, il n'y aura point, chez lui, de *succession perçue* ; l'éternité ne sera point brisée ; le passage, à l'ordre de temps, n'aura point lieu.

Supposons maintenant : qu'au passage du trou, le bruit, et la peine ou le plaisir, viennent à se répéter assez promptement : pour, que la première liaison ne soit point effacée, dans la mémoire particulière, lorsque la seconde arrive. Alors, la succession de modifications se trouve *matériellement perçue* ; de manière que, s'il s'agissait d'une idée dépourvue de sensibilité réelle, il serait : attiré, vers ce qui nous semble plaisir *pour lui* ; ou repoussé, si c'était ce qui, toujours *pour lui*, nous semble peine. Cette perception matérielle devient *nécessairement* perception intellectuelle ; si, l'être est doué de sensibilité réelle. C'est, la perception intellectuelle, de cette succession de *moi modifié*, qui constitue le passage : de l'ordre d'éternité à l'ordre de temps.

Supposons, en outre : que, le bruit et la modification qui ont affecté l'homme au passage du trou ; et qui, par leur répétition, l'ont fait passer de l'ordre d'éternité à l'ordre de temps, viennent à cesser ; l'homme retombera dans l'état d'éternité : parce que la succession de modifications, dont la perception constitue l'état de temps, s'effacera de sa mémoire.

Supposons, de plus : que, les bruits et les modifications successifs, de peine ou de plaisir, se répètent, à de certains intervalles ; alors, il pourra y avoir différents passages : de l'état d'éternité à l'état temps ; et, de l'état de temps à l'état d'éternité ; si, les intervalles sont assez considérables : pour que, pendant ce temps, la perception de la succession ait pu s'effacer de la mémoire. Mais, la cause de ces modifications étant censée dépourvue : de sensibilité, d'un organisme ayant les mêmes besoins ; et, la société nécessaire n'existant point ; cette cause ne pourra aider l'homme à développer : le signe du moi successivement modifié ; signe qui est, alors, le bruit uni à la peine ou au plaisir. L'attraction de l'homme, passé à l'ordre de temps, interrogeant *matériellement*, demandant *matériellement*, l'expression du moi restera sans réponse, soit matérielle, soit intellectuelle : sans réponse matérielle, parce que les attractions et leurs conséquences ne sont pas les mêmes entre l'homme et la cause extérieure que nous avons supposée ; sans réponse intellectuelle ; parce que cette cause est supposée dépourvue de sensibilité réelle. Dans le cas de répétition, le verbe ne se développera donc point ; et, dans le cas de non-répétition, la mémoire centralisée, par défaut d'exercice suffisant, ne conservera point le premier signe comme intellectuel ; et l'homme, passé à l'état de temps par une illusion de société, retombera, par la réalité, dans l'état d'éternité. C'est ainsi : que, des enfants, ayant déjà reçu le verbe par la communication de ceux qui les ont élevés, sont retombés dans l'ordre d'éternité ; lorsque, des circonstances les ont plongés jeunes et longtemps, dans l'état d'isolement. Et cependant, chez eux, le verbe, lorsqu'ils ont été livrés à l'état d'isolement, ne se bornait point à la simple expression du *moi*, comme dans la supposition que nous venons de faire ; il s'était développé : dans toute l'étendue qui appartient à un enfant, déjà capable de vivre au sein du désert. Il est bien plus difficile de comprendre : comment le verbe, acquis à un certain degré de développement, peut se perdre dans l'isolement ; que, de

comprendre : comment il se développe, *nécessairement* : au sein de la société *nécessaire*.

L'homme, à l'état d'isolement, passe souvent à l'état de temps, par des illusions de contact avec des sensibilités apparentes. Mais, le temps n'apparaît alors : que, comme des éclairs, passages d'une éternité à une autre, Le verbe, pour que sa génération puisse se développer, a besoin du contact d'un autre verbe ; et, s'il était permis de comparer deux ordres essentiellement différents, il serait possible de dire : que le verbe, non point pour naître, mais pour vivre et se développer, a besoin : du contact de deux intelligences ; comme l'humanité, pour vivre et se développer, a besoin : du contact de deux organismes.

2° Quelle est la cause qui fait passer nécessairement l'homme à cet ordre de temps, du moment qu'il est à l'état de société nécessaire ?

Du moment que deux sensibilités, unies à de semblables organismes, sont en contact nécessaire ; les attractions causent, *nécessairement*, des mouvements et des jouissances successives, qui se placent, *nécessairement*, dans les mémoires centralisées comme *successions perçues* ; et, ces perceptions nécessaires constituent le passage de l'état d'éternité à l'état de temps, ainsi que nous venons de le voir pour l'état d'isolement. La société *nécessaire* rend *nécessaire* : la répétition des contacts ; et, le maintien à l'état de temps.

3° Comment le verbe se développe-t-il nécessairement après le passage à l'ordre de temps et dans l'état de société nécessaire ?

Le premier signe du *moi modifié* est le mouvement de contact uni au plaisir. C'est : la première sensation intellectuelle ; la première perception intellectuelle.

Alors, chaque sensibilité passée à l'ordre de temps, ayant sa première sensation réelle, sa première perception réelle, sa première expression, sa première parole, sa première idée, devient capable de volonté ; et, le mouvement traducteur de la sensibilité modifiée, n'ayant été jusqu'alors produit que *nécessairement*, comme résultant de l'organisme, pourra l'être *volontairement*, comme résultant de la sensibilité, de l'âme, par l'intelligence.

Et, ce mouvement pouvant être produit par l'âme au moyen de l'intelligence, l'est *nécessairement* ; parce que, l'attraction vers le mouvement, expression de la sensibilité modifiée de l'individu avec lequel la première sensibilité se trouve en contact, se change en *volonté réelle* produisant ce mouvement interrogateur ; mouvement équivalent : à *moi* interrogeant *toi* ; laquelle réponse est un même mouvement équivalent : à *moi* répondant à *toi* ; et, RÉCIPROQUEMENT. Le *nous* est l'ensemble de ces mouvements.

Arrêtons-nous un instant. L'expression, *volonté réelle*, a ici besoin de quelque éclaircissement.

Nous avons déjà dit : que, les expressions ne font que suivre les idées. Tant, que celles-ci ne sont point nettes ; les expressions, qui les représentent, sont obscures ; c'est-à-dire : indéterminées. Il n'est donc pas étonnant : que, le mot *volonté* soit, jusqu'à présent, resté sans détermination précise.

Examinons les différentes valeurs du mot *volonté*.

Il y a *volonté* apparente, *volonté* au figuré : c'est celle de l'animal figurément dit ; celle, de l'être exclusivement zoologique.

Passons à l'homme existant encore dans l'ordre d'éternité.

Ici, ce n'est aussi : qu'une *volonté* figurément dite, une attraction ou une répulsion, qui est *sentie* si elle est *peine ou plaisir*¹ ; mais, qui n'est point *perçue*.

Du moment que l'homme existe à l'état de temps, n'y a-t-il chez lui qu'une espèce de *volonté* réelle ? Analysons.

Qu'est-ce qu'une *volonté* réelle ?

C'est une *attraction perçue*, comme le temps est *succession perçue*.

Mais, pour qu'une *volonté* soit *réelle*, ne faut-il pas qu'il y ait choix : entre deux attractions opposées ; et, acquiescement libre à l'une des deux ?

Cela dépendra de la valeur que nous attacherons à l'expression *volonté réelle*. Si, nous nous contentons de donner, à cette expression, la valeur d'attraction *perçue* ; il n'est pas nécessaire : que, cette *volonté* dépende de la liberté. Et, c'est la valeur que, maintenant, nous attachons à cette expression. Si, à l'expression *volonté réelle*, nous attachons la valeur : non-seulement d'attraction *perçue* ; mais, encore celle d'acquiescement à l'une des deux attractions opposées, l'une dérivant de l'organisme, l'autre du raisonnement ; il est évident : que, la *volonté réelle* n'existera : qu'après le développement d'un raisonnement complexe, mettant en opposition les deux tendances *perçues* et leurs conséquences : ce qui, dans notre cas, ne peut encore exister.

Mais, nous disons : que, la *volonté réelle*, en attachant à cette expression la valeur d'attraction *perçue*, existe : dès, que la perception d'une attraction existe ; et, que la *volonté réelle et libre* : exige le développement du raisonnement ; exige la connaissance de deux tendances, l'une d'organisme, l'autre d'intelligence ; et de plus, le jugement de leurs conséquences.

A chacune de ces valeurs, il faudrait une expression particulière pour éviter les équivoques. C'est pour les éviter que nous donnons ces explications.

Maintenant, l'expression *volonté réelle* se comprendra facilement. C'est, qu'il nous soit permis de le répéter encore : une attraction *perçue*, non encore pourvue de liberté. C'est, s'il est permis de s'exprimer ainsi : une *volonté*

¹ Il y a des attractions et des répulsions qui appartiennent à la vie organique et ne font ni peine ni plaisir.

encore *involontaire*, une volonté dans l'enfance. Nous aimons à mettre ces mots, pour ainsi dire en opposition dans une même valeur ; pour faire voir : avec quel soin les expressions doivent être déterminées ; quand on veut : et, se comprendre soi-même ; et, se faire comprendre par les autres.

Maintenant, continuons.

Dès, que le premier signe existe ; dès, que le mouvement, traducteur de la sensibilité modifiée, est pris chez chacun comme l'expression intellectuelle du *moi*, et leur ensemble comme l'expression intellectuelle du *nous* ; dès, que la mémoire intellectuelle existe ; dès, que le temps existe ; dès, que deux intelligences, déjà existantes dans le temps, sont en contact nécessaires ; l'INTELLIGENCE COMMUNE EXISTE ; et, le raisonnement commence son développement : *sous l'excitation des besoins*. Car, ce n'est jamais que par le besoin que, le raisonnement se développe. Si, le premier couple restait perpétuellement enlacé et sans besoin ; le langage se bornerait à *moi, toi, nous*.

Donnons un exemple des développements du verbe, sous l'influence des besoins. Mais, auparavant, nous renvoyons à la partie du § 4, commençant par les mots : *De nouvelles attractions brisent l'étreinte, etc.*

Dans ce que nous allons dire, nous ne prendrons jamais : le *possible* ; mais toujours, et exclusivement : le *nécessaire*.

Tant, que l'homme et la femme sont seuls et bien portants ; il y a peu besoin de communications *vocales* : ils sont toujours ensemble. Si, la voyelle *ou* a été prise : pour signifier chaque *moi* ; *ou-ou* signifiera *nous* ; mais, sera rarement employé ; parce que, l'étreinte y suppléera. Nous supposerons qu'ils n'ont nul besoin : des expressions ayant pour valeur *lui, eux*, même au figuré ; ni de noms, ni de verbes, etc., ce qui est absurde ; et cependant, s'ils en ont besoin, ils donneront : des expressions à ces besoins.

Vient un enfant. Supposons qu'il grandisse jusqu'à ce qu'il puisse courir, sans avoir nécessité le développement du verbe. C'est, encore absurde ; mais, n'importe. Dès ce moment, il lui faut un nom pour l'appeler : dès, qu'on ne le verra plus. Supposons : que, ce soit *ah*, pour le distinguer : de *ou* père ; et, de *ou* mère. À lui, il lui faudra distinguer : le *ou* père, du *ou* mère ; nouvelles expressions. Vient un autre enfant ; nouveau nom. Que ce soit *ih*, pour rester dans les voyelles. La valeur *eux* devra avoir une expression. Bientôt, toutes les voyelles seront employées. Il faudra les répéter ; ou, arriver aux consonnes. Et le tonnerre, le vent, les eaux, les cris des animaux en auront donné l'initiative ; si, elle est nécessaire.

L'un des enfants dort, ou frappe, ou pleure, etc. ; nouvelles expressions devenues nécessaires ; et, celles-ci contiennent : le verbe et l'adjectif...

En vérité, mon cher Agathon, en allant plus loin : je ferais injure à votre intelligence.

Tout ce que nous venons d'expliquer, très-longuement, se produit *nécessairement* : au contact nécessaire de deux individualités réelles ; dans les

circonstances données. Il est évidemment impossible : que, cela ne soit pas ; et cela ne peut être contesté ; que : par la volonté de nier.

Telles sont les causes :

1° De la permanence de l'ordre d'éternité, au sein de l'isolement ;

2° Du passage à l'ordre de temps ; et, du retour à l'état d'éternité, lorsque la société est illusoire ; ou, lorsque la société entre deux individus réels se trouve brisée : avant, que la mémoire centralisée ait reçu le verbe, d'une manière ineffaçable ;

3° Du passage de l'ordre d'éternité à l'ordre de temps, au sein de la société nécessaire ;

4° Des développements nécessaires du verbe, sous l'influence des besoins.

Voyons les preuves *pratiques*, de ces différentes assertions *théoriques* : toutes, théoriquement, incontestables.

La permanence, de l'ordre d'éternité au sein de l'isolement, est prouvée *pratiquement* ; par les exemples que nous avons donnés : aux précédents paragraphes.

Le retour, à l'état d'éternité : lorsque, la société est illusoire ; ou, que la société, entre deux individus réels, se trouve brisée, avant que la mémoire matérielle ait reçu le verbe d'une manière ineffaçable ; est prouvé *pratiquement* : par les enfants qui ont été trouvés dans des solitudes ; et qui, certainement, avaient reçu le verbe, et sont retombés, par l'isolement, dans l'état d'éternité.

Le passage, de l'ordre d'éternité à l'ordre de temps, au sein de la société nécessaire ; et, le développement du verbe, sous l'influence des besoins ; seront prouvés *pratiquement* : avec la même facilité ; et, une facilité plus grande encore ; dès que la société fera élever des enfants : soit ensemble, hors de toute communication avec des individus manifestant le verbe ; soit isolément, et de différents sexes, dans les mêmes conditions ; pour les mettre ensuite en contact, par couples, après l'époque de puberté. Ces expériences : que, la société fera nécessairement ; dont, le résultat sera incontestable vis-à-vis de la pratique ; comme, il l'est déjà vis-à-vis de la théorie : serviront à convaincre ; ceux, qui ne peuvent être autrement convaincus.

Nous croyons : que, les explications, que nous venons de donner, se trouvaient *implicitement* : dans la démonstration citée ; mise en rapport, avec les précédents paragraphes. Seulement, l'ellipse était trop forte. Et, comme les observations faites, par M. A. de Potter, pourraient l'être, par beaucoup d'autres personnes ; puisque lui-même, malgré sa bonne foi et ses connais-

sances, a eu besoin de ces mêmes explications ; nous les plaçons en note, comme appendice à la démonstration.

(Colins : *Science sociale*, tome V (1857), pp. 171 à 260.)

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre VII

Deux aveugles parlant des couleurs

ou

deux académiciens discourant sur la science (suite)

Dialogue XVIII

Peines et récompenses futures. – Sanction

[Retour à la table des matières](#)

Le vulgaire croit généralement ; et, tant que l'ignorance sociale n'est point anéantie, le vulgaire, en fait d'ordre, se trouve au sommet de l'échelle sociale ; le vulgaire, dis-je, croit généralement que la question d'ordre se trouve : entre des orthodoxes et des hérétiques ; entre des royalistes et des républicains ; entre des légitimistes et des quasi-légitimistes ; entre des républicains d'une ou d'autre couleur ; entre des économistes et des socialistes ; entre des propriétaires et des communistes. C'est une erreur, la question d'ordre se trouve EXCLUSIVEMENT : entre ceux qui affirment que la sanction religieuse est nécessaire à l'existence sociale ; et ceux qui affirment que la société peut exister sans être basée sur une sanction religieuse, socialement commune à tous les individus. Quand cette question sera socialement résolue, toutes les autres le seront : car elles en sont des déductions nécessaires.

Colins, Qu'est-ce que la Science soc., t. I, (1853) p. 186.

X. Nous avons à parler aujourd'hui des peines et récompenses futures, c'est-à-dire : de la sanction religieuse. Je conçois que ce soit très-facile pour le dictionnaire de l'ignorance ignorée ; mais ce ne doit pas l'être autant pour le dictionnaire de l'ignorance reconnue.

Z. Et pourquoi donc ?

X. C'est, qu'à cet égard, le dictionnaire de l'ignorance ignorée peut insérer toutes les calembredaines qu'il voudra : pourvu qu'elles soient plus ou moins en rapport avec les préjugés, les croyances du vulgaire. Mais, dès qu'il s'agit du dictionnaire de l'ignorance reconnue, il faut donner des valeurs claires, précises et ne renfermant rien d'absurde. Or, et surtout sur ce sujet, cela me paraît peu facile.

Z. Vous êtes comme celui qui doit s'élever jusqu'au sommet d'une énorme montagne. Jamais, dit-il, je n'y arriverai. Et c'est vrai, s'il ne l'essaye pas. Mais, s'il fait un pas, puis un autre, puis un autre... il parvient à son but ; et le dernier pas lui coûte moins de peine que le premier.

X. Eh bien ! montons. Soyons deux ; je m'appuyerais sur vous. Auparavant, néanmoins, voyons ce que dit le dictionnaire de l'ignorance ignorée aux mots ENFER et PARADIS.

Z. Vous oubliez le purgatoire ; et, celui-là c'est le moins irrationnel, au moins il n'est que temporel.

X. Alors, voyons ces trois mots. J'ouvre le dictionnaire et je trouve.

« ENFER, s. m. (on prononce le R), lieu destiné pour le supplice des damnés. »

À l'article PIERRE PHILOSOPHALE je trouve :

« L'art de transmuier les métaux en or. »

Et les deux définitions sont données avec le même sérieux.

Z. Et n'y a-t-il pas de citations ?

X. Non. Mais le dictionnaire de Boiste, ayant moins de responsabilité dit :

« Mahomet, après avoir fait renfermer les femmes, supprima l'enfer... »

Z. Pour supprimer l'enfer, renfermer les académiciens eût été, je pense, une mesure plus efficace.

X. Mauvais plaisant ! Mais vous l'êtes académicien.

Z. C'est une raison pour que je connaisse mon mérite. N'y a-t-il pas d'autres citations.

X. En voici une autre.

« Les menaces indiscretes de l'enfer l'on fait révoquer en doute : la peur est tour à tour crédule, puis incrédule. »

Z. Ce sont les oscillations inévitables de l'ignorance. La science n'est : ni crédule, ni incrédule. Il paraît que le dictionnaire de Boiste ne croit pas plus à l'enfer que le dictionnaire de l'Académie. Les dictionnaires sont incrédules ; et, relativement à l'ordre, vie sociale, incrédule est pire que crédule. Un maniaque est plus dangereux qu'un crétin.

Est-ce tout ?

X. Non ; en voici encore une autre.

« Est-il encore un homme de sens, qui croie aux revenants, au DIABLE ? » Article SENS.

Z. C'est la négation de l'enfer.

X. Au mot PARADIS, je trouve :

« PARADIS, s. m. jardin délicieux... le paradis terrestre.

» Il signifie aussi, le séjour des bienheureux qui jouissent de la vision de Dieu. »

Il signifie aussi, me paraît placé là, en seconde ligne, plus bas encore que la pierre philosophale.

Et voilà comme le dictionnaire traite les bases exclusives de l'ordre, vie sociale.

Z. N'y a-t-il pas de citations ?

X. En voici une du dictionnaire de Boiste.

« De fausses promesses de paradis ont rendu des milliers d'hommes dignes de l'enfer. »

Z. Allons ! les dictionnaires ne croient : ni à l'enfer éternel ni au paradis éternel. Croient-ils au purgatoire ?

X. Nous allons le voir.

« PURGATOIRE, s. m. lieu où les âmes de ceux qui meurent en grâce vont expier les péchés dont ILS n'ont pas fait une pénitence suffisante en ce monde. »

Z. Comment ! ILS ? L'Académie française ne sait donc pas le français ! C'est ELLES qu'il fallait. Est-ce que le mot âme n'est pas un féminin ?

X. Mais le ILS se rapporte à ceux qui meurent dans la grâce.

Z. Très-bien ! Mais qui a péché ; les âmes sans doute, et non point le corps. Alors les âmes sont seules coupables ; et c'est elles qu'il fallait dire. Il y

a plus ! Savez-vous que le paradis, l'enfer, et le purgatoire de votre dictionnaire sont entachés de matérialisme.

X. Comment cela, s'il vous plaît ?

Z. Si les âmes sont immatérielles, elles ne peuvent souffrir qu'unies à des organismes. Or, comme les corps ne vont ni en enfer, ni en paradis, ni en purgatoire, les âmes qui souffrent sont des âmes matérielles. C'est à cause de cela, que les premiers Pères de l'Église soutenaient que les âmes étaient nécessairement matérielles. Mais, laissons les Pères de l'Église et les académiciens s'arranger entre eux sur le paradis et l'enfer ; et dites-moi si le dictionnaire ne donne aucune citation au mot purgatoire.

X. En voici, données par le dictionnaire de Boiste.

« On est tenté de regarder notre globe, comme l'enfer, ou, tout au moins, le purgatoire de quelque planète. »

Z. Savez-vous : que cette citation serait mieux placée au dictionnaire de l'ignorance reconnue qu'au dictionnaire de l'ignorance ignorée ! Au moins, elle ne répugne en rien au bon sens ; et si l'immatérialité des âmes était incontestablement démontrée, l'hypothèse du dictionnaire serait également incontestable.

X. Doucement, s'il vous plaît ! Vous voilà au sommet de la montagne et je n'ai pas encore fait un pas. Aidez-moi, je vous prie, mais ne m'abandonnez pas.

Z. Eh bien ! voyons ! qu'est-ce donc qui vous embarrasse ?

X. Je voudrais savoir comment il est possible : que, si l'immatérialité des âmes était incontestablement démontrée, la proposition que notre monde est un enfer, ou mieux un purgatoire, serait aussi incontestablement démontrée. Je n'aperçois point, entre ces deux propositions, la liaison qui peut les rendre identiques.

Z. Nous sommes demeurés d'accord, je pense : que raison, justice, et droit sont une seule et même chose ; et que si l'une existe, en réalité, toutes les trois existent nécessairement.

X. C'est vrai.

Z. Et, quelle est la condition nécessaire, pour que raison, justice et droit, existent réellement et non point illusoirement ?

X. Que l'anthropomorphisme et le panthéisme soient démontrés être des erreurs ; et que l'immatérialité, l'éternité des âmes soient démontrées être la vérité. À cet égard nous restons d'accord.

Z. Ainsi cette démonstration faite, vous êtes convaincu : que la raison éternelle, la justice éternelle, le droit éternel sont des vérités et non des hypothèses.

X. Sans aucune espèce de doute.

Z. Si la raison éternelle, la justice éternelle, le droit éternel existent, leur application n'est-elle pas exclusivement relative aux personnes et dans le temps ?

X. C'est incontestable : puisque les atteintes à la raison, à la justice, au droit, ne peuvent être commises que par des personnes et dans le temps ; et que la sanction ne peut frapper que des personnes et dans le temps : les âmes, non unies à des organismes, ne pouvant exister que dans l'éternité ; et ne pouvant ni jouir, ni souffrir. L'être libre peut seul mériter ou démériter ; l'être libre peut seul être récompensé ou puni.

Z. Ah ça ! dites donc ? Il me paraît que vous voulez arriver au sommet avant moi.

X. Comment cela ? Il me semble que je n'ai pas changé de place.

Z. Si l'organisme est resté stationnaire, l'intelligence a marché. Continuons !

Si la raison éternelle, la justice éternelle, le droit éternel existent, n'est-il pas incontestable : que, toute atteinte à la raison, à la justice, au droit, doit être punie ; et que, tout sacrifice à la raison, à la justice, au droit, doit être récompensé : soit dans cette présente vie, soit dans une vie future de la même individualité : puisque la vie des âmes est éternelle.

X. C'est rationnellement incontestable.

Z. Si la raison éternelle, la justice éternelle, le droit éternel existent, n'est-il pas incontestable : que toute souffrance ou jouissance, non méritées dans la présente vie, sont des peines ou des récompenses, de mérite ou de démérite, relatifs à une ou plusieurs vies antérieures ?

X. C'est incontestable, sous peine de non-existence : de raison de justice ; de droit.

Maintenant, je devrais être au sommet. Eh bien ! je ne domine pas encore l'horizon tout entier.

Z. Dites-moi quel est le point qui vous est voilé ?

X. Si je n'ai pas mémoire des vies antérieures, comment serai-je assuré des vies postérieures ?

Z. Ceci est une réminiscence académique.

Si les âmes sont immatérielles, les mémoires appartiennent exclusivement aux organismes. Quant aux vies antérieures et postérieures, elles sont incontestables : dès que l'immatérialité, l'éternité des âmes se trouve incontestablement démontrée.

X. Il m'est de toute impossibilité d'opposer à ce raisonnement l'ombre d'une raison. C'est qu'il est si difficile de s'émanciper de préjugés qui vous dominent dès l'enfance ; et, qui se trouvent protégés par une fausse instruction.

Z. C'est vrai. Pour extirper un préjugé, il est, sinon nécessaire, au moins utile d'en connaître la source. Voulez-vous que nous remontions à la source du préjugé qui rend la mémoire d'une vie à une autre, nécessaire à l'existence de la sanction religieuse ?

X. Ce que je vais vous dire est une sottise. Mais, cette preuve, par sentiment, me sera peut-être aussi utile que la preuve par incontestabilité de raisonnement.

Z. Je le conçois : quand le cerveau est malade, il faut le guérir, avant de vouloir le faire servir au raisonnement.

La sanction religieuse, illusoire ou réelle, doit être socialement acceptée comme réelle : sous peine de non-existence d'ordre, vie sociale, vie humanitaire.

Quand la sanction religieuse, ne peut encore être démontrée réelle par le raisonnement, il faut qu'elle soit imposée, comme réelle, par sentiment, par la foi.

Vouloir faire accepter, par sentiment, par préjugé, la réalité de la sanction religieuse ; c'est-à-dire la punition ou la récompense dans une autre vie, des actions coupables ou vertueuses ; et cela sans laisser pour cette autre vie, la mémoire des actions méritoires ou déméritoires commises dans la présente vie, eût été braver les passions, irriter le sentiment et aller directement contre le but que l'on se proposait : la liaison des actions d'une vie à une autre. Il est évident, qu'à défaut de raisonnement rendu incontestable, la mémoire est le seul lien possible qui puisse lier deux vies.

En outre : pendant toute l'époque d'ignorance sur la réalité de la sanction religieuse, le sacerdoce, représentant, interprète de la législation révélée, doit dominer la société sous peine de mort sociale. Or, le plus puissant moyen de domination est de pouvoir disposer du bien-être et du mal-être des individus, dans la vie future. Et, ce moyen de domination est inhérent à la conservation de la mémoire d'une vie à une autre. C'est seulement lorsque l'examen vient montrer l'absurdité des âmes pensantes, que l'anarchie, suite nécessaire de l'absence de sanction religieuse par la foi, vient forcer à chercher, par le raisonnement, la démonstration incontestable de la réalité de la sanction religieuse. Et l'un des préjugés qui s'opposent le plus à l'acceptation de cette démonstration est celui relatif à la continuation d'une vie à une autre, ainsi que vous le voyez par vous-même.

X. Ce que vous dites, est incontestablement vrai. Et, me voilà, maintenant, au sommet de la montagne : sous la condition, néanmoins : que l'immatérialité, l'éternité des âmes, sera démontrée, d'une manière rationnellement incontestable.

Z. C'est juste. Mais, rappelez-vous que cette condition n'est point nécessaire pour établir le dictionnaire de l'ignorance reconnue. Cette condition est relative au dictionnaire de la science. Pour nous, actuellement, il nous suffit de savoir ce qui est nécessaire : pour que la sanction religieuse ne soit point absurde. C'est là notre sommet de la montagne. Y êtes-vous arrivé ?

X. Complètement. Pour vous le prouver, laissez-moi vous présenter quelques réflexions à cet égard.

Il est évident : que les 99/100^{es} des souffrances de cette vie n'ont point été méritées par ceux qui les éprouvent : soit parce que leur enfance ne leur a pas encore permis de pécher ; soit parce que les circonstances, dans lesquelles ils se sont trouvés, indépendamment de leur volonté, ont obstrué leur liberté. Avec la foi anthropomorphique, qui fait commencer notre individualité avec cette vie, il n'y a pas moyen d'attribuer le démerite à une vie antérieure. De là, surtout en présence de l'incompressibilité de l'examen, des murmures contre l'éternelle justice ; et, du murmure à la négation, il n'y a qu'un pas.

Avec la sanction religieuse incontestablement rationnelle, socialement vulgarisée, plus de murmure. Chaque souffrance est acceptée avec soumission, résignation, bonheur même : car cette souffrance vous présente un avenir exempt de dette ; ou, tout au moins, exempt de la dette que vous venez de payer.

Ai-je compris ?

Z. Parfaitement.

Dialogue XIX

Religion. – Unité de religion. – Unité de droit. – Anéantissement
des nationalités. – Bonheur social.

Les religions veillent sur les crimes secrets ; les lois veillent sur les crimes
publics.

Voltaire.

Point de vertu sans religion ; point de bonheur sans vertu.

Diderot.

L'oubli de toute religion conduit bientôt à l'oubli de tous les devoirs.

J.-J. Rousseau.

[Retour à la table des matières](#)

Z. Que dit le dictionnaire au mot RELIGION.

X. Le voici.

« RELIGION, s. f. le culte qu'on rend à la Divinité. »

Z. Que dites-vous de cette définition ?

X. Je dis : que, si l'anthropomorphisme est absurde ; il suit de cette définition : que toute religion est absurde. Savez-vous que me vautrer ainsi dans toutes les saletés académiques commence à me dégoûter. J'ai bien envie de jeter le froc aux orties.

Z. Vous n'en ferez rien. Si nous n'étions pas de l'Institut, il ne faudrait pas y entrer : ce serait une faiblesse. Mais, nous en sommes, il ne faut point en sortir : ce serait aussi une faiblesse. Nous pouvons y être utiles, il faut y rester.

X. Y être utiles ! comment ? Nous connaissons notre ignorance, cela est vrai ; mais nous ne connaissons pas la science. Que dire à ces négateurs, quand nous ne pouvons rien affirmer ?

Z. Comment ! rien affirmer ? vous plaisantez donc ? Affirmer la science, même en pouvant en démontrer la réalité, n'est rien : tant que la science n'est point devenue socialement nécessaire. Cette nécessité existe-t-elle ?

X. Sans l'ombre d'un doute.

Z. Pouvez-vous l'affirmer ?

X. Et le prouver qui plus est : aussi clairement que l'Académie des sciences peut prouver ; que le carré de l'hypoténuse est égal aux carrés établis sur les deux autres côtés du triangle.

Z. Alors, restez donc à l'Institut ; et profitez de l'ombre d'autorité que ce titre vous donne pour tenter la guérison de quelques habitants de ce Charenton scientifique. Si Colins avait été de l'Institut, il aurait, au moins, été écouté. Je suis certain qu'il ne voudrait pas y entrer ; mais je suis certain aussi que, s'il s'y était trouvé, il ne voudrait point en sortir. Le suicide est une lâcheté. Nous sommes dans cette vie ; il faut y rester.

X. Allons ! conservons la livrée de l'espérance. C'est celle qui nous convient du reste ; c'est celle de l'ignorance : le sage n'espère pas : il est content ; il est certain.

Z. Vous êtes bien noir, aujourd'hui !

X. C'est vrai. J'ai soif... soif de vérité. Et la soif fait souffrir plus encore que la faim.

Z. Eh bien ! vous pouvez vous satisfaire. Le puits de la vérité est dans le jardin de l'ignorance reconnue, buvez !

X. Buvez ! le puits est bien profond ; et je deviendrai vingt fois hydro-pique avant d'arriver à la vérité.

Z. Eh bien ! mordez au fruit de l'arbre de la science ; avant même de vous en être assimilé le suc, vous vous trouverez soulagé.

X. Si vous pouviez me prouver cette proposition, ce serait un propre que je préférerais à votre figuré.

Z. C'est facile.

X. Si c'est facile, faites donc ! et ne me faites pas attendre. Vous oubliez que j'ai soif.

Z. Tenez ! buvez !
La justice éternelle existe ou n'existe pas.

X. Accordé.

Z. Si l'éternelle justice n'existe pas, vous êtes un automate, une machine, un rien. Vous gémissiez comme la bise siffle ; vous souriez comme le zéphyr papillonne. Souffrir ou jouir appartient alors au néant de réalité.

Si l'éternelle justice existe ; tout est bien : jusqu'à votre soif de vérité. Peut-être dans une vie antérieure avez-vous déjà porté l'habit vert ; et, sous la livrée de l'ignorance ignorée, vous aurez mépris la vérité. Dans ce cas, votre soif actuelle est la punition de votre mépris passé. Résignez-vous, et réjouissez-vous : l'expiation efface la culpé. Et ce que je dis pour vous, pour nous, je le dis aussi pour l'humanité. Si notre humanité arrivait à la connaissance, avant que son expiation ne fût accomplie, la justice éternelle n'existerait pas.

Voyons soyez calme ! et revenons au mot religion.

X. Soit Mais, à quoi bon ? Tout ce que nous avons dit, depuis notre premier entretien, pouvait être trouvé et dit, par tout homme quelconque, ayant existé depuis l'origine de l'humanité et ne se refusant point à écouter le sens commun. Et pourquoi sommes-nous les premiers à l'exposer ?

Z. Parce que cela devait être.

X. Et pourquoi continuerions-nous à l'exposer ?

Z. Parce que c'est notre devoir de le faire.

X. Nous ne serons pas écoutés.

Z. Cela ne nous regarde pas. Bientôt, vous lirez sur la pierre de Colins :
« L'ordre moral, c'est l'éternelle harmonie : entre la liberté des actions et la fatalité des événements. »

La liberté appartient au temps ; la justice à l'éternité.

X. Vous avez raison. Allons, parlez ! je répondrai. Mais, pour le moment, cet entretien sera le dernier. J'ai besoin de me distraire. Je vais voyager.

Z. Dans ce cas, allons vite.

Que dira le dictionnaire de l'ignorance reconnue au mot RELIGION ?

X. Il dira :

« Lien des actions, avec le bien-être ou le mal-être, dans les différentes vies composant la vie éternelle ; selon qu'elles sont commises conformément ou contrairement à la conscience. »

Z. Et, s'il lui est demandé : la religion existe-t-elle, en réalité ? que répondra-t-il ?

X. Qu'il n'en sait pas le premier mot.

Z. Et, si la démonstration de la réalité du lien religieux était hypothétiquement admise, le dictionnaire de l'ignorance reconnue dirait-il quelles¹ seraient les conséquences de cette démonstration ?

¹ Le texte de l'édition originale comporte « qu'elles ». I. R.

X. Sans aucune espèce de doute.

Z. Voudriez-vous m'énumérer et m'exposer rapidement les principales conséquences de cette démonstration ?

X. Très-volontiers.

La démonstration de la réalité du lien religieux serait également la démonstration de la réalité du droit.

La démonstration de la réalité du lien religieux, de la réalité du droit, constituerait l'unité de religion et de droit.

L'unité de religion et de droit anéantirait les nationalités, expression d'ignorance, causes exclusives du mal social.

L'anéantissement des nationalités, par l'unité de religion et de droit, constitue nécessairement LE BONHEUR SOCIAL.

Z. Quel galop !

X. C'est vrai. Puisse-t-il doubler encore en m'éloignant de ce prétendu temple de la science, caverne de l'ignorance !
Adieu !

Z. Le malheureux ! il veut quitter l'Institut ; et, il est encore académicien !
Laissons-le galoper ; en galopant, il réfléchira ; et, il nous reviendra plus calme.

(Colins : L'économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes, tome II, (1857) pp. 224 à 237.)

Anthologie socialiste colinsienne (1970)

Première partie : sciences morales et science sociale

Chapitre VIII

La justice éternelle

[Retour à la table des matières](#)

1. Qu'est-ce que la justice éternelle ?

– C'est la même chose que l'ordre moral, que l'éternelle raison, que l'inaltérable harmonie entre les actes libres et leurs conséquences nécessaires : c'est la justice universelle, qui n'est pas plus d'un lieu que d'un temps, *qui est*.

2. D'où nous vient la certitude que l'éternelle justice est réelle, en d'autres termes qu'il y a réellement un ordre moral ?

– Si le raisonnement qui établit cette réalité est réel lui-même, c'est-à-dire, si nous qui raisonnons avons de la réalité, l'ordre moral qui n'est que l'expression de l'absolue raison appliquée à l'universalité des êtres dans l'éternité, est réel dans le sens le plus absolu du mot.

3. Quelle est la conséquence rigoureuse de l'existence réelle d'un ordre moral ?

– La réalité de la vérité religieuse, l'indissolubilité du lien social, la certitude que toute action aura sa conséquence rationnelle, juste.

4. Qu'est-ce qui constitue l'essence de la justice éternelle, savoir, celle d'être la sanction de la société ?

– Son immutabilité. Par elle le devoir est garanti rationnellement ; c'est-à-dire que son accomplissement est suivi d'une récompense qui ne peut manquer, sa violation d'une peine à laquelle rien ne peut soustraire. La société a par elle une base qu'aucun écart de l'intelligence, bien que libre dans toutes ses manifestations, ne peut saper.

5. Les religions déchues socialement ne faisaient-elles pas atteindre le même but ?

– Tant qu'elles n'étaient pas exposées à la liberté d'examen et de discussion, certes. Mais depuis qu'elles ont pu être soumises à la controverse parlée, écrite et surtout imprimée, depuis qu'il a été permis de les analyser, de les critiquer, de les bafouer, de les rejeter, elles ont perdu ce qu'elles avaient de moral et de social. On a découvert en elles et mis à nu une justice qui, quoiqu'appelée divine ou plutôt parce qu'elle émanait d'un Dieu, variait comme les hommes et avec eux ; une justice que des prêtres changeaient aujourd'hui en colère, demain en miséricorde, et qui par conséquent sous prétexte de ne veiller qu'aux intérêts du ciel, laissait les intérêts de la société sans garantie, la morale privée de sanction, l'humanité compromise dans son existence.

6. Qu'est-ce qui détermine la bonté d'une action ?

– Sa conformité avec la raison ou avec ce qu'on croit rationnel ; une action vertueuse est celle qui impose le sacrifice d'une jouissance pour l'accomplissement de ce qui est regardé comme un devoir.

7. Qu'est-ce qui en détermine la perversité ?

– La mauvaise action résulte d'une passion satisfaite aux dépens d'un devoir reconnu, c'est-à-dire, malgré l'opposition de la raison : l'homme pervers est celui qui met sciemment, volontairement, son intelligence au service de ses impulsions organiques.

8. Par où l'homme est-il récompensé ou puni selon ses œuvres ?

– Ce n'est ni par ses organes qui lui ont servi pour agir ; ils sont mus par la force vitale ; ni par l'organisme qui est la force vitale même. C'est par l'âme qui, seule, sent, sait et veut, lorsqu'unie à un organisme, elle est dans les conditions requises pour pouvoir agir.

9. L'âme seule est donc responsable et sera récompensée ou punie ?

– Lors de la dissolution des organes, lors du retour de la force vitale particulière à la force générale, à la matière universelle, il n'y a que l'âme qui reste, indissoluble et immuable.

10. L'éternité des âmes qui devient ainsi une vérité de la plus haute importance pour l'humanité, est-elle généralement admise comme telle ?

– Elle est, au contraire, généralement repoussée. Même le dogme de l'immortalité de l'âme, fondé sur la révélation, n'est plus un principe social : le

nombre de ceux qui l'admettent, soit comme opinion individuelle, soit comme croyance de secte, diminue chaque jour ; et jusqu'à la foi des plus constants finit insensiblement par s'altérer et par chanceler devant les enseignements incessants et les séductions de plus en plus irrésistibles du monde.

11. Le raisonnement et l'intérêt sont donc d'accord pour combattre le dogme de cette immortalité ?

– Sans doute : le raisonnement démontre qu'une âme qui a commencé peut finir, et que, si elle persiste parce que Dieu l'a décidé ainsi, elle s'évanouira comme réalité aussitôt que Dieu en aura décidé autrement. Quant à l'intérêt, il est évident que des hommes qui ne sauraient en avoir d'autre que celui de satisfaire leurs passions, ne peuvent vouloir d'une âme qui leur ordonne de sacrifier cet intérêt qu'elle déclare fugitif, à l'intérêt dès lors permanent de se dévouer à la raison, à la justice, à l'ordre social, au bonheur de l'humanité.

12. Quelles sont les conséquences inévitables du rejet général de l'éternité des âmes ?

– Aujourd'hui que l'examen et la discussion sont socialement et irrévocablement libres, ces conséquences sont diamétralement opposées à celles qu'auraient la démonstration et l'application sociales de la vérité, d'où s'ensuivrait nécessairement la régénération complète et par cela même stable de l'humanité. Tant que cette vérité, savoir que les âmes sont éternelles, sera non-seulement mise en doute, mais niée, mais prise en pitié par les penseurs, regardée comme un mensonge et une impiété par les masses, toute tentative de réforme sociale ne fera que nous plonger plus avant dans l'abîme de la confusion et des maux qu'une société, sans autre ordre que celui qu'y détermine l'antagonisme des passions désorganisatrices, creuse chaque jour sous nos pas.

13. Pourquoi principalement les hommes refusent-ils d'accepter l'éternité des âmes comme réelle et même comme possible ?

– Parce qu'elle leur serait un frein. Or, tant que les passions pourront être libres, l'homme refusera de subir aucun joug, même celui qu'il reconnaîtrait pour lui être imposé par la raison ; et aussi longtemps que l'erreur aura ses bénéfices, elle sera préférée par lui à la vérité dont il ne voudra voir que les charges.

14. Quand et où a lieu l'application de la justice éternelle à l'âme qui a mérité ou démérité ?

– Dans une vie autre que celle dont le terme lui ôte la possibilité de mériter ou de démériter davantage : c'est-à-dire, sous de nouvelles conditions d'existence et au moyen d'un organisme nouveau.

15. Les actions commises en cette vie n'y rencontrent-elles jamais leur punition ou leur récompense ?

– Elles y ont leur conséquence matérielle, physiquement nécessaire ; voilà tout. Cette conséquence, si elle est d'une mauvaise action, peut être malheureuse, même pendant cette vie, pour celui qui l'a commise ; mais elle peut

aussi y être heureuse pour lui. Et il n'est pas rare qu'une vie entière de bonnes actions conduise, à travers un enchaînement non interrompu de misères et de calamités, à la mort sans consolation dans un hôpital.

16. Ne sont-ce point là des exceptions ?

– Dans l'état donné des choses, c'est la règle, qui n'admet que des exceptions fort clairsemées. Si quelques voleurs sont pendus, le plus grand nombre fait fortune. La plupart des hommes ne naissent en quelque sorte que pour souffrir ; et s'ils deviennent coupables, c'est souvent par suite de ces souffrances non méritées ici-bas. L'exercice de la vertu n'est pas un motif pour demeurer privé des jouissances de cette vie ; mais c'est généralement un pauvre moyen pour les obtenir. Le raisonnement vient à l'appui des faits pour prouver que cela doit être ainsi et même ne peut être qu'ainsi.

17. Comment l'entendez-vous ?

– Si le bien était récompense et le mal puni dans ce monde, il n'y aurait plus ni mal ni bien ; l'homme, bon nécessairement, le serait sans mérite, comme il serait méchant sans responsabilité : car aucune action ne serait libre, et la suite de chacune serait un effet mécanique et non une conséquence rationnelle. Le raisonnement serait inutile ; il suffirait de se laisser aller à son penchant naturel, comme la pierre à la loi de gravitation.

18. Il reste une difficulté : c'est celle des maux qui résultent pour plusieurs, d'actions dont ils ne se sont pas rendus coupables.

– Cette difficulté n'en est pas une. Toute faute, comme tout acte de vertu, de raison, comme toute action, toute intention, est exclusivement personnelle ; le mérite et la culpabilité ne sont pas plus transmissibles, que la volonté, la personnalité ne sont communicables. Le Dieu qui frappe les enfants pour les péchés de leurs pères, est un être aussi absurde qu'injuste. Il est vrai que les conséquences dans ce monde d'actions commises dans ce même monde, y retombent souvent, en tout ou en partie, sur d'autres que leurs auteurs ; mais ces conséquences sont alors pour ceux-là mêmes qu'elles atteignent la rémunération ou la punition pendant cette vie de leur conduite, toujours personnelle, mais pendant une vie précédente. Et la punition ou la récompense méritées sur cette terre, seront appliquées ailleurs, mais uniquement à la personne et à la personne seule de celui qui s'en sera rendu digne. Ainsi le proclame la souveraine raison ; ainsi le veut la justice éternelle.

19. De quelle manière l'âme sera-t-elle récompensée ou punie ?

– Elle ne peut se sentir et par conséquent sentir qu'au moyen de son union à un organisme : ce sera donc, à la désorganisation du corps présent, par son union à une autre force vitale, placée dans les circonstances voulues pour le développement de l'intelligence par le langage, que l'âme subira les conséquences de ses actes pendant son existence sentie antérieure.

20. Et quelles seront sa punition ou sa récompense ?

– Il lui sera plus ou moins facile de faire le bien ; c'est-à-dire que ses tendances passionnelles seront plus ou moins fortes, ses tendances rationnelles relativement plus ou moins faibles.

21. Éclaircissez cette proposition.

– Avec un organisme donnant lieu à plus de besoins et à des besoins plus pressants, l'âme entourée de circonstances entraînant, qui la pousseront plus impérieusement à les satisfaire, devra employer plus d'efforts et des efforts plus pénibles pour faire triompher la raison ; l'homme sera moins heureux, il expiera ses fautes passées. Dans des conditions organiques et matérielles opposées, c'est-à-dire, les tendances charnelles se rapprochant davantage des tendances intellectuelles, l'âme aura moins d'obstacles et des obstacles moins insurmontables à vaincre ; l'homme sera plus heureux, il goûtera la récompense de sa fidélité passée à la loi du devoir.

22. La responsabilité n'aura donc pas toujours la même mesure ?

– Elle sera toujours conforme à la raison, à la justice. Plus il aura fallu de force de raisonnement pour dominer les passions, et plus par conséquent la victoire de la raison aura exigé de cruels sacrifices, plus aussi il y aura de mérite à avoir triomphé des tendances de l'organisme. Moins la raison aura eu à combattre ces tendances et à leur faire une violence douloureuse, moins la compensation à laquelle son action aura donné droit sera grande.

23. Les tendances passionnelles ne pourront-elles pas, en dernière analyse, se confondre avec celles de la raison, et de cette manière le bonheur de l'homme être parfait ?

– Jamais. Si les tendances de l'égoïsme passionnel et celles de l'égoïsme rationnel étaient les mêmes, l'homme serait invinciblement dominé par la raison seule ; il n'y aurait plus de liberté pour lui ni d'intelligence ; ce ne serait plus un homme, c'est-à-dire, un être sentant, et par conséquent se sentant nécessairement heureux ou malheureux selon qu'il a mérité le bonheur ou le malheur. Il faut donc que l'homme lutte et lutte sans fin : il succombe dans le combat s'il ne remporte la victoire ; et le prix de cette victoire est un combat nouveau, moins rude, il est vrai, mais toujours le combat. Telle est son essence, telle est sa destinée ; ce n'est que par là qu'il est homme, qu'il fait partie de l'ordre moral, qu'il a droit à ce qui sanctionne cet ordre, qu'il a droit à la justice éternelle.

24. Ne pourriez-vous en peu de mots résumer la science sociale ?

– Facilement.

La société suppose une règle commune des actions ; cette règle, un raisonnement commun ; ce raisonnement, des êtres ayant une commune essence.

Toute action requiert un motif, tout devoir a besoin d'une sanction inévitable.

Le devoir social est le dévouement réciproque.

La vie présente ne sanctionne pour chaque homme que l'obligation de se satisfaire lui-même, ne lui offre que des motifs d'exploiter les autres.

Les motifs pour se dévouer et la sanction du devoir de se dévouer se trouvent exclusivement dans la certitude d'une autre vie.

On ne croit plus que bien faiblement à l'immortalité de l'âme ; on ne soupçonne pas encore qu'il soit possible de démontrer que les âmes sont éternelles.

L'ordre social maintenu par le despotisme a succombé sous l'examen et la discussion ; l'ignorance sociale empêche l'ordre de s'établir sur la liberté.

Les abus actuels de la société découlent de son principe ; entre eux et elle, il y a équilibre.

C'est pourquoi, si conserver ces abus c'est laisser mourir la société, les reformer c'est la tuer.

La connaissance de la vérité peut seule faire justice du principe et de ses conséquences.

Mais on n'invoquera la vérité que lorsqu'on ne pourra plus se passer d'elle ; que l'oppression ne profitera plus à personne et accablera tout le monde ; que la mesure du mal social sera comble ; qu'il y aura anarchie complète.

L'anarchie alors, en forçant d'accepter la vérité, sauvera le monde.

(Louis De Potter : *Catéchisme social*, (1850) pp. 136 à 146.)

Fin de la première partie du livre.